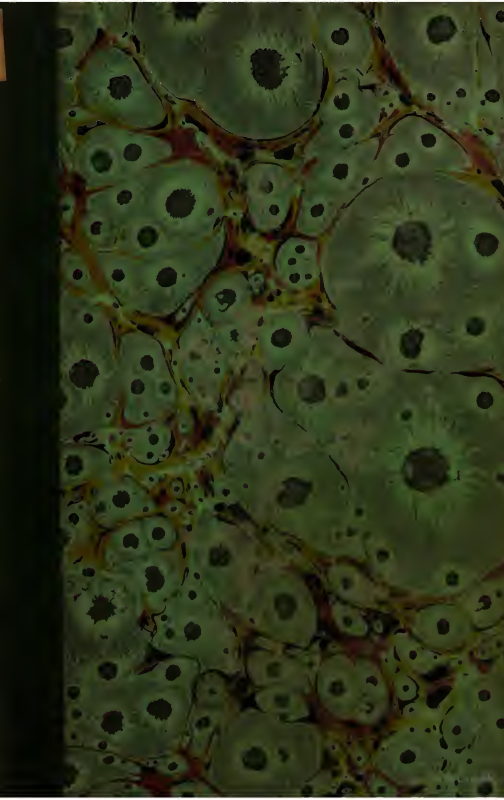




VOYAGE
EN
PORTUGAL.

TOME PREMIER.

Et se trouve

A STRASBOURG, chez LEVRAULT et C^{nie}. Imprimeurs-Libraires.
BALE, chez SCHORLL et C^{nie}. Libraires.
DARMSTADT, à la nouvelle Librairie française.

VOYAGE
EN
PORTUGAL,
DEPUIS 1797 JUSQU'EN 1799.

PAR M. LINK,
Membre de plusieurs Sociétés savantes.

Suivi d'un Essai sur le Commerce du Portugal,

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez LEVRAULT, SCHOELL et Cᵒᵐᵖⁱᵉ. Libraires,
Quai Malaquais.

AN XII. — 1803.





PRÉFACE.

M. le comte de *Hoffmansegg*, un des amateurs les plus distingués et des plus instruits dans l'histoire naturelle, voulant faire, en 1797 et en 1798, un voyage en Portugal, desirait être accompagné d'un homme-de-lettres, versé dans la botanique et dans la minéralogie. A ces titres j'eus le bonheur de lui être agréable, et nous nous embarquâmes ensemble à Hambourg, dans l'été de 1797. Des vents constamment contraires et des tempêtes fréquentes, nous obligèrent à jeter l'ancre sous Rumney, où nous quittâmes notre vaisseau pour continuer la route par terre jusqu'à Douvres. De là nous par-

tîmes pour Calais. Après avoir traversé la France et l'Espagne, nous arrivâmes en Portugal. Desirant parcourir avec fruit ce pays, dont peu de gens instruits ont visité l'intérieur, nous y employâmes la majeure partie de l'année 1798. Mes fonctions académiques à l'université de Rostock, m'obligèrent de revenir beaucoup plutôt que je me l'étais proposé; je quittai le Portugal pour me rembarquer, en 1799, pour Falmouth et Londres, et retourner à Hambourg. M. le comte de Hoffmansegg continua son séjour dans cette intéressante contrée dont je ne m'éloignais qu'à regret, et il y est encore occupé à en visiter avec soin toutes les curiosités, pour enrichir l'his-

toire naturelle des différentes découvertes que le Portugal peut offrir.

Tel a été l'objet d'un voyage, dont, pour ce qui me concerne, le but principal était de faire des collections pour une *Flore* de cette contrée, que je compte publier sous peu; j'espère que M. le comte de *Hoffmansegg*, de concert avec M. le professeur *Helwig* de Brunswic, connu par son érudition, ne tardera pas à publier de son côté une *Faune* de ce pays; ouvrage qu'il augmente chaque jour par ses recherches. Nous nous occupions ensemble, dans le pays même, à rédiger le manuscrit de notre Flore, qui contient une foule de plantes nouvelles et jusqu'ici inconnues.

Les études que nous suivions avec une ardeur dont les seuls botanistes peuvent se former une idée, ne nous donnèrent pas le tems de faire une description de notre voyage. Ce ne fut qu'après mon retour, qu'en relisant les anciens voyageurs, pour me rappeler des jouissances sitôt passées, je m'aperçus qu'aucun d'eux n'avait vu ni parcouru autant de pays que nous avions fait. Je vis d'ailleurs qu'en général ils n'avaient eu aucune notion de la langue portugaise; que leurs remarques étaient en partie fausses, ou tout au plus vraies par rapport aux habitans de la capitale, mais qu'ils les avaient étendues à toute la contrée. Je ne trouvai, dans ces relations, que des plaintes trop gé-

néralisées et quelquefois très-injustes contre l'indolence, la bigotterie, la duplicité et l'égoïsme des Portugais; je vis avec déplaisir que personne n'avait encore daigné décrire les délicieuses vallées formées par le Minho, où la culture des terres rivalise celle de l'Angleterre même; que ces voyageurs n'avaient pas rendu justice au caractère des Portugais qui, par-tout, (excepté les ecclésiastiques, semblables à ceux des autres pays où ils sont trop favorisés par le gouvernement,) m'ont offert mille preuves de droiture, de tolérance et de douceur : enfin, qu'on avait oublié de parler d'un point essentiel, je veux dire de la sûreté dont on jouit dans ce pays, où, dans mes excursions botaniques

que l'on va lire. Les comparaisons que j'ai souvent été à même de faire entre le Portugal et l'Espagne, m'ont déterminé à y ajouter encore une courte relation de mon passage par ce royaume : quant à la France, j'aurais eu tort, vu l'intérêt général que cette contrée célèbre inspire actuellement plus que jamais à toute l'Europe, de supprimer mes observations, surtout sur celles de ses provinces où l'on voyage assez rarement aujourd'hui.

Ce n'est donc que sous ce point de vue que mes lecteurs doivent envisager ce voyage. Si je n'offre que des notions rapides sur la France et l'Espagne, c'est, qu'en premier

à travers les contrées les plus inconnues, je m'étais souvent arrêté sans crainte comme sans danger, lorsqu'il m'arriva de m'écarter des grandes routes.

En parcourant toutes ces descriptions infidelles, je ne pus m'empêcher de prendre la plume pour défendre cette généreuse nation, pour peindre avec impartialité son caractère et sa manière de vivre, pour parler de son agriculture; enfin pour rendre compte des progrès qu'ont fait chez elle les sciences et les arts; objets sur lesquels mes recherches m'avaient mis à portée d'avoir des notions exactes. C'est le desir de faire cette apologie qui a donné lieu à la description

lieu ces pays ont été assez exactement décrits par d'autres voyageurs distingués; ensuite, parce que nous n'y avons pas séjourné longtems.

Plusieurs lecteurs demanderont peut-être, plus de détails statistiques sur le Portugal. J'ai, cependant, tâché de donner plusieurs notices intéressantes sur la constitution de ce pays, sur la langue et la littérature portugaise, sur l'état de son industrie, et sur d'autres objets relatifs à l'économie rurale.

J'avais desiré tracer avec plus d'exactitude l'état de la population et du commerce de cette contrée, surtout de ses colonies; mais cet

examen aurait exigé plus de tems que ne nous en laissait l'étude de l'histoire naturelle : toutefois, je me flatte d'offrir aux lecteurs une description du Portugal, plus fidelle et plus complète que celles qu'on a publiées jusqu'ici.

J'ai tâché d'éviter, autant qu'il m'a été possible, tout ce qui pourrait sentir le pédantisme de la *science*; défaut qu'on reproche souvent, avec quelque justice, aux voyageurs de notre nation. Je n'ambitionne pas le talent de certains écrivains, dont le principal mérite consiste à présenter leurs idées sous un point de vue important, mais qu'ils débitent dans un stile diffus et obscur. Quelquefois

j'ai mieux aimé glisser rapidement sur les objets intéressans que de me rendre fastidieux en m'appesantissant sur des détails de peu d'importance.

Enfin mes vœux seront exaucés, si je puis me flatter, que les différentes notions que j'ai pu recueillir, pendant mon voyage, dans une des contrées les plus intéressantes de l'Europe, contribuent à donner aux lecteurs justes et sans préventions, une idée plus avantageuse de ce pays, que celles qu'ils ont dû se former, en lisant les relations précédentes qui ont été publiées su ce royaume.

H.-J. Link.

TABLE

DES CHAPITRES

DU TOME PREMIER.

Fin de la Table du tome premier.

VOYAGE

VOYAGE
EN
PORTUGAL.

CHAPITRE PREMIER.

Route de Calais jusqu'à Paris.

Nous nous rendîmes au mois de septembre 1797 à Calais, par le paquebot de Douvres. Quelques nouvelles, vraisemblablement exagérées, touchant la révolution du 18 Fructidor, qui changea totalement la forme des choses en France, nous avaient inspiré des craintes relativement au gouvernement de la République, alors si puissante et si redoutable. Étant à Douvres, nous vîmes passer Lord Malmesbury qui revenait à Londres ; retour inopiné qui fit évanouir tout espoir de la paix, que l'on croyait prochaine. Cependant les communications entre la France

et l'Angleterre n'étaient pas encore tout-à-fait interrompues. Un paquebot danois, commandé par le capitaine Schoustedt, et un autre plus petit, sous pavillon prussien, allaient et revenaient, à des époques fixes, de Douvres à Calais, et transportaient souvent beaucoup de voyageurs.

Notre arrivée sur le sol de la République française fut très-peu agréable. Le calme nous empêchant d'entrer dans le port avec le flux, nous fûmes contraints de prendre terre sur une petite barque, qui sortit de Calais, pour aller nous prendre. Comme la marée était très-basse, notre barque toucha plus d'une fois le fond, et nous ne réussîmes qu'avec beaucoup de peine à mouiller. Quoique la matinée fût froide et le tems chargé de pluie, nous fûmes forcés de rester à la belle étoile près d'une heure, avant de pouvoir obtenir la permission d'entrer dans la ville. Enfin parut un membre de la municipalité, accompagné d'un secrétaire, qui nous ordonna de monter sur le môle; puis nous ayant visités, il nous conduisit à la ville, sous la garde d'un soldat, vêtu d'un uniforme très-délâbré.

Arrivés à la porte, on nous fit signer nos noms, dans un endroit, et nous fûmes fouillés dans un autre, pour voir si nous avions des lettres : cela se fit cependant d'une manière honnête et avec beaucoup d'égards. Enfin, on nous mena à la municipalité, où après avoir examiné nos passe-ports prussiens, on ne les trouva point en règle; il y manquait le signalement des voyageurs, et un de nos domestiques était sans passe-port. On nous enjoignit donc de rester à Calais jusqu'à ce que nous en eussions reçu d'autres du ministre prussien, résidan à Paris. L'hôte qui était venu jusqu'au rivage, pour accaparer les voyageurs, se chargea de répondre de nous. Après toutes ces formalités, on nous laissa libres d'aller où nous voulions.

La coutume est de donner aux personnes suspectes, un garde qui les accompagne par-tout, et qu'elles sont obligées de payer. Plusieurs Américains se trouvaient dans ce cas.

On ne saurait disconvenir que la manière dont on reçoit les étrangers qui abordent en Angleterre, ne présente une plus

grande régularité, et ne doive convenir mieux aux étrangers. Il est défendu aux capitaines des bâtimens, de faire descendre les voyageurs à terre, avant que les passeports n'aient été délivrés au bureau de la douane, et qu'ils n'aient obtenu la permission de les débarquer. Ces mesures, à la vérité, sont plus rigoureuses ; les étrangers courent risque d'être renvoyés sur le champ, lorsqu'ils ont mis pied à terre; au lieu qu'en France ils peuvent trouver des moyens de continuer leur route; mais, en récompense, ils ne sont point exposés à payer, pendant un tems considérable, un garde, ou à se voir traînés en prison : et dans toute supposition, cet arrangement épargne la scène désagréable d'entrer comme des prisonniers et suivis d'une foule curieuse et importune. Le major, dans les villes d'Angleterre où l'on aborde, est muni d'un certain nombre de passe-ports, tous signés par le duc de Portland, qu'il peut sur le champ donner aux étrangers, s'il n'y trouve aucune difficulté; alors il est permis à ceux-ci de continuer leur voyage. Cette réception est préférable à celle usi-

tée en France, où la moindre formalité qui manque à un passe-port, met celui qui arrive dans une ville maritime, dans le cas d'y séjourner pendant plusieurs semaines. D'ailleurs, en faisant en Angleterre quelque libéralité aux commis de la douane, on vous dispense facilement de toute recherche désagréable.

Calais n'est qu'une petite ville, assez régulièrement bâtie, avec une belle place publique. Les rues sont bien pavées, mais sans trottoir, tandis que les plus petites villes d'Angleterre en ont. La ville est assez propre, si l'on en excepte une place, qui donne sur le port. Elle est environnée d'un fossé et d'un rempart assez sale qui sert de promenade. Vers le nord-est, à une petite distance de Calais, est située la citadelle. A un quart-d'heure de la ville, sur le chemin de Paris, on voit le fort de Nivelet, qui n'a rien de bien considérable; le long du rivage, se trouvent, çà et là, des batteries. Le port est formé par une petite rivière; il est assez étroit, et il a si peu de profondeur, que les vaisseaux, dans la basse marée,

s'y trouvent presque à sec. Il commence immédiatement devant la porte ; il est bordé d'un quai d'assez belle aparence, dont les deux longs môles, construits en bois, se prolongent très-avant dans la mer. Un autre petit fort le défend du côté de l'est. Tout le rivage de la côte, surtout en face de Dunkerque, est dangereux, à cause des bancs de sable. Au midi, la ville a un faubourg bien bâti, nommé la *basse Ville*, qui va jusqu'à la rivière de *Aa*, et où l'on a creusé un canal, qui ouvre des communications entre la ville de Calais, St.-Omer et Gravelines.

Calais a quelques belles maisons; de ce nombre est l'excellente auberge de M. Ducrocq. La ville avait autrefois, pour promenade, un jardin public dans le faubourg, mais depuis la révolution, la classe commune n'en étant plus exclue, les gens d'un ordre supérieur ont cessé de le fréquenter, et le propriétaire, n'y trouvant plus son compte, y a établi une fabrique d'eau-de-vie. C'est l'histoire de la plupart des établissemens de ce genre, dans les différentes provinces de France, depuis la révolution.

A présent, il ne reste à Calais, pour promenade, que le môle et le rempart. Un Anglais ne manquera pas d'être choqué de l'extrême mal-propreté qui règne dans ces deux endroits ; et la police de la ville devrait y veiller davantage. On a aussi un petit spectacle à Calais qui ne laisse pas d'être fréquenté.

Le commerce de cette ville avec l'Angleterre y faisait jadis régner l'abondance. Ainsi l'on peut aisément deviner l'impression qu'a dû faire, sur les habitans, la révolution du 18 Fructidor qui, selon leur manière de voir, éloigne l'espoir d'améliorer leur existence, et fait appréhender au grand nombre des patriotes le retour de la terreur. Pendant toute la révolution, Calais a tenu une conduite sage et véritablement républicaine; on n'y a vu qu'une seule insurrection assez légère, que des troupes étrangères avaient fomentée, mais qui a été appaisée par l'ascendant des bons citoyens. On n'y a jamais exercé les cruautés qui ont souillé les autres contrées. En un mot, cette petite ville, grace à la sagesse de ses magistrats et au bon esprit

de ses habitans, a joui, dans ces tems d'orage, d'un certain bien-être, ou, pour mieux dire, a moins éprouvé de malheurs.

Pendant notre séjour, nous vîmes rendre les derniers honneurs au général Hoche. Toute la garnison accompagna le corps jusques dans la grande église, où le commissaire du Directoire, revêtu de son costume, monta en chaire, et prononça un discours analogue à la cérémonie. Une musique militaire termina cette cérémonie imposante. Il n'y avait guères que des hommes ; nous n'y vîmes pas une seule femme de distinction, sans doute parce qu'il n'y avait pas pour elles de places particulières ; ce qui fait voir combien il est difficile d'abaisser cet orgueil que la philosophie s'efforce d'anéantir quelquefois avec trop de précipitation.

Les environs de Calais à l'est n'offrent qu'un terrein plat et uni. La plaine s'étend à perte de vue ; vers l'ouest commencent, à une lieue de la ville les montagnes calcaires, opposées aux collines de la même nature de la côte anglaise, et ce qui est assez singulier, elles commencent préci-

sément en face de l'endroit où la côte orientale de cette île se tourne vers le midi. Le rivage de la mer est bordé de grandes dunes de sable : ça et là on trouve des monceaux considérables de pierres détachées et brisées, et qui, à quelques distances de la mer, ressemblent à la *digue* appelée *sacrée* (*Heiligen-Damm*) près de Dobberan, dans notre province de Mecklenbourg. Ces monceaux ne sont point comparables à ces immenses couches qui s'étendent presque vis-à-vis de la côte française, dans les environs de Rumney et Hythe en Angleterre, et qui offrent un phénomène très-curieux pour les géologues. La largeur du canal n'étant ici que de sept lieues, on aperçoit les montagnes de Douvres, même par un tems couvert ; quand il est serein, on en distingue très-clairement toutes les formes, entr'autres la cîme blanche et imposante du Shakespéare-Cliff, si bien décrite dans la tragédie de *King Lear* de cet auteur : on y distingue aussi clairement Dover-Castle. Le coup-d'œil du détroit, où passent tant de vaisseaux, surtout lorsque le vent se tourne

tout-à-coup vers l'est ou l'ouest, et qu'une foule de bâtimens qui entrent et sortent de la Manche, se voient forcés d'y croiser ou de s'arrêter, offre le plus grand intérêt, qui augmente encore par l'aspect de la rive opposée. Les plaines des environs de Gravelines et de St. Omer, sont supérieurement cultivées; on n'y rencontre pas, à la vérité, beaucoup de villages; mais en revanche on y trouve une infinité de maisons isolées, environnées d'enclos, de bocages, d'arbres et de bois de haute-futaie, ainsi que des champs de blés et d'abondantes prairies. On y reconnaît cette belle culture de Flandre, bien supérieure à celle qui est en usage dans le reste de la France.

Dans les montagnes au sud-ouest de Calais, le voyageur va chercher au milieu des broussailles, une colonne qui indique le lieu si célèbre dans l'histoire des Aéronautes, par la descente de Blanchard, lors de son trajet d'Angleterre en France. Ce monument est si bien caché, qu'on ne le retrouve qu'avec difficulté; nous ne pûmes nous défendre de faire une réflexion affligeante et de regretter qu'un évènement

si glorieux dans l'histoire de la science, au lieu de s'annoncer avec pompe, fût presque enséveli sous l'herbe. Au pied de la colonne est une inscription en latin et en français qui indique l'époque de ce voyage, avec le nom des deux hardis aéronautes. Une main barbare a essayé de détruire tout ce que cette colonne offrait de relatif à l'ancien régime : par-là ce monument a été défiguré d'une manière puérile. Les Français revenus de leur enthousiasme, sont aujourd'hui les premiers à blâmer ces extravagances.

Le chemin da Calais à Paris traverse des collines calcaires, jusqu'à Boulogne-sur-Mer. Cette ville, d'une grandeur médiocre, se divise en deux parties, dont la première, qui est très-petite, est située dans une gorge de la montagne; la seconde, plus considérable, avoisine le port, formé par la Lianne, mais qui, ainsi que celui de Calais, ne peut recevoir que de très-petits bâtimens. Les armateurs de Boulogne ont amassé, depuis la révolution, de grosses fortunes; et cette place, vivant en tems de guerre de ses courses, est devenue

très-florissante. Les collines calcaires se prolongent de Boulogne vers Montreuil, et s'étendent sur la côte, jusqu'à une très-grande distance. Les vallées y sont assez boisées ; devant Samers, on passe par une forêt, jadis fameuse à cause des brigandages qui s'y exerçaient, mais qui ont cessé aujourd'hui; sans doute parce que les riches voyageurs anglais ne la fréquentent plus. Montreuil est situé assez agréablement, au haut d'une colline ; c'est une ville entourée d'un rempart et d'un fossé. Derrière Montreuil, on entre dans la grande plaine de la Picardie, qui s'étend vers Abbeville, Amiens, et le bourg de Breteuil ; elle n'offre que quelques collines d'un pente assez unie et très-agréables. Son sol est crayeux, comme on peut l'observer très-distinctement en plusieurs endroits, mais couvert d'une couche considérable de bonne terre. Par-tout on s'aperçoit de la disette du bois; les routes seules sont çà et là bordées d'arbres. L'agriculture forme, dans cette contrée, l'occupation la plus importante des habitans.

Abbeville se cache derrière des hauteurs,

d'où l'on découvre cette belle ville, qui présente un aspect surprenant. Cependant son intérieur ne répond point à l'impression que produit le premier coup-d'œil ; les rues en sont étroites, mal pavées et sinueuses : les maisons hautes et mal-propres. On sait que ce sont surtout les manufactures de draps, qui alimentent cette population; mais, comme toutes les autres villes de fabriques, elle s'est beaucoup ressentie de la révolution. On y est sans cesse poursuivi par des mendians, et on ne rencontre par-tout que des traces de misère et de détresse. Je ne me rappelle guère de ville de France où cet aspect m'ait autant frappé. Les villages entre Abbeville et Amiens, tels que Ailly-le-haut-Clocher, Flixécourt, etc. n'offrent que de misérables chaumières, faites de boue, pires encore que les hameaux du Mecklenbourg, et même de Portugal.

Amiens est situé au milieu d'une grande plaine, çà et là entrecoupée de bocages, qui en augmentent l'agrément.

On aperçoit la ville d'assez loin, et la multitude de ses hauts clochers, parmi lesquels on distingue d'abord ceux de la

cathédrale, frappe agréablemnet la vue. Les rues sont étroites ; les édifices dans le goût ancien ; mais l'aspect m'en parut cependant assez vivant, assez agréable, et la ville dans un bien meilleur état qu'Abbeville, parce qu'elle vit, en plus grande partie, du produit de son sol. Sa belle plaine, avec les routes plantées d'arbres fruitiers, s'étend jusqu'à Breteuil, petite et mauvaise bourgade, derrière laquelle on voit de longues chaînes de collines, et sur le côté, de belles et fertiles vallées. Entre St.-Just et Clermont, on traverse une plaine très-sabloneuse. Près de Clermont, petite ville située dans une jolie contrée, se voient encore des collines, qui s'étendent jusqu'à Ligneville ; elles sont formées de pierres calcaires blanches, qu'on peut ranger parmi les craies. De là, jusqu'à Chantilly, la contrée devient plus intéressante ; on y arrive par une belle avenue, et en traversant le parc immense qui, par sa pompe, excite l'étonnement, mais dont l'uniformité détruit le plaisir. Le magnifique château de Chantilly avait été, depuis peu de tems, vendu à vil prix, à un particulier.

La route qui conduit à Ecouen, joli bourg, traverse des bois agréables, plantés sur des côteaux délicieux. Pendant la révolution, cette contrée boisée a servi de repaire à des brigands, dont la peur a, sans doute, exagéré le nombre, et que l'on croyait en liaison avec les royalistes. Passé Ecouen, on descend les dernières hauteurs, qui aboutissent à la plaine riante et fertile de Saint-Denis et de Paris.

CHAPITRE II.

Paris. Situation des esprits au 18 *Fructidor. Parallèle entre Paris et Londres.*

QUEL aspect, lorsque, descendant de ces collines, la vue plane sur la contrée, qui se développe devant elle! Des deux côtés des maisons de campagne, des jardins, des hameaux, des villages, des villes; et, au milieu, comme un colosse formidable, cette immense cité, qu'on voit sortir derrière la colline de Montmartre. Cette contrée serait déja belle en elle-même, sans l'art qui en rehausse les charmes. Des collines riantes, couvertes de bocages, coupent la fertile plaine, où serpente la Seine en nombreux détours. Elle semble ne quitter qu'à regret ce séjour enchanté.

Une excellente route conduit à la ville de

de St.-Denis. On aperçoit de loin la flèche élevée et pointue de l'abbaye, où étaient jadis les tombeaux des rois. Sans s'y attendre, on se trouve dans Paris, au milieu de rues étroites et d'énormes maisons amoncelées, et si hautes que le soleil, en plusieurs endroits, n'y pénètre jamais. On marche longtems dans la ville, et l'on se croit dans un village peu remarquable; enfin on découvre le Panthéon; on entre dans les Champs-Elysées; le jardin des Tuileries, la place de la Concorde, le champ de Mars, se montrent à vos yeux étonnés; alors vous reconnaissez la capitale du Monde.

Je ne puis, ni ne veux augmenter les nombreuses descriptions qu'on a faites de Paris. Nous possédons un journal sous le nom de *Londres et Paris*, uniquement consacré à nous peindre les scènes de ce vaste tableau mouvant, et où mes lecteurs pourront puiser une connaissance exacte de ces deux capitales. Je me contenterai donc d'effleurer ce sujet, et de faire rapidement quelques observations.

Lors de notre arrivée à Paris, il y

régnait déja le plus grand ordre. On pouvait se promener sans crainte, pendant la nuit, dans les rues; des piquets de cavalerie et des patrouilles assuraient la tranquillité des habitans; mais je ne pourrais faire le même éloge des administrations. Nous fûmes d'abord conduits à la municipalité de notre arrondissement, pour y faire viser nos passe-ports; après que l'on nous eût fait longtems attendre, on nous renvoya au département de la Seine, situé à la place Vendôme; et de là, il nous fallut aller au Bureau central. On ne saurait nier que les employés de ce bureau ne soient très-honnêtes, mais ils ont trop d'occupation, et sont mal organisés; souvent ils paraissent eux-mêmes peu connaître leurs règlemens. Il n'y a pas lieu de s'en étonner : une grande partie de ces commis semble se faire honneur d'ignorer les institutions républicaines; ce qui offre beaucoup de facilité pour éluder les lois. Nous trouvâmes bientôt superflu de faire viser nos passe-ports dans chaque chef-lieu de département par lesquels nous passions; quelque sévères que

fussent les termes de la loi, on nous assurait qu'il n'y avait rien de si facile, que d'acheter des passe-ports. Il me parut même que ces surveillans républicains savaient parfaitement distinguer les voyageurs bien vêtus, de ceux qui ne l'étaient pas; ce qui a lieu à Paris, plus que dans les autres départemens.

L'esprit du jour était presque généralement contraire aux institutions républicaines. Les femmes de bon ton affectaient de raffoler des Anglais; et les dames du bon ton n'aiment point à être contredites. Quoique le titre de citoyen fût encore exigé aux termes de la loi, il était rare de l'entendre prononcer dans les sociétés; on s'en offensait même, comme d'une grossièreté. Il y avait, ainsi qu'autrefois, des distinctions de rang : seulement la ligne ne commençait pas par les princes du sang. Les décadis, les promenades et les spectacles n'offraient guères de gens aisés, parce qu'alors les artisans s'y trouvaient. On ne connaissait qu'un objet, qui exalte toujours l'âme d'un Français; je veux dire, les succès militaires; chacun en parlait avec

enthousiasme, et les royalistes, même les plus renforcés, rendaient justice à la bravoure de leur nation. Ainsi que, pendant la guerre de sept ans, les noms des batailles de Prague, de Zorndorf, de Leuthen, retentissaient de toute part en Prusse, tout le monde citait ici avec orgueil celles de Lodi, d'Arcole, de Weissenburg, et la pacification de la Vendée; Bonaparte était le héros du public, et il réunissait les suffrages de tous les partis.

Il régnait, dans presque toutes les classes, un mécontentement universel. Tous les employés publics se trouvaient dans une situation pénible; plusieurs branches d'industrie étaient en souffrance. Le mécontentement régnait surtout parmi les gens de lettres, qui, aux premiers jours du nouvel ordre des choses, avaient pris une part très-active à la révolution, dont les principes leur présentaient une perspective, à laquelle les évènemens n'ont pas répondu. Déchus de leurs espérances, ils ont été les premiers à abandonner une cause qu'ils avaient si vivement embrassée, quelques-uns par intérêt, et d'autres par l'effet

de cette chaleur d'imagination, qui croit découvrir dans le lointain une ombre de bonheur qui disparaît quand on s'en approche.

Les nouveaux riches sont généralement haïs en France ; la manière dont ils ont acquis leur fortune n'ayant pas toujours été la plus honnête. Ils sont d'ailleurs, pour la plupart, sans éducation et sans connaissances ; ils dépensent leur argent d'une manière aussi ignoble qu'insipide ; ils méprisent tous ceux qui n'en ont pas, et ils en sont méprisés à leur tour. Dans un ordre de choses tout-à-fait nouveau, au milieu de tant d'intérêts qui s'entrechoquent et de factions qui se déchirent, les plus audacieux font toujours une fortune rapide et éclatante, et des factieux, engraissés de la substance publique, usurpent la première place, à moins que, pour le salut de tous, un génie supérieur ne leur fasse la loi, en les rappelant à l'ordre par une crainte salutaire. Ceci aura lieu d'autant plus que, même dans un état bien ordonné, les propriétaires aisés, formeront toujours une espèce

d'aristocratie, et en imposeront aux autres.

Avec un luxe par lequel les Français d'aujourd'hui, malgré la modicité de leurs moyens actuels, effacent la plupart des autres nations, et que leur penchant pour le plaisir leur rend nécessaire; avec cette vivacité, qui les distingue des autres nations, le Gouvernement doit nécessairement être balloté de mille manières; il en résulte un désordre qui produit presque toujours la vénalité dans les premières places de l'État. On ne saurait dire quand ces fléaux de la société cesseront, supposé que la France dût encore être longtems livrée au cours ordinaire des choses, et aux horreurs de la guerre. Il y a un combat d'opinions dans ce pays, qui n'écoute que l'intérêt et la violence, et l'on n'a aucun moyen de prévoir quelle sera l'issue des choses. Ainsi que dans une bataille où les combattans se montrent d'une force à-peu-près égale, le hasard peut produire des changemens remarquables, et le retour vers l'ordre; mais tout dépend d'une des-

tinée inexplicable, et il n'est donné à personne de savoir où les masses qui s'entrechoquent, s'arrêteront dans leur chûte rapide.

Le penchant secret qui conduit tous les hommes, et qui leur inspire un desir caché de ne pas souffrir que leurs voisins jouissent d'une plus grande portion de prospérité que la leur, porte cette nation à cette violence de sentimens, qui lui fait desirer de soulever les peuples voisins. On m'a souvent fait cette question : Quand donc commencerez-vous à chasser vos princes ? — A cela point d'autre réponse, sinon : quand nous aurons oublié Robespierre et toutes les horreurs du gouvernement révolutionnaire.

Quelques individus bien intentionnés pour le règne de la morale, ont cherché, par l'institution du culte des Théophilantropes qui vient de s'établir, à rappeler les esprits égarés aux principes de la vertu et de la religion naturelle. C'est la Réveillère-Lepaux, le plus intègre et à la fois peut-être le moins prononcé et le moins hardi des Directeurs, qui a favorisé cette

nouvelle secte, et qui tâche de la mettre à l'ordre du jour. On a cependant pu s'attendre à la marche que la chose prendrait. Cette institution présentait un aspect assez consolant, et promettait d'aller à son but, tant que les orateurs de la société se contentaient de faire de beaux discours de morale, et à faire chanter des hymnes religieux; tous les gens sensés et probes d'alors leur applaudissaient, et leurs temples étaient même assez fréquentés par la foule. Mais bientôt l'esprit de secte s'en est mêlé; on a voulu faire des prosélytes par des moyens purement pécuniaires; ce qui prouve l'influence des passions sur toute matière religieuse. On a fini par déverser le ridicule, et par faire des calembourgs sur cette secte naissante; la légèreté nationale s'en est lassée, et il est aisé de prédire que leur existence ne sera pas de longue durée si l'appui de Laréveillère vient à leur manquer; et il est plus que probable que cette nouvelle religion tombera bientôt dans l'oubli.

Quand je considère Paris du côté de son architecture, et que je le compare à

Londres, je suis tenté de donner la préférence à cette dernière ville. Des rues souvent étroites et sans air, des maisons hautes, et dont les faîtes semblent se toucher, un pavé fangeux, sans trotoirs, où l'on se voit à chaque moment exposé au danger d'être écrâsé sous les roues des voitures, et des cabriolets plus redoutables encore, voilà de grands inconvéniens. Les boulevards, ces promenades qui séparent la ville proprement dite des faubourgs, ne sont point assez larges, et ils sont presqu'impraticables en tems de pluie; celles d'entre ces avenues qui offrent le plus bel aspect, du côté méridional de Paris, sont précisément les moins fréquentées. Il est vrai aussi que Londres, dans la cité, a des rues étranglées et tortueuses, mais cela ne se peut dire que d'une petite portion de la ville, la plus grande partie étant bien pavée, tenue avec beaucoup de propreté, garnie de larges trotoirs, avec de longues rues allignées et un aspect riant. Je préfère de même, pour le plaisir de la promenade, les parcs de Londres aux boulevards poudreux de la capitale de la France.

Les maisons de Londres sont, pour la plupart, construites en briques, mais dans les rues de nouvelle date, elles sont couvertes d'un enduit luisant, d'un très-bel effet; moins imposantes par leur masse et leur hauteur, elles plaisent cependant davantage à l'œil. A Paris, les édifices qu'on peut nommer *hôtels*, surpassent ceux de Londres en magnificence; mais le commun des habitations offre à Londres plus d'harmonie et d'élégance. Quant à l'intérieur, celles de Paris ne sauraient (au moins dans l'époque présente) soutenir la comparaison avec les maisons anglaises, excepté celles qui ont été bâties sur la fin de l'ancien régime; les appartemens sont moins bien distribués, souvent mal arrangés, et leurs accessoires, les vestibules, les escaliers, choquent souvent par leur malpropreté. Ce défaut règne également dans les édifices publics et dans les habitations de la classe moyenne, sans parler des loges des portiers, qui blessent la vue au premier abord. Quelle propreté, au contraire, quelle élégance, quel arrangement dans les maisons anglaises! Que

l'intérieur en est riant et commode ! C'est aux Anglais que l'on doit primitivement le bon goût dans le choix et la disposition des meubles. Jusqu'à présent on est bien loin, à Paris, d'égaler Londres à cet égard ; et les Français le cèdent d'autant par rapport à ces objets, à leurs voisins, qu'ils surpassent toutes les autres nations, pour le charme de leur conversation et leur caractère social et hospitalier.

Les édifices publics de Paris sont présentement déparés par quelques accessoires, dont on les charge, et que réprouve le bon goût : je veux parler de ces longues perches surmontées du bonnet de la liberté, qui se trouvent au faîte de tous les bâtimens nationaux, et de l'inscription : *Unité, indivisibilité de la République, liberté, égalité, fraternité, ou la mort*, dont les derniers mots, cependant, rappelant les horreurs du terrorisme, se trouvent ordinairement effacés de manière qu'on peut encore les lire. Les Français, qui aiment à rivaliser les Grecs, se souviendront un jour que leurs devanciers, en matière de liberté, préféraient les formes de la beauté à celles qui, dénuées

de cette qualité, ne présentent que des emblêmes peu susceptibles d'agrémens.

Il y a, à Paris, plusieurs belles places; celle de la Concorde et la place Vendôme sont les plus régulières; on voit encore, dans celle-ci, le piédestal de la statue de Louis XIV, qui défigure son ensemble. La première est ornée de la statue de la Liberté qui, dans l'éloignement, paraît être de bronze; mais de près n'offre que du plâtre coloré, dont le vernis se détache de toute part, ce qui donne lieu à plus d'une plaisanterie. Les autres places sont peu remarquables; Londres en a un plus grand nombre appelées *Squares* à cause de leur forme carrée. Au milieu de ces places est ordinairement un gazon oblong environné de rosiers ou d'arbres, qui leur donnent un air frais et riant.

Dans l'éloignement l'œil remarque, à Londres, l'église de St.-Paul; à Paris, on voit le dôme du Panthéon. Cet édifice est d'une forme beaucoup plus élégante que celui de Saint-Paul; mais il n'est point encore achevé. Sa situation, sur une hauteur, est très-favorable; mais, quand on

s'en approche, on est offensé par les mâsures et les petites rues mesquines et étranglées, dont il est environné. L'église de St.-Paul l'emporte à cet égard; de près comme de loin, elle produit un effet grand et majestueux. Il faut convenir, cependant, que la célèbre abbaye de Westminster, avec ses monumens qui choquent pour la plupart le bon goût, ne répond point à l'idée qu'on aurait pu s'en faire d'après les descriptions.

Au reste, Londres n'a rien qui puisse se comparer à la beauté des rives de la Seine, depuis le Louvre jusqu'à l'endroit où elle quitte Paris. L'édifice du Louvre frappe par sa grandeur. Vis-à-vis et du côté opposé, est le bel hôtel des Monnaies. Le Louvre s'unit, par une longue gallerie au château des Tuileries, qui, malgré la médiocrité de son architecture, a cependant un aspect imposant. Le jardin, quoique planté dans l'ancien goût français, offre une promenade délicieuse, qui aboutit à la place de la Concorde, d'où l'on entre dans les Champs-Elysées, et de là au bois de Boulogne, ainsi nommé du vil-

lage du même nom, sur la route de Saint-Cloud. En passant par la place de la Concorde, on voit à gauche le palais du Conseil des cinq-cents; de là, on se rend au superbe hôtel des Invalides, puis à l'Ecole militaire et au champ de Mars, si connu dans l'histoire de la Révolution. A Londres, au contraire, la Tamise est tellement rapprochée des maisons, que ses bords sont impraticables ; pour voir les deux superbes hôtels d'*Adelphi* et le *Sommersethouse* qui, sans cela, feraient l'ornement de ses rives, on est obligé de se transporter de l'autre côté, dont les maisons conviendraient à peine au village le plus mesquin. Pour jouir de l'aspect de la Tamise, il faut regarder à travers les balustrades des ponts, et l'on perd l'aspect le plus beau qu'offrirait cette ville, celui de cette forêt de vaisseaux qui y remontent jusqu'à la *London-bridge*. Le *Hydeparc* et le *Kensington-garden*, sont, à la vérité, des jardins d'une vaste étendue; mais ils ne présentent rien d'intéressant. Le palais de la Reine à *Kensington*, est au dessous du médiocre et

celui du Roi à *St.-James*, ressemble à une véritable prison.

Les rues sont mal éclairées à Londres; on n'a que de petites lanternes avec des réverbères assez faibles, placés d'un seul côté de la rue, sur des poteaux, de manière qu'ils ne répandent presque pas de lumière. A Paris, au contraire, ce sont de grands réverbères, suspendus au milieu des rues, et qui jettent un tel éclat, qu'on pourrait, de nuit, lire une gazette.

Paris, lors de notre séjour, avait treize théâtres; Londres en a tout au plus six, parmi lesquels il n'y a que le théâtre de *Drurylane* et l'Opéra de *Haymarket* qui méritent attention comme édifices; à Paris, l'Opéra, l'Odéon incendié depuis peu, mais dont le frontispice a été conservé, et le théâtre Favart, sont bien préférables aux théâtres de Londres. L'éclairage du théâtre Français est mieux entendu que celui de Londres; sur le parterre de l'Opéra de Haymarket, s'élève une vapeur si insupportable, que j'ai souvent été étonné de ne point étouffer dans ce gaz méphitique. Les voix italiennes, à Londres, l'em-

portent de beaucoup sur celles de Paris; gâté par les sons argentins de Crescentini, j'avais bien de la peine à supporter ces dernières. A Londres, la partie des décorations rivalise celle de Paris, et les changemens de scène s'y font plus rapidement, et avec plus de précision. *Harlekin Woodcutter*, pièce pantomime qu'on voit à *Drurylane*, ainsi que plusieurs petites pièces, qu'on donne au *Cirque royal*, méritent d'être vues ; mais, en général, toutes les pantomimes anglaises et les ballets sont médiocres, et l'on est choqué du mauvais goût et des bouffonneries plates qui en font la base. La danse, sur les théâtres anglais, même celle de l'Opéra, ne souffre aucune comparaison avec celle de l'Opéra de Paris, où les Vestris, les Clotilde, les Gardel, surpassent tout ce qu'on peut voir ailleurs en ce genre. Le jeu des acteurs français, surtout dans les petites pièces souvent pleines d'esprit, dans les opéra comiques, et, en général, dans toutes les comédies, sera toujours le désespoir des autres nations de l'Europe; mais le jeu des Anglais, dans les rôles sérieux, dans le

haut

haut tragique et dans les pièces analogues à cette qualité d'esprit, particulière à cette nation, qu'ils désignent par le mot : *humor*, paraîtra préférable à nos compatriotes, dont le caractère national se rapproche davantage de celui des Anglais. Selon moi, toutes les actrices françaises, dans ce genre, doivent céder le pas à la *Siddons*, qui, surtout dans la représentation du *Castle of Monval*, a tout-à-fait surpassé mon attente.

Les environs de Paris offrent incomparablement plus d'intérêt que ceux de Londres. On ne saurait exprimer l'impression que produit le coup-d'œil de la ville, vue de la coquille du jardin des Plantes ; il est encore plus magnifique, de Montmartre et des hauteurs de Menil-montant. La continuation de ces collines, avec leurs vignobles, jusqu'au voisinage de Charenton, offre mille charmes variés. Mais rien de plus pittoresque et d'un plus bel effet, que les rives de la Seine, depuis son confluent avec la Marne, jusqu'à l'endroit où, après avoir côtoyé les Champs-Elysées, elle fait un coude pour arriver au pont de Sèvres,

et baigne le pied des collines délicieuses, sur lesquelles est situé le parc de Meudon; c'est là que, se détournant encore, elle passe le long du parc de St.-Cloud. C'est sous ces ombrages et sous ces allées superbes qu'on jouit d'un calme enchanteur; tandis que le château solitaire et inhabité de cette ancienne demeure des rois, inspire un sentiment mêlé de plaisir et de tristesse, lorsqu'on réfléchit sur l'instabilité des choses humaines.

Le sol extrêmement uni de Londres est naturellement triste; entre *Bagslot* et *Hounslov* il déplait même à la vue; l'art seul a pu y produire quelques beautés languissantes et recherchées. Près de Londres, la seule contrée autour de *Chelse* demande quelqu'indulgence, ainsi que le parc de Greenwich; on peut encore citer le coup-d'œil de l'hôpital de la Marine à Greenwich, qui est un édifice magnifique, ainsi que les sites dans cette partie des rives de la Tamise, et celui de Richmond; mais, pour jouir de cette vue, il faut se placer sur la hauteur du parc, surtout du côté de l'auberge le *Star*, et suivre les détours du

fleuve qui se cache entre les prairies, les champs, les jardins, et des maisons. Toutes ces beautés sont comme une pensée isolée qui brille dans un grand ouvrage; mais je n'aime pas les paysages en épigrammes.

Celui qui desire récréer son âme par les productions des arts, trouvera bien plus à se satisfaire à Paris, qu'à Londres. Il existe, à la vérité, dans cette dernière ville, beaucoup de choses curieuses; mais elles sont dispersées chez différens particuliers, pour lesquels il faut avoir des recommandations, et qui, selon les mœurs anglaises, ne sont pas toujours très-complaisans. Le Musée national de Paris, est certainement le seul dans son genre, depuis les conquêtes en Italie; il est ouvert tous les jours aux étrangers. Cependant, une partie des chef-d'œuvres qu'on y a entassés est encore dans le plus grand désordre; jusqu'ici je n'ai vu exposé que quelques morceaux; plusieurs, entr'autres le St.-Jérôme du *Corrège*, étaient encore étendus au milieu du salon. La rage du Vandalisme semblait avoir fait place à une maladie de langueur et de consomption.

Paris mérite encore, pour l'homme de lettres, la préférence sur Londres, eu égard aux établissemens publics pour la littérature et les arts, et aux procédés obligeans des littérateurs français. Je ne puis parler ici que de ce qui concerne les sciences dont je m'occupe de préférence; je veux dire: l'histoire naturelle, la chimie, la physique, la botanique; et j'ai eu sujet de me louer des naturalistes, tant de Londres que de Paris; il est vrai que des hommes d'une véritable science et de talens distingués, n'ont pas besoin d'être avares de leurs trésors : ils mettent toujours de l'intérêt et de la gloire à échanger leurs lumières contre celles des étrangers, qui viennent leur demander et leur communiquer de l'instruction. Sir Joseph Banks rend le séjour de Londres infiniment précieux aux naturalistes étrangers; les collections de ce savant cosmopolite, ses herbiers, sa bibliothèque leur sont toujours ouverts; lui seul pourrait presque suppléer au vide qu'on éprouve souvent, dans les instructions littéraires en Angleterre. A Paris, les Jussieu, les Desfontaines, les Fourcroy, les Bron-

gniart, etc., nous ont accueillis avec les prévenances les plus flatteuses. Le *Bristish Muséum* à Londres, contient, parmi une foule d'objets insignifians, quèlques morceaux curieux et importans; mais il faut avouer qu'il n'est plus instructif pour l'état actuel des sciences. On le montre *gratis*, à certains jours, à ceux qui ont des billets. Le *Muséum d'Ashton*, ordinairement nommé *Leverian Museum*, se voit aussi pour une bagatelle. Cette collection l'emporte, pour la partie des oiseaux empaillés et les mammifères, sur tout ce que j'ai vu jusqu'à présent dans ce genre; il y règne un arrangement supérieur, et chaque pièce y est marquée par le nom qu'elle a chez Linné. Mais le *Cabinet d'histoire naturelle* de Paris, au jardin des Plantes, est, sans comparaison, plus beau; il contient une immense quantité d'objets et de productions de la nature, et des choses extrêmement intéressantes. Londres n'a rien qui puisse lui être comparé; le *Leverian-Museum* lui disputerait la préférence tout au plus pour les deux genres dont je viens de parler. L'ordre de ces objets, dans

le cabinet de Paris, n'est pas toujours le meilleur ; les noms des oiseaux et des mammifères y sont déterminés d'après Buffon ; beaucoup de productions de la nature manquent entièrement de désignation : et, quant à la disposition des objets, on pourrait y desirer encore davantage ; mais les dépôts ou magasins de ce cabinet, abondent encore en richesses non-arrangées qui exigeront beaucoup d'argent, de tems et de soins, pour être convenablement placées. Si ce désordre continuait, il serait à craindre que plusieurs de ces objets ne dépérissent. Le superbe *Cabinet de minéraux* de le Sage, que le Gouvernement a fait acheter et exposer à l'hôtel des Monnaies, surpasse, par sa disposition, tous les cabinets publics que j'ai parcourus ailleurs. Il est tellement bien ordonné, que l'on peut tout voir avec la plus grande commodité ; au lieu qu'ailleurs, une infinité d'objets sont condamnés à n'être jamais aperçus, étant renfermés dans des armoires élevées où la vue ne peut atteindre. Je ne parlerai point du grand nombre de cabinets particuliers de Paris,

auxquels cependant l'accès est beaucoup plus facile qu'aux plus minces cabinets de Londres.

Le jardin royal de *Kew*, à Londres, possède un trésor de plantes exotiques, surtout de celles qui proviennent du Cap et de la Nouvelle-Hollande; aussi on y voit plusieurs arbustes, surtout des *Rhododendra*, et autres semblables, d'un nombre et d'une grandeur, tels qu'on n'en voit nulle part. Les plantes, dans les serres chaudes, y sont supérieurement soignées : le jardinier, M. *Aiton*, dont le père a publié le *Hortus Kewensis*, est un savant très-instruit, zélé et actif. Les Anglais aiment beaucoup les belles espèces de bruyère du Cap; c'est pourquoi on les trouve, ainsi que plusieurs autres plantes rares, chez les *Nursery-man* (*jardiniers-fleuristes*), dont je ne citerai ici que MM. *Kennedy* et *Lée*, à *Hammersmith*. Mais le jardin de *Kew* est un jardin privé du Roi; c'est pourquoi il est très-difficile d'en tirer parti; aussi n'en a-t-on guères fait qu'une affaire d'amateur; et il est vrai de dire qu'il n'existe point à Londres un jardin proprement et

particulièrement consacré à la science botanique. Le jardin des Plantes de Paris, au contraire, est un établissement de la plus haute importance pour cette partie. La collection des plantes qui peuvent vivre en plein air, y est considérable; elle est supérieurement bien ordonnée, et par-tout on trouve les étiquettes du nom qu'elles ont chez *Linné*. Quant à la partie des arbres et des arbustes, il y aurait encore quelque chose à y desirer. Les plantes des serres sont, de même, en grand nombre; il y en a de curieuses et d'extrêmement rares; cependant les serres sont trop étranglées, ce qui fait que toutes les plantes y doivent nécessairement être trop accumulées, et que l'on n'obtient souvent que des plantes faibles et maladives. En général, on peut regretter qu'on ait trop sacrifié de ce bel emplacement au plaisir des promeneurs. Une autre collection du plus grand mérite, est celle du jardin du C. *Cels*; qui fait un commerce en ce genre, et qui a beaucoup perfectionné la culture des végétaux. Tout ceci est, sans contredit, plus intéressant à Paris qu'à Londres; il en faut cependant

attribuer le mérite plutôt aux savans mêmes, qu'au Gouvernement directorial, qui semble vouloir tout faire, et qui laisse tout languir. La belle ménagerie, au Tower, unique dans son genre, surpasse de beaucoup celle assez médiocre, qu'on voit au jardin des Plantes.

Je n'ai pas cru inutile aux lecteurs de tracer ici cette esquisse, quoique très-incomplète, et de faire un parallèle entre les deux villes les plus brillantes et les plus importantes de l'Europe. Je m'y suis prêté d'autant plus volontiers, que je sentais pouvoir y apporter la plus grande impartialité. J'ai éprouvé dans ces deux villes, les procédés les plus généreux, et reçu des preuves de bienveillance, qui exigent de moi la reconnaissance la plus affectueuse. La différence d'opinion politique n'y pouvait mettre aucun obstacle; on parvient à contracter, à cet égard, une apathie et une insensibilité d'autant plus fortes, qu'on parcourt plus de pays, et qu'on voit plusieurs nations, où l'on est reçu avec les démonstrations amicales d'une véritable philanthropie.

En terminant ce chapitre, je n'ajouterai

que quelques mots sur Versailles. Son nom se prononce bien plus rarement qu'autrefois, et semble presque être oublié dans les cercles d'aujourdh'ui. Cette ville, jadis si belle, ornée de rues larges et bien pavées, est maintenant déserte, et ses environs, tristes et solitaires, augmentent encore les idées sombres auxquelles on se livre en contemplant tant de palais vides et ruinés, qu'habitaient autrefois la puissance, la richesse et le faste royal. Lorsque j'y fus, tout était encore assez bien conservé dans le château, dans le parc, ainsi qu'au grand et au petit Trianon; on y trouvait un nombre assez considérable de tableaux et d'autres productions semblables; seulement, la plus grande partie des meubles de la couronne en avait été enlevée; on y avait substitué plusieurs autres objets d'art, surtout des tableaux, provenant des émigrés, attendu que le projet était de faire un jour, du château de Versailles, un cabinet pour les arts. Cette ancienne habitation des rois de France, a été si souvent décrite dans tous ses détails, qu'il serait superflu d'en parler ici. L'aspect du château, du côté

du jardin, offre de la grandeur; mais on n'y voit qu'une magnificence qui étonne, sans parler au cœur.

C*

CHAPITRE III.

De Paris par Orléans et Limoges, jusqu'aux rives de la Dordogne.

Nous continuâmes notre route, de Paris à Orléans. Le mont Parnasse et la plaine de Montrouge sont formés de pierres calcaires. Il y a des carrières dont on tire la plupart des matériaux pour les constructions de Paris; mais elles ne sont pas à découvert; on les extrait au moyen d'une roue. Dans le voisinage d'une grande ville, ces fouilles gâtent beaucoup de terrein, comme on le voit surtout près de Lisbonne. Tous les côteaux des environs de Paris, à partir de Charenton, jusques vers Meudon, Saint-Cloud, etc., sont calcaires; du côté de Montmartre, Belleville, etc., le terrein est gypseux; ces montagnes calcaires se prolongent jus-

qu'à Versailles, et forment une couronne de collines boisées, qui entourent le bassin où est située la capitale. Ces hauteurs continuent de Paris, jusqu'au bourg de Longjumeau, derrière lequel on trouve, dans les bas-fonds, des pierres de grès. Par-tout on voit des terres labourables ; les hauteurs sont couvertes de boccages; et, sur la pente des côteaux exposés au soleil, on trouve des vignes. Derrière Arpajon, du côté d'Etampes, s'élèvent des montagnes, qui deviennent plus nues et moins fertiles. Etampes est une petite ville peu vivante, et entourée de côteaux arides ; elle a une promenade, comme presque toutes les villes de France. Une plaine assez élevée, parsemée de collines, se prolonge jusqu'auprès d'Orléans; il y a beaucoup de terres labourables, mais point, ou peu de vignes. On parvient à Orléans, en traversant une partie de la forêt de ce nom, dont les arbres sont très-éloignés de la route. Le chemin de Paris jusqu'à Orléans, est pavé ; il n'est pas très-dégradé ; cependant il y a bien des endroits où l'on aurait à desirer qu'il

fût mieux entretenu, ainsi que semble l'exiger une route aussi fréquentée. Enfin on descend dans la plaine, et l'on trouve la Loire et Orléans.

Cette ville est située au pied d'une hauteur, sur laquelle est un faubourg. De l'autre côté de la Loire, traversée par un pont superbe, la vue se promène sur une rivière majestueuse et couverte de bateaux, qui baigne la ville, environnée de côteaux rians, couverts de vignes. Orléans est une ville considérable; elle a une rue très-belle; le reste est mal bâti, et surtout très-mal pavé. Les croisées y sont garnies de barreaux de fer, ainsi que dans les petits villages d'alentour. Elle a beaucoup perdu à la révolution; son principal commerce consiste en sucre, vin, bled, et eau-de-vie. Dès qu'on a passé la Loire, et les maisons de campagne qui sont autour d'Orléans, la contrée change totalement; on rencontre une plaine sablonneuse et aride couverte de bruyères stériles, jusqu'à la *Ferté-Lœwendahl*, petit village assez mince, où mourut le maréchal de ce nom. Nous y cueillîmes plusieurs plantes

remarquables, entr'autres quelques espèces de bruyères du midi de l'Europe, et qui, sans doute, ont été décrites d'après celles trouvées dans ces environs : entr'autres l'*Erica scostaria*. Cette plaine fait partie de la triste contrée de Sologne. Derrière la Ferté, le terrein sablonneux continue toujours, mais il s'améliore, et il est mieux cultivé. On trouve la route bordée de peupliers d'Italie, de châtaigniers, et même de platanes; on y voit beaucoup de maisons et de châteaux dispersés, entr'autres celui du célèbre *La Mothe-Piquet*, qui commandait une escadre dans la guerre de l'Amérique, et qui s'y est beaucoup distingué. On se ressouvient encore beaucoup de lui dans le pays; c'était un homme très-aimé, quoique d'un caractère original et violent. Les auberges, dans cette partie de la France, ont une mauvaise aparence, et les appartemens sont très-mesquins; mais on y trouve de bons lits, et on y fait excellente chère, surtout en volaille, et pour un prix très-médiocre. Tout est plus mauvais et plus cher dans les villes que dans les villages : nous trouvâmes cependant, en général, en cette

partie de la France, les prix extrêmement raisonnables.

Devant *Vierzon*, la plaine s'abaisse de nouveau; elle est couverte de petits bocages et de vignes, comme aux environs d'Orléans. Vierzon est une petite ville assez riante, située au confluent de la rivière de l'Yèvre et du Cher, qui charie beaucoup de sable, dans une vallée, au fond de laquelle on sent déja un climat plus doux. C'était ce jour-là la fête de la S^te^.-Vierge; nous trouvâmes tous les habitans rassemblés et parés à la promenade; chose peu ordinaire dans le nord de la France. En général, les opinions religieuses semblent ici plus décidées, et l'on remarque que les habitans se partagent en deux sectes, c'est-à-dire, en Catholiques et en Protestans.

Derrière Vierzon, on voit encore des montagnes de grès, au pied desquelles est une source imprégnée de fer. Des collines calcaires se prolongent vers le bourg Vatan. Ensuite, la contrée devient très-aride, et s'étend à perte de vue; on n'aperçoit plus que des côteaux couverts de champs de bled; mais sans ombre

et

et sans maisons. Plus près de Châteauroux, ces côteaux sont sans culture, et servent de pâturages aux troupeaux, qui abondent dans cette partie du Berry. Il y a une grande disette de bois; les habitans pour leurs besoins sont obligés de recourir, à la paille; on se sert donc en hiver, pour se chauffer, du chaume qu'ailleurs on abandonne, après la moisson. Ce sont les femmes qui labourent la terre. Châteauroux, ville de peu d'importance, est connue par ses manufactures; elle est située dans une vallée arrosée par la rivière de l'Indre; elle a, comme toutes les villes de manufactures, beaucoup souffert de la révolution. On peut juger ce qu'on en pense.

Les montagnes calcaires finissent près du village le Lotier; vient ensuite une plaine sablonneuse, couverte de bruyères, comme celle de la Sologne. Bientôt après, on retrouve des montagnes calcaires, coupées de vallées profondes, souvent très-désagréables. Argenton est situé de même au milieu des vignes; la ville est arrosée par la Creuse. Elle est mesquine, mal-propre, mais vivante, comme sont,

en général, les petites villes de France, depuis la révolution; elle l'était d'autant plus alors, qu'une jeunesse brillante venait d'y rentrer après la paix de Campo-Formio. C'était pour moi un spectacle agréable et attendrissant, que celui de ces hommes enchantés de revoir l'héritage de leurs pères, ainsi que leurs futures épouses, dont les charmes commençaient déja à se flétrir, dans les tourmens de l'attente et de la crainte. Nulle part les jeunes gens, sans égard à leur situation, n'ont été si rigoureusement enlevés de leurs foyers. Depuis cette époque, toutes les espérances ont été deçues de nouveau, et les réquisitions ont recommencé.

Les collines calcaires de cette contrée s'abaissent près le Fay, et l'on retrouve une plaine sablonneuse, couverte de bruyères, ensuite les montagnes du Limousin. Des vallons inégaux, des hauteurs qui présentent leurs flancs larges et arrondis, annoncent d'abord une nouvelle espèce de montagnes, que l'on appelle primitives. Ces montagnes sont formées de granit disposé en couches, et leurs parties

supérieures de granit et de rochers solides. Quelque stérile que soit presque par-tout le sol en ce pays, la culture n'en est pas moins très-soignée : on voit des champs de blé au bas des montagnes, et souvent à une hauteur considérable à mi-côte ; il est presque par-tout couvert de châtaigniers, qui fournissent, en grande partie, à la nourriture du peuple. On cuit ces châtaignes très-petites et souvent très-mauvaises, dans de grands chaudrons, et on les sert aux ouvriers affamés, qui s'en saisissent avec avidité. Les habitans des villes et des hameaux avaient un air extrêmement misérable et une mine décharnée, ce qui sans doute est le résultat de leur nourriture mal saine ; on est tenté d'abord de les prendre pour des imbécilles, et il me semblait voir les paysans de la Vestphalie; mais, lorsqu'on adresse la parole à une jeune fille, qu'un joli minois rend un peu plus hardie, on est bientôt convaincu, par le charme naturel de ses réparties, qu'on est très-éloigné de Paderborn, bien que les images de la Sainte-Vierge, tapissent ici, comme

dans la superstitieuse Vestphalie , dans les habitations de tous les villageois. On y parle un patois très-différent du français, et qui continue de là jusqu'aux confins de l'Espagne , quoiqu'avec une infinité de différences et de modifications. On ne voit , en cette contrée , que des sabots , que portent même les habitans les plus aisés , et surtout les femmes , mais ils sont plus élégans que les sabots grossiers de quelques provinces d'Allemagne ; ils ont une forme agréable, et sont ornés de petites bandes de fourrures. Au reste on trouvera que les sabots et le patois s'accordent assez ordinairement ensemble.

Les montagnes continuent, en passant par Morterol, grand village , par Bessines, petite bourgade située dans une vallée profonde, étroite et rocailleuse ; et par Chanteloubes, qui n'est qu'un hameau. Derrière Chanteloubes, vers Maison - rouge , qui n'a qu'une seule maison, est la partie la plus élevée de cette montagne , d'où l'on distingue très - clairement la chaîne de montagnes qui couvrent toute l'Auvergne. En approchant de Limoges, les montagnes

s'abaissent de nouveau; cette ville, à la vérité, est assez considérable, mais elle n'offre, en grande partie, que de mauvaises et d'anciennes maisons. Elle a des rues très-étroites, sinueuses et mal-propres, et elle est environnée, tout à l'entour, de montagnes. La Vienne qui coule dans une profonde vallée, auprès de la ville, ne forme, en cet endroit, qu'une très-petite rivière ; elle a une promenade assez agréable. Limoges est connue par son grand commerce de bétail; on y fait des achats de chevaux de petite taille, pour la cavalerie légère; il y a aussi quelques manufactures. La contrée, autour de la ville, est stérile, et le climat assez rude, à cause des montagnes dont le pays est hérissé.

Dès qu'on a passé Limoges, les montagnes de granit recommencent de nouveau, et s'élèvent à une hauteur considérable. La contrée s'embellit près de Pierre-Buffière, et devient très-romantique. Cette petite ville, extrêmement mal-propre, est située sur une montagne, et environnée de vallées profondes, où, entre des rochers, se précipite, avec fracas, la

Briouse écumante. Là nous eûmes occasion d'observer combien les petites villes sont à présent plus gaies et plus vivantes que les plus grandes, qui tirent leur subsistance surtout des manufactures, et qui souffrent beaucoup de la perte actuelle du commerce.

Les hautes montagnes de granit continuent au delà des villages de Magnac et de Masseré, jusqu'à Uzerche, ville petite et pauvre. Près de Massera, on trouve, sur une colline, une espèce de porphyre, qu'on croirait, au premier aspect, être du basalte. Par-tout des hauteurs stériles et nues alternent avec des champs de blé et des forêts de châtaigniers. Près d'Uzerche, les montagnes deviennent plus hautes, et la contrée extrêmement romantique. Cette ville est située sur une montagne environnée d'une vallée profonde. Vers le midi coule la Vezere, belle rivière, qui coule dans un lit bordé de précipices si escarpés, que, de la côte, la vue plonge presque perpendiculairement en bas lorsqu'on traverse les ruelles des maisons adossées au rocher. Après Uzerche, on arrive

dans une contrée triste et excessivement ennuyeuse, en traversant des montagnes couvertes de bruyères et de taillis. La contrée change encore une fois près de Donzenac. On marche sur une route bien ferrée, entourée de bois de châtaigniers et de rochers escarpés; au dessous est une vallée bien cultivée, où nous trouvâmes, pour la première fois, le pignon, bel arbre de l'Europe méridionale. Sur les côtes des montagnes, on a pratiqué des terrasses; il y a des prairies artificielles. On y reconnaît par-tout l'industrie des habitans.

En suivant des collines peu élevées, on arrive à la petite ville de Brives, située dans une vallée arrosée par la Corrèze, sur laquelle est un pont très-bien construit. Brivès est un endroit considérable, vivant, populeux; on y recueille beaucoup de vin et d'huile de noix; la contrée abonde en bois; c'est pourquoi l'on y trouve des manufactures. Il y a plusieurs jolies maisons; cette ville est incontestablement la plus vivante de toute la contrée.

De l'autre côté de la Corrèze, le sol devient différent. Une haute montagne de

grès, bordée de rochers à pic, dont le bas est couvert de vignes, et le haut, de bois, remplace les montagnes de granit, et annonce que la contrée va changer de nature. Sur la cîme de cette montagne est situé l'ancien château de Noailles, maintenant en ruines. Après viennent des montagnes calcaires, qui se prolongent de là jusqu'aux rives de la Dordogne.

Jusques-là nous avions traversé des pays décriés par les fréquens brigandages qui s'y exercent, surtout la montagne de grès derrière Brions; celles qui environnent le château de Noailles, et les montagnes désertes d'Uzerche. Là, ces brigandages étaient, en quelque sorte, à l'ordre du jour; on les faisait franchement, à la manière des Anglais; mais rarement les voyageurs couraient risque de la vie; on n'en voulait guères qu'à leurs montres et à leurs bourses. On devine aisément les causes de ce désordre. Une foule de jeunes gens, de retour des armées, en grande partie misérables et dénués de tout moyen de subsistance, rapportaient, dans leurs foyers, une haîne déclarée contre le Gouvernement, qui les avait forcés de ser-

vir; et c'est surtout à lui qu'ils en voulaient. Ces brigands assassinaient rarement ; ils se contentaient de faire le métier que font les honnêtes *Highwayman* en Angleterre. Il ne faut pourtant pas croire à tous les récits que l'on entend faire en France, de ces brigandages : même dans cette contrée (et on nous la disait une des plus dangereuses) on n'y est pas aussi exposé qu'on l'est dans plusieurs parties de l'Allemagne. Au reste le Gouvernement paraît s'occuper très-peu de cet objet. Les discours de quelques membres du conseil des Cinq - Cents avaient beaucoup contribué à donner une idée exagérée du mal ; c'était à qui déploierait ses talens ponr les descriptions pathétiques. Avant mon départ on me parlait d'un voyage en France, comme d'une expédition militaire.

Les chemins, dans ces contrées, sont excellens, quoiqu'en général ils ne soient mauvais en aucun endroit de la France; comparés à ceux de nos provinces les plus civilisées; certainement ils ne le cèdent point à ceux d'Angleterre, auxquels ils sont quelquefois préférables, car il y a aussi dans

l'Angleterre occidentale, surtout, des chemins très-dégradés. Les postes en France sont bien servies, nullement inférieures, et souvent même préférables à celles d'Angleterre, si l'on en excepte le seul établissement des *Mailcoatches;* car il n'y a en France rien qui en approche. On sait qu'en France les courriers, ne vont point à cheval, mais qu'ils font leurs courses dans une petite cariole, dans laquelle un voyageur peut trouver place. Ce sont surtout ces couriers qui étaient le plus souvent attaqués par les brigands. Un Allemand qui aime son pays, ne pense jamais aux établissemens des postes dans les autres contrées, sans s'indigner de notre barbarie. Quelle idée ne doivent point avoir ceux qui viennent chez nous, quand ils rencontrent par-tout des chemins détestables, des voitures non couvertes, à la merci de toutes les injures de l'air et dont le cahotement ressemble à celui des voitures les plus grossières des rouliers de France; lorsqu'ils se voient exposés à chaque moment aux friponneries des maîtres de postes, ainsi qu'à la brutalité de leurs gens, qui l'emportent, à

cet égard même, sur les Anglais? En Allemagne on l'attend des demi-journées entières pour avoir les chevaux de poste; le même inconvénient est plus rare en Angleterre; mais en France, graces à ces excellens règlemens, un cheval ne peut se dételer, que lorsque ceux qui sont destinés à le remplacer sont prêts.

CHAPITRE IV.

Des rives de la Dordogne, jusqu'à celles de la Garonne.

La Dordogne roule entre de hautes montagnes calcaires, et précipite son cours dans une vallée étroite, où les roches forment, au nord, plusieurs coudes ; c'est là qu'est située la petite ville très-peuplée et très-vivante de Sonnillac, qui paraît s'être beaucoup accrue. On trouve dans son enceinte, et à côté de la rive même, plusieurs maisons nouvellement bâties. On passe sur un bac le torrent rapide. Derrière le village de Lancac, de l'autre côté, au midi, s'élèvent des montagnes calcaires et très-escarpées, dont les sommets couronnent la plaine, où est situé Peyrac, bourg bien bâti, et qui semble assez aisé. Au bout de cette même plaine, on trouve Pont-de-Rhodes, petit village, dont les montagnes

calcaires sont couvertes de vignes et d'une foule de plantes des climats chauds de l'Europe, entr'autres de buis. Sur les hauteurs qui sont derrière Pont-de-Rhodes, est une vue qui vous surprend. Au côté gauche, l'œil distingue, dans l'éloignement, les superbes montagnes de l'Auvergne méridionale, qui touchent à la chaîne de celles du Cantal, et dans le fond, le mont d'Or et le Pui-de-Dôme. On aperçoit aussi, comme un nuage grisâtre, les monts Pyrénées, depuis les cîmes dentelées du Roussillon, jusqu'aux rochers arrondis qui sont en deçà de Bayonne; autour sont les collines multipliées et les vignobles de Quercy. Une lisière de châtaigniers termine cet immense horizon; et la vue des montagnes les plus élevées de la France, inspire des pensées sublimes : ce n'est pas tant la beauté, c'est la grandeur et la majesté de la perspective qui vous étonne.

Le Quercy offre des vallées profondes et étroites, situées entre des côteaux calcaires, nuds, ou plantés de vignobles; le climat y est assez chaud. Les habitans y montrent déja les empreintes de la phy-

sionomie espagnole : on n'y voit que des yeux et des cheveux noirs. Le petit peuple a le teint très-basané et un air hagard. Il passe pour vindicatif et bigot ; quant à ce dernier point, on n'en doute pas, en voyant leur extrême attachement à toutes les cérémonies de leur culte.

Vers Cahors, les montagnes s'abaissent ; les vallées deviennent plus profondes, et les montagnes plus fréquentes et plus amoncelées. Cahors est situé dans un vallon, au nord ; une partie de cette ville s'appuie sur le flanc d'une montagne escarpée ; l'autre s'étend vers une plaine étroite, arrosée par le Lot, jusqu'à une certaine distance. Cette plaine, parfaitement cultivée, et parsemée de champs de blé, de jardins, de vergers, d'amandiers, au milieu desquels serpente le fleuve, fait un contraste agréable avec les montagnes hautes, taillées à pic, et couvertes de vignes. Cahors est une ville considérable, mais irrégulièrement bâtie, avec des rues étroites ; cependant on y rencontre çà et là de belles maisons. La cathédrale est remarquable par sa coupole, qui semble un

ouvrage des anciens Romains ; mais elle a été si souvent réparée et changée , qu'il est difficile de reconnaître son antiquité. On voit aussi les restes d'un amphithéâtre et d'un aqueduc romain. La contrée qui environne la ville est très-fertile; Cahors passe pour une des villes de France où l'on vit à meilleur compte ; le porc , surtout les jambons, les andouilles et autres objets de chaircuiterie , y sont, en général, très - renommés , parce que les animaux s'engraissent de châtaignes ; les légumes aussi y sont excellens. Le vin de Cahors est connu par-tout ; les vignes , dont les seps sont très-bas , croissent sur des montagnes excessivement escarpées , ce qui en rend la culture très - pénible. Le sol est formé d'une pierre calcaire grisâtre , tirant sur l'ardoise. Le vin est rouge. Quand il est nouveau , il est peu estimé; mais il se bonifie chaque jour à mesure qu'il vieillit , et il est susceptible d'être transporté très-loin , sans perdre de son prix ; il tient alors un des premiers rangs parmi les vins de France. La bouteille , de première qualité , se vend , sur les lieux , jusqu'à 3 livres;

Ainsi l'on peut juger de ce que peut être celui qu'on vend sous ce nom, en Allemagne, pour deux florins. Du reste, Cahors m'a paru une ville peu vivante; et il n'y a pas lieu de s'en étonner; le commerce en vins, pendant la révolution, ayant subi le même sort que celui des autres denrées. l'envoie à Bordeaux pour l'étranger. Cette ville a été de tout tems très-attachée à la religion catholique.

Dans le Quercy, le maïs, qu'on trouve dans quelques vallées du milieu de la France, est presque généralement cultivé; on en fait du pain très-bon; il est d'une couleur jaunâtre et tirant sur le blanc, seulement un peu sec et douceâtre; il fournit à la nourriture la plus ordinaire des paysans, et on lui donne communément le nom de *blé d'Espagne*, apparemment parce qu'il tire son origine de cette contrée.

La vallée de Cahors offre, aux botanistes, une foule de plantes rares et superbes. La flore de ce pays appartient déja entièrement à l'Europe méridionale. Nous découvrîmes une espèce de muflande (*Antirrhinum*

tirrhinum), qui n'a pas encore été décrite, et qui ne se trouve que dans les pays très-méridionaux; elle offre, en cet endroit, la plus belle variété.

Lorsqu'on est sur les montagnes escarpées qui sont derrière Cahors, la contrée change tout-à-coup. Les côtes s'applanissent, et forment des vallées plus étendues. Les terres, vers Caussade, sont délicieuses et extrêmement fertiles; l'endroit est petit, mais il y a une grande place, environnée d'assez jolis bâtimens, et il semble assez vivant. Derrière Caussade, les montagnes s'ouvrent de toute part, et finissent par disparaître. On découvre une grande plaine à perte de vue, qui s'étend sur une ligne, depuis Toulouse, jusqu'aux Pyrénées. Dans cette plaine, très-fertile à cause de son sol argilleux et mêlé de sable, se trouve la ville de Montauban. Par-tout on voit des champs de blé; les chemins sont bordés d'arbres; on y remarque une bonne culture, et un climat très-doux. Montauban est une ville assez considérable, située au confluent du Tescou et du Tarn. Le quai qui est sur cette rivière, est très-beau; on

y a fait une promenade très-agréable, qui se prolonge sur ses bords, et les anciens remparts de la ville sont devenus un lieu d'agrément. Toute cette contrée a quelque chose de très-gai; la plaine riante et tranquille, fait un contraste saillant avec la chaîne dentelée des Pyrénées, qu'on distingue clairement, pour peu que le tems soit serein. On traverse le Tarn sur un pont magnifique, qui joint le faubourg à la ville. Les rues sont étroites et mal pavées, mais la partie de la ville, qui environne la place publique, est régulière, et assez bien bâtie. La cathédrale est un édifice imposant, quoique de mauvais goût; l'endroit est assez vivant; les manufactures de draps grossiers y sont en activité. Malgré les troubles que cette ville a essuyés, la population en est encore considérable. On y remarque les mœurs de l'Europe méridionale; les artisans travaillent dans leur atelier, la porte ouverte, même en hiver. On entend souvent retentir la guitarre espagnole, et le son plaintif et harmonieux de leurs chansons; leur patois tient beaucoup de la langue cas-

tillane ; les habitans ont les yeux et les cheveux presque de la même couleur que dans toute l'Espagne.

Montauban étant toujours en état de siége, il a fallu que nous fissions viser et signer nos passe-ports par le commandant de la place; il demeurait dans un faubourg au delà du Tarn, dans une petite maisonette; du reste, c'était un homme doux et aimable, qui nous expédia sur le champ, et sans nous faire de difficultés. La simplicité de son habitation et de tout son maintien, avait quelque chose de très-républicain, que je remarquai pour la première fois. Je vis, sur les murs de sa chambre, une estampe représentant le massacre de la garde nationale de Montauban.

La révolution a donné lieu par-tout aux plus grands excès. Montauban, dès les tems les plus reculés, avait été le théâtre de beaucoup de troubles, qui avaient leur source dans la religion. Autrefois elle ne renfermait guères que des protestans, qui se défendirent avec le plus grand courage, contre Louis XIII, qu'ils contraignirent d'en

lever le siége. Depuis, elle se soumit avec les autres villes protestantes de la France; mais elle eut beaucoup à souffrir des dragonades. Les protestans, dont le nombre, surtout dans la France méridionale, n'a pas cessé d'être considérable, depuis cette époque, ont toujours été opprimés. Tout ce qu'ils ont pu obtenir du Gouvernement a été d'être oubliés; mais cela n'a pas empêché qu'ils n'essuyassent des mauvais traitemens de la part des catholiques. On a tâché de les protéger un peu plus sous le dernier règne, mais il aurait fallu des lois très-précises, pour empêcher le clergé d'une secte autorisée, de persécuter ceux qui étaient d'une doctrine différente. Des haines religieuses et invétérées ne peuvent s'éteindre, que par l'habitude de l'impartialité et de la justice. La révolution fournit, aux protestans, l'occasion d'exercer leur vengeance; les patriotes, surtout à Montauban, se distinguèrent par le ridicule qu'ils versèrent sur la religion catholique et sur ses rites. Ces outrages se changèrent bientôt en cruautés, qui, pour le malheur de leur propre cause, trouvèrent de la protection chez les fonda-

teurs d'une liberté purement spéculative. Une longue oppression pervertit le caractère moral, et devient, par-là même, la source des plus grandes calamités. Il faut attribuer, surtout, à cette réaction criminelle, une foule d'excès auxquels la révolution française a donné lieu, et envisager son histoire dans la France méridionale, c'est-à-dire, dans le Languedoc, le Quercy et la Gascogne, sous ce point de vue. L'opposition des deux religions et l'animosité des deux sectes, ont produit une infinité de désordres; c'est toujours le dogme qui sert de prétexte au peuple pour se permettre des excès que condamneraient les sentimens naturels au cœur de l'homme. Les protestans excercèrent d'abord des vengeances qui, pendant le régime de la terreur, ne connaissaient point de frein; et l'on pouvait s'attendre du parti opposé, qu'à son tour il userait, dans l'occasion, de représailles atroces : en effet, cela a eu lieu, par exemple, dans le massacre de la garde nationale, et ensuite dans les excès auxquels se portèrent les compagnies de Jésus et du Soleil, qui s'étaient

établies en cet endroit comme aux environs. Fréron les réprima un peu; mais à peine Rewbel et son parti dans le Directoire, eurent-ils le dessous, que les troubles, dans le voisinage de Toulouse et dans la Gascogne, recommencèrent de nouveau. Le parti protestant, en prenant le change, se transforma bientôt en une autre secte, qui a répandu une infinité de malheurs sur la France; on a depuis donné dans le fanatisme de l'irréligion et de l'incrédulité qu'on a érigé en doctrine et mis en pratique. Il y a des gens qui, confondant toutes les idées, aiment et affectent de donner à ce parti le nom de *philosophes*, pour jeter de l'odieux sur la véritable philosophie, qui est la bienfaitrice de l'humanité; ils ne sont pas moins à blâmer que leurs adversaires, qui, d'après les abus malheureusement inséparables du culte, s'imaginent que toutes les religions ne sont que des superstitions, et qu'elles sont nuisibles aux véritables intérêts de l'homme.

Une circonstance particulière nous attira la confiance des mécontens et des catholiques de cette contrée. Une ci-devant reli-

gieuse, qui était sans passe-port, et, comme il parut bientôt, sans argent, se trouva heureuse de pouvoir faire sa route en notre compagnie, sans courir risque d'être reconnue. On nous donnait continuellement des avis de nous défier des *enragés* et des *Républicains*; et souvent nous entendîmes ajouter à ce mot de passe, celui de *protestans*. Sous la sauve-garde de notre religieuse, notre voyage fut extrêmement heureux; nous ne fûmes arrêtés qu'une fois en Gascogne, pendant que notre domestique était allé chercher notre voyageuse, qui s'était rendue à l'église, pour, selon le langage du pays, *faire une visite au bon Dieu.* Nous avions acquis toute son estime à peu de frais, pour avoir, par l'effet du hasard, fait préparer, un jour de carême, un souper maigre à l'auberge.

L'opposition de ces deux partis, en d'autres circonstances, explique une chose très-extraordinaire au premier abord; c'est que les villes qui ont été sujettes aux plus grands troubles, en ont cependant souffert le moins : la raison en est que, dans ces

villes, le zèle du parti qui embrassait la révolution avec chaleur et violence a souvent été retenu dans les bornes par les menaces de ceux dont l'opinion et la croyance leur étaient opposées ; au lieu que, dans d'autres endroits, où cette réaction n'existait point, il régnait un découragement et un mécontentement général.

La belle plaine de Montauban va, de Monteche, jusqu'aux rives de la Garonne. Monteche est une petite bourgade, bâtie dans le genre espagnol. La place publique y est environnée d'arcades; une forêt d'ailleurs agréable, entre Montauban et Monteche, était dangereuse, du tems des compagnies de Jésus. Nous parcourûmes, sans crainte, cette forêt redoutable, et nous y cueillîmes une foule de plantes rares et indigènes du Midi.

CHAPITRE V.

La Gascogne. Les Pyrénées.

A la distance d'une lieue de Monteche, on passe la Garonne sur un bac. La rive du côté opposé est très-élevée ; celle en de-çà est très-basse. On trouve, en descendant, un pays montueux, la ci-devant Gascogne. Ces côteaux sont formés par-tout de pierres calcaires ; ils sont fertiles et bien cultivés ; on a, depuis peu, défriché plusieurs endroits. Les villages et les villes ont une situation très-pittoresque ; ils sont bâtis à mi-côte des collines, ou sur leurs sommets ; chose très-commune et très-nécessaire dans les pays chauds de l'Europe méridionale, parce que les lieux bas produisent, dans ces climats, beaucoup de maladies endémiques. Les Portugais et les Espagnols, dans les deux Indes, lorsqu'ils en avaient le choix, ont employé la

même précaution pour l'assiette des villes qu'ils ont bâties, tandis que les Hollandais, et d'autres colons du Nord, par une imitation servile de la manière de leur pays, ont mieux aimé placer les leurs dans les bas-fonds. On voit ici une foule de maisons et de métairies isolées; les toits y sont déja bien plus plats, que dans les pays septentrionaux. Seulement dans le voisinage des Pyrenées, ils deviennent inclinés. Le pays serait bon, s'il y avait plus de bois. Les Gascons, à quelques exceptions près, sont toujours restés fidelles à leur caractère national, gais, serviables et parleurs; mais vains et fanfarons, comme autrefois; ils réunissent l'orgueil espagnol à la vivacité française. Le peuple chante rarement dans les autres provinces de France, au moins depuis la révolution; ici, de tous côtés, et dans tous les vallons, nous entendîmes retentir leurs chansons. Ce n'est pas tant l'opposition des deux partis violens et acharnés l'un contre l'autre, qui fait le malheur d'une République; c'est lorsque la domination arbitraire d'un petit nombre

d'hommes subjugue les autres, et les enchaîne comme des forçats.

Les femmes, dans une partie de la Gascogne, sont d'une beauté extraordinaire; ce sont les plus belles que j'aie vues jusqu'à présent en France. Une grande taille, de l'embonpoint, une blancheur éclatante, de belles formes, de très-beaux yeux, un maintien noble et en même tems enjoué, ne peuvent manquer d'enchanter le voyageur. En Bigorre, la beauté commence à décliner, pour reparaître avec plus d'éclat encore dans le voisinage de Bayonne.

Nous passâmes par le bourg de Beauvais, qui, en effet, mérite d'être vu, mais qui était, comme je viens de le dire, très-décrié par les excès des factieux. On a une forêt à traverser derrière cet endroit; les montagnes s'élèvent de plus en plus; on découvre les Pyrenées dans toute leur majesté. Dans une contrée très-nue, est située la ville d'Auch, chef-lieu de la Gascogne, sur la rivière du Gers, qui n'est qu'un ruisseau. Le sol très-inégal de la ville ne permet pas une architecture régulière; cependant quelques rues sont

assez bien pavées, et offrent de beaux bâtimens. La cathédrale mérite d'être vue par sa grandeur et sa structure, quoiqu'il y règne un stile très-bisarre; les vîtres peintes de cette église sont remarquables par leurs couleurs; elles peuvent passer pour les plus belles en ce genre; les dessins ne sont pas mauvais, mais ils ne sont rien au prix de la vivacité des couleurs. C'est l'archevêque François-Guillaume de Clermont, qui les fit faire au commencement du seizième siècle.

Les environs d'Auch sont des collines assez élevées de pierres calcaires, qui environnent des vallées assez étroites, sur lesquelles on recueille beaucoup de vin; il y a dans les vignes une quantité de figuiers. La ville n'est pas très-vivante; sa situation défavorable, entre des côteaux, y contribue beaucoup. On avait tant parlé de l'administration violente d'Auch, que nous jugeâmes à propos de pousser en avant bien vîte, après avoir fait viser nos passe-ports. Nous trouvâmes cependant ces messieurs très-polis envers nous, en qualité d'étrangers, quoique nous n'eussions pas de raisons

de douter de l'opinion générale à leur sujet. Il est très-vrai, que rien n'égale, en général, l'amabilité des Français, dès qu'il ne sont point dans l'exaltation des passions.

Les montagnes calcaires continuent jusqu'à Mirande, petite ville mal bâtie, mais gaie; située sur la pente d'un côteau, dans une vallée qui s'ouvre du côté du nord; le sud mène aux Pyrénées. Le pays, jusqu'en cet endroit, est très bien cultivé; on semble s'y appliquer à l'agriculture, avec un soin tout particulier; il s'embellit à mesure qu'on approche des Pyrénées. Une petite bourgade, nommée Mielan, est située auprès d'un agréable côteau, derrière lequel les montagnes s'élèvent un peu, mais disparaissent bientôt de l'autre côté, pour se perdre dans la vallée de Belle-Comtat. On monte une seconde chaîne de collines, à mi-côte de Rabastein, qui n'est plus qu'une petite bourgade, et qui jadis était une ville florissante, avant que Monluc la détruisît. On voit encore des restes et des masures d'anciens bâtimens, qu'on ne peut regarder

sans horreur en pensant au fanatisme religieux, qui a fait si souvent le malheur de l'homme.

Quelque tristes que soient les souvenirs que réveille un pareil aspect, la contrée d'alentour n'en est pas moins ravissante. Ce paysage est riant, parsemé de villages, de hameaux et de maisons; les côteaux sont couronnés d'arbrisseaux; les vallons sont verdoyans et coupés de routes excellentes. Non loin de là s'offrent les Pyrénées; on voit les sommets majestueux du Pic-du-Midi, du Bigorre et des autres montagnes, qui présentent dans les airs leurs flèches dentelées et hardiment dessinées; on entre ensuite dans le pays de Foix et dans la plaine superbe du Roussillon.

Mais toutes ces beautés sont éclipsées par la charmante vallée de Tarbes, dans laquelle on entre près de Rabasteins. Une belle route, parfaitement alignée, conduit dans une plaine large et étendue, qui ne ressemble plus à une vallée; les deux côtés sont plantés d'arbres. On voit des prairies arrosées avec soin, des champs de blé et des vignobles; la vigne s'entrelace

aux branches des arbres, et les pampres en descendent en forme de festons; on voit des édifices agréables, qui semblent se cacher dans des bois de peupliers d'Italie. On a devant soi la ville de Tarbes, avec ses tours élégantes; et tout-à-coup, se présentent les Pyrénées, dont la vue frappe d'étonnement; devant et en face, domine le Pic-du-Midi nommé Bigorre, qui n'est éloigné de là que de trois lieues. Cette montagne s'élève de plus de neuf cents pieds au dessus du niveau de la mer; elle est environnée des autres sommets des montagnes, qui se pressent l'un sur l'autre. Il y a peu de pays où une si belle vallée, dans un si beau climat, touche d'aussi près le pied d'aussi hautes montagnes; les Alpes, dans toute leur étendue, sont entièrement privées de cet avantage. Leurs hauts sommets sont placés au milieu de la montagne, et s'annoncent longtems d'avance par d'autres moins élevées.

Nous n'étions pas loin de Rabasteins, lorsque le soleil levant éclaira ces sommets couverts de neige, qui, tout enflammés,

semblaient s'élever du milieu des ombres. Bientôt toute la montagne, avec ses pics escarpés, ses crevasses, ses hauteurs et ses vallons, se montra à nous dans toute sa pompe. Le plus beau coup-d'œil est sur le superbe pont de l'Adour, en entrant à Tarbes. Le Pic-du-Midi est précisément vis-à-vis. L'éloignement se perd dans cette masse énorme; on croit pouvoir y toucher de la main.

Tarbes est une ville agréable, avec une belle place publique; les rues sont bien pavées et très-propres, les maisons élégantes, bâties en pierre et couvertes d'ardoises. Cet endroit me parut très-vivant; on y trouve tout ce qui est nécessaire à la commodité de la vie; on passe par cette ville pour aller aux bains de Barrège et de Bagnières. Tarbes est la capitale du Bigorre. Les Bigorrois ont, dans leur costume et leur maintien, quelque chose d'espagnol; les hommesportent ordinairement un manteau brun et un capuchon carré (*barete*); les femmes s'affublent d'une espèce de voile blanc, qui leur couvre la tête (*capulet*). Le chant, qu'on entend retentir dans les

rues

rues, a déja ce ton aigre du chant espagnol. Les femmes n'y sont pas si belles que les gracieuses habitantes de la Gascogne et les Basques. Mais on voit rarement ici, et dans le Bearn, des femmes oisives; elles s'occupent, même en se promenant, à tricôter ou à d'autres travaux. Dans cette partie de la France, on trouve déja quelquefois des maisons sans carreaux aux fenêtres; c'est une chose désagréable dans certains pays de l'Europe méridionale, qui vous force, ou de vous priver de la lumière, ou d'être exposé aux rigueurs des saisons.

Les Pyrénées s'étendent, comme on sait, de l'Est vers l'Ouest; aussi les montagnes suivent-elles presque toutes cette direction, qui échappe quelquefois à la vue par la grosseur ou l'arrondissement des masses; l'œil s'y perd souvent agréablement dans de petites vallées latérales. Le granit est la base de toutes ces montagnes, principalement des plus basses, et de celles qui sont à l'est de cette chaîne. Elles semblent être couvertes d'une couche d'ardoise, qui compose aussi la substance de plusieurs

montagnes assez élevées. Ensuite vient la pierre calcaire originaire, qui forme les masses principales des grandes montagnes. Enfin on trouve souvent une pierre calcaire, entremêlée de pétrifications, sur les plus hautes cîmes.

Tarbes est située presque vis-à-vis la plus haute région des Pyrénées. La belle vallée de Campan s'étend le long de l'Adour, jusqu'à la petite ville de Bagnières, à cinq lieues de Tarbes, au dessus de laquelle est le Pic-du-Midi, escarpé et impraticable de ce côté, quoiqu'on y puisse monter de l'autre; ceux qui vont aux eaux de Barrèges se donnent souvent ce plaisir. La hauteur du Pic-du-Midi a été prise, par MM. Reboul et Vidal, aussi exactement qu'elle peut l'être. Elle a au dessus de la surface de la mer, mille cinq cent six toises, ou neuf mille trente-six pieds; de sorte que cette montagne peut être regardée comme les Alpes de la Suisse, du second rang : elle s'étend très-considérablement dans la zône glaciale. Les Pyrénées se trouvant situées dans un climat bien plus chaud, offrent moins de diffi-

cultés à ceux qui veulent les gravir que les Alpes de la Suisse, presque par-tout couvertes de glaces. De Tarbes, on vient à Bagnières de Bigorre, endroit petit, mais joli, renommé pour ses bains, et de là, en passant par Campan, et retournant autour du Pic-du-Midi, on arrive à Barèges, située dans la vallée de Bastan, petite vallée d'un aspect sauvage et triste. Barèges, bourgade d'à-peu-près soixante maisons, est aussi très-fréquentée, à cause de ses eaux minérales. La vallée principale de Barèges qui s'étend au midi, est arrosée par la Gave; on passe par Gavarnin, petite bourgade, et l'on arrive au pied du Marboré, dont une des flèches, nommée le *Mont-Perdu*, est la plus haute des Pyrénées. Son élévation sur la superficie de la mer, est de mille sept cent soixante-trois toises, ou de 10,578 pieds; mais personne n'est encore parvenu à son sommet. A ses pieds, la Gave forme une cascade de douze cent-soixante-six pieds de hauteur; c'est, par conséquent, la plus haute de l'Europe, ayant trois cents pieds de plus que la chûte du Staubbach, dans la Suisse.

Celui qui desire connaître plus particulièrement les Pyrénées, doit lire la description qu'en a faite *Ramond de Carbonnières*, et quelques *Traités* du même auteur, insérés dans le *Journal des Mines.* Ce savant, dont le beau-frère demeure à Tarbes, a eu souvent occasion de parcourir ces montagnes, et de les examiner à loisir. Pour connaître à fond des montagnes, il faut une grande constance; en effet les difficultés qu'on rencontre à chaque pas sont très-grandes, et tous les essais ne sont pas couronnés d'un succès heureux. La Suisse en est une preuve. Quoiqu'aucun autre pays n'ait été si souvent visité par les voyageurs, il reste cependant encore une infinité de découvertes à faire, sur ses curiosités naturelles. On a aussi une excellente description des Pyrénées, par *Pazumot.*

La route de Tarbes à Pau passe à travers des collines peu élevées, formées de cailloux brisés, couverts de quelques bruyères; mais du côté de Pau, elles sont ornées de beaux arbres. Le chemin devient de plus en plus agréable, et les autres sommets des Pyrénées se développent aux regards.

La ville de Pau est située dans une vallée, qui a presque la même direction avec la vallée de Tarbes, et qui s'ouvre de même vers les Pyrénées, près de la Gave, petite rivière, qui quelquefois grossit considérablement. La ville est grande; une rue propre et bien pavée, avec de belles maisons, règne dans toute sa longueur. A son extrémité, vers l'ouest, est situé l'ancien château où est né Henri IV; il est encore assez bien conservé, mais il ressemble beaucoup plus à un donjon qu'à un château. Sa situation est extrêmement belle; on le voit au-delà de la Gave, dont les rives sont profondes et taillées à pic; la vue est riante, et domine sur la contrée de Pau, avec ses collines embellies de vignobles et de bocages. Tout près s'élèvent encore les sommets des Pyrénées, parmi lesquels on remarque le Pic-du-Midi de la vallée d'Ossan; on traverse la Gave sur un pont, et l'on arrive à un parc qui offre un grand nombre d'allées; on entre d'abord par un joli bois de châtaigniers. Les environs de Pau ont peut-être plus de variété que ceux de Tarbes, quoique

cette contrée, par un contraste hardi, offre je ne sais quoi de sublime. On préfèrerait peut-être Pau, pour en faire un séjour habituel, parce que la variété est plus grande, et que les promenades sont plus belles. Les collines de Pau sont formées de couches de terre, que vraisemblablement la Gave a apportées des plus hautes montagnes. Le vin blanc de Pau, dont la meilleure espèce se récolte près le village Jurançon, est très-renommé, et mérite sa réputation, à cause de son bouquet. On cultive ici beaucoup de maïs, qui fait le pain bis dont se nourrit la classe commune. Les jardins, ainsi qu'en Bigorre, sont souvent bordés de roseaux espagnols (*Arundo Donax*). La culture du lin est très-multipliée; on trouve par-tout des femmes occupées à la filature et à faire des toiles. Quoiqu'il en soit, Pau est peu vivant; on attribue cela à l'émigration de la noblesse. Les belles provinces de Bigorre et Béarn ont joui, généralement parlant, pendant la révolution, d'une plus grande tranquillité, que d'autres contrées, plus rapprochées du foyer des agitations.

CHAPITRE VI.

Orthez. Bayonne. Entrée en Espagne.

En quittant Pau, et en tournant à l'Occident vers Bayonne, on s'éloigne en même tems des Pyrénées, qui vont alors en décroissant. On arrive en passant sur des côteaux, ensuite sur des collines calcaires plus élevées, dans un passage riant, bien cultivé, jusqu'à la petite ville Artir; et plus loin, par une contrée également fertile, quoique plus abondante en bois, à la ville d'Orthez. Elle est située sur une hauteur; on voit, sur une colline au dessus de la ville, les restes d'un ancien château. Les rues de la ville sont sinueuses et étroites; elle n'est cependant pas mal bâtie. Nous fûmes ici témoins d'un fait assez curieux, dont nous avions entendu parler à Paris; savoir, qu'il y a des endroits où les femmes disent la messe. L'hôtesse de l'auberge où nous descendîmes s'adressa à la religieuse, notre compagne de voyage, pour lui demander conseil sur cet

objet. Les femmes, toujours plus dévotes que les hommes, ne sauraient se résoudre à entendre la messe d'un prêtre constitutionnel ;et pour éviter ce prétendu péché, elles tombent dans un autre plus grand encore, selon leur croyance. Notre religieuse représenta à cette femme que la religion catholique interdisait cette fonction au sexe, que cela était tout aussi criminel que la messe d'un prêtre inconstitutionnel. Je suis persuadé que ces remontrances n'auront été d'aucn effet, et que cette dame ne se désistera pas de cette fonction, qui sans doute offre un aliment à la vanité féminine. On comprend que ces abus se commettent secrètement, mais on peut juger, par ce trait, de la tournure des idées chez les habitans de la France méridionale, et du mécontentement qu'ont dû produire les arrêtés du directoire, pour forcer le peuple à célébrer les décadis et autres fêtes républicaines. Il est indubitable que le gouvernement directorial ne se soit rendu coupable des plus grandes inconséquences pour ce qui concerne la religion.

Les côteaux continuent jusqu'à une pe-

tite distance d'Orthez ; mais ils vont ensuite en déclinant vers la Gave que longe la route. On arrive, en passant par Peyrehorde, petite bourgade misérable, et parfaitement semblable à celles de Portugal, à Port-de-Lanne, grand village, et l'on traverse en bac l'Adour, qui se jette en cet endroit dans la Gave. On voit encore quelques côteaux de grès sur le côté de l'Adour ; de là on descend dans la plaine de Bayonne. On s'approche de nouveau des Pyrénées, dont les sommets arrondis et isolés bordent la mer.

Les environs de Bayonne, et le commencement des landes, qui s'étendent jusques vers le département de la Gironde, donnent un avant-goût des landes du Portugal ; on croit être dans le voisinage de Braga. Les forêts sont formées de liéges, qui sont plus hauts et plus beaux qu'en Portugal, et d'une espèce particulière de pins (*Pinus maritima. Gerard.*) qu'on trouve aussi très-fréquemment en Portugal. Une grande partie de ces landes est couverte de certaines espèces de bruyères particulières à l'Europe méridionale.

Outre l'*Erica vulgaris*, l'*Erica ciliaris*, *Scoparia cinerea*, *vagans*, on trouve aussi en quantité, et d'une grandeur considérable, le ciste aux feuilles de sauge, ainsi que le grémil, arbrisseau (*Lithospermum fruticosum*), et d'autres plantes méridionales. Tout cela donne à cette contrée un aspect tellement nouveau, qu'elle plaît d'abord à la vue. La mer est bordée d'un grand nombre de dunes, sur lesquelles on récolte çà et là d'excellent vin, surtout aux environs du cap Breton. Il me fut très-agréable de trouver ici l'œillet de nos jardins (*Dianthus luriophyllus*); quoique sauvage, il offre la plus belle fleuraison. Le climat autour de Bayonne est en été d'une chaleur insupportable, ce qu'on voit par les plantes indigènes; le laurier croit de lui-même dans les haies, où se mêle pittoresquement la grénadille.

Ces landes de Bordeaux sont couvertes de pierres que la Garonne et l'Adour y charient des Pyrénées. Sans la proximité de ces hautes montagnes, ces terres ressembleraient probablement à nos Marches.

A-peu-près à une lieue de la mer est si-

tuée Bayonne, ville agréable et riante. l'Adour sépare le faubourg d'avec la citadelle ; la ville même est traversée par une petite rivière appelée la Nive. Un pont-levis de bois joint ce faubourg à la ville ; il était alors si dégradé, qu'une voiture chargée ne pouvait y passer. Il fallait donc payer un petit droit pour le traverser, soit en cabriolet, soit à pied ; ce droit de passe est destiné à le réparer. La manière de bâtir à Bayonne tient assez du goût espagnol, par-tout on voit des balcons devant les croisées, et dans beaucoup de maisons des arcades à l'entrée. La *Place de la Liberté*, à laquelle en arrive par une promenade agréable le long de l'Adour, est environnée de belles maisons, et est très-riante. En général, cette ville paraît très-animée. Sa rivière était couverte de bâtimens ; nous y vîmes entr'autres plusieurs frégates qui attendaient après leurs canons et d'autres effets. Plusieurs autres vaisseaux étaient sur le chantier. L'entrée du port est étroite et peu commode ; souvent, au moindre vent frais, la mer est tellement agitée qu'on ne peut franchir la barre. La baie

de Biscaye, dans le fond de laquelle est située Bayonne, est, comme on sait, un des parages les plus dangereux de l'Europe. Un mouvement continuel de la mer au Nord-ouest, dont on s'aperçoit dès qu'on quitte le canal, pousse les flots continuellement dans ce golfe.

A Bayonne, le petit peuple parle fréquemment la langue biscayenne ou basque. On m'a assuré qu'il y avait une telle différence entre les dialectes des Basques français et espagnols, que les habitans de ces deux contrées ne se comprennent pas les uns les autres. Une foule de mots que je me fis dire, me parurent provenir d'une langue très-douce et très-mélodieuse, mais d'une origine absolument mère, quoique quelques expressions dérivassent évidemment du latin. Elle diffère entièrement de la langue erse, et de celle de la province de Galles en Angleterre, ainsi que de la basse-bretonne ; les sons gutturaux lui manquent presqu'entièrement. Les habitans des Pyrénées sont très-connus pour leur adresse et leur force, ils font supérieurement le service dans les troupes lé-

gères, et sont d'une utilité particulière dans les montagnes. On les appelle d'ordinaire *Miquelets*, ils portaient dans la dernière guerre celui de *Cantabres*. Leur uniforme est brun, avec des revers et un petit colet noir. Le sexe à Bayonne, et dans la contrée d'alentour, est d'une beauté rare; il joint à une taille svelte une agréable physionomie, les traits les plus réguliers, un teint d'albâtre et des yeux noirs pleins de feu. On peut dire en général qu'en Angleterre sont les plus jolies femmes, et que cette partie de la France, une partie de l'Espagne et de l'Italie supérieure offrent les plus belles; je serais embarrassé de caractériser à cet égard notre patrie.

A Bayonne, on est obligé de faire signer les passe-ports par la municipalité, et, quand ils l'ont été par l'ambassadeur d'Espagne à Paris, ils doivent l'être par le consul de cette nation résidant dans cette ville. Le maire eut la complaisance de se charger de cela pour nous.

Le chemin de Jean-de-Luz côtoie les Pyrénées couvertes de bruyères et d'ajonc (*Uler Europæus*). Cette plante croit à une

très-grande hauteur dans ces contrées, et offre le plus bel aspect, par les fleurs jaunes dont elle est en quelque sorte parsemée. Jean-de-Luz est une petite ville très-morte; la mer forme là une baie, et un petit port auquel on s'est souvent efforcé de donner une certaine consistance par l'art; mais la mer a toujours fini par détruire les ouvrages commencés. Derrière le village d'Orogne, où le Bidassoa fait la limite entre la France et l'Espagne, les montagnes deviennent très-escarpées. Le souvenir de la petite île où la paix des Pyrénées a été conclue, ne s'y est pas encore éteint. Une foule de tamarinthes (*Tamarix gallica*) orne les bords de cette rivière, pour ne pas dire de ce ruisseau, car sa largeur ni sa profondeur ne sont considérables. L'entrée dans la Biscaye n'eut pour nous aucune difficulté; on fit à peine attention à nos passeports; on ne fouilla point notre malle: enfin, l'effet de la bonne harmonie politique entre la France et l'Espagne, et la franchise de Guipuscoa nous furent très-sensibles. Quelques maisons délâbrées, quoiqu'en petit nombre, sur le chemin d'O-

rogne et Irun, réveillèrent en nous le triste souvenir de la guerre dont cette contrée avait été la victime. Un pont, et quelques habitations se trouvent sur la limite qui est dans un pays rude et sauvage.

Nous ne quittâmes point sans regret le sol d'une république qui, depuis la paix faite à *Campo-Formio* , jouissait du plus haut degré de considération , et tenait en respect presque l'Europe entière. Il faudrait être bien injuste pour nous plaindre, comme le faisait alors le commun des voyageurs, des désagrémens du voyage. Les routes étaient bonnes, excepté celles du voisinage de Bayonne , où la guerre les avait dégradées ; les auberges étaient de même; il y faisait peu cher vivre, et nous ne rencontrâmes que des habitans extrêmement traitables et complaisans. Dans mes herborisations, je me suis souvent enfoncé tout seul dans des contrées inconnues, sans éprouver le moindre désagrément. Au reste, on aurait tort de dire qu'on recueille déja les fruits que cette grande commotion fait espérer aux étrangers qui, en y arrivant, s'imaginent y voir

réalisés toutes leurs brillantes chimères. Je trouvai, presque par-tout les habitans mécontens du gouvernement directorial; les chefs actuels de la république ne se soutiennent guères dans leurs places que par la crainte qu'on a de nouvelles secousses, et par la lassitude des troubles dont on a fait une si funeste expérience. Je conseillerais fort d'envoyer en France nos têtes fougueuses et nos fiers républicains d'Allemagne, pour rectifier leurs idées; ils conviendraient peut-être bientôt qu'une monarchie modérée vaut mieux que les excès d'une démocratie délirante.

La France, en général, a mille richesses naturelles; elle a des montagnes élevées, des rivières majestueuses, et des champs fertiles. Un habitant de la Basse-Saxe y regrettera ses prairies fleuries, et celui de l'Allemagne méridionale, les bois de haute-futaie qui par-tout ornent son pays. Nulle part en France nous n'avons vu de belles forêts; on trouve très-rarement le hêtre, dont les rameaux entrelacés et le verd tendre est si agréable chez nous au printems. Dans les environs de Paris et de Versailles l'orme est

l'arbre

l'arbre le plus ordinaire; au milieu de la France, ce sont les châtaigniers qui, sans contredit, peuvent être rangés parmi les plus superbes végétaux. Dans la France méridionale, si l'on en excepte les arbres fruitiers, on ne rencontre que plusieurs variétés de chênes. On y trouve parfois, dans le voisinage des rivages sablonneux, le sapin maritime; mais rarement celui de l'Allemagne septentrionale; il n'est même pas connu au nord de la France; les mélèses, les pinasses, les garipots ne croissent que sur les plus hautes montagnes, et les pignons y sont très-rares. Les collines sont souvent ornées de bosquets et d'arbustes. On plante dans la France moyenne et méridionale fort peu de saules, qui, chez nous, donnent au paysage un aspect pittoresque et pastoral; on y a cependant une espèce particulière de saule, qui ne paraît pas encore avoir été décrite, (*Salix nigra*). D'après cela, on peut aisément s'imaginer un paysage de France. Les maisons de campagne sont ordinairement très-belles, surtout dans le milieu de cette région; elles sont situées en pleine

campagne, quelquefois dans les villages, et souvent environnées de peupliers d'Italie, et de belles allées. En Angleterre, les maisons de campagne offrent un aspect différent; quoique placées à quelque distance de la route, on les aperçoit cependant avec facilité. Elles ont en face un large gazon *Bowling-Green* ; derrière ou à côté est un grand parc, et en général elles sont placées avec plus de goût et de sentiment de la nature que les châteaux français. Les petites villes de France sont souvent malpropres, mal pavées, et mal bâties; en Angleterre c'est le contraire : elles offrent pour la plupart un aspect riant. La fréquente répétitition des mêmes beautés, fatigue cependant, par son uniformité, celui qui y voyage longtems; et c'est, sans doute, la raison pour laquelle les Anglais aiment si fort les contrées sauvages et moins cultivées de la province de Galles.

CHAPITRE VII.

La Biscaye.

Au sortir de la France, de ce côté, on entre dans la province de Guipuscoa, qui forme une partie de la Biscaye espagnole. Cette province se distingue de toutes celles d'Espagne, par ses franchises et la modicité de ses impositions; elle n'est point sujette à ces monopoles, qui oppriment tant d'autres endroits. Il ne faut donc pas s'imaginer être ici véritablement dans l'Espagne, ou espérer que l'on trouvera par-tout, dans ce pays, les mêmes facilités et commodités pour voyager, que dans la Biscaye.

La route étroite, mais excellente, qui conduit à Madrid, passe par des montagnes hautes et fréquentes. Les vallées sont bien cultivées; on y sème du maïs et des raves; les collines sont ornées de châtaigniers et de chênes médiocres. Les montagnes sont toutes calcaires, souvent noires et appro-

chant de l'ardoise, qui alterne avec le thonschiefer; on voit par conséquent peu de rochers solides; mais sur les sommets des montagnes les pierres sont nues et brisées : ces fragmens couvrent les côteaux. Les hauteurs sont rarement cultivées; elles sont sèches et stériles. Cependant on voit quelquefois , sur l'escarpement de la mi-côte des montagnes, quelques petits espaces de terrein enclos et labouré. On ferait grand tort aux Biscayens , si on les confondait, pour la paresse, avec les autres habitans de l'Espagne ; ils se distinguent de ceux-ci par une bien plus grande vivacité, et une plus grande propreté dans l'extérieur. Il existe très-peu de différence entr'eux et les Français ; seulement le sexe n'y est pas si beau qu'en France; les femmes, pour la plupart, ont la figure assez commune. Elles ont un mouchoir autour des cheveux ; comme les Portugaises, avec lesquelles elles ont en général beaucoup de ressemblance, quant à la politesse et à l'enjouement, ainsi qu'à leur jargon à demi espagnol. Outre cette langue, on parle ici le Basque, surtout dans le voisinage de la France.

La première petite ville qu'on rencontre en allant en Espagne, c'est *Hernani.* Pour un petit endroit, elle a d'assez belles maisons; seulement on n'y voit point de fenêtres; les maisons ne reçoivent de lumière que par la porte, qui mène au balcon, et dans laquelle sont pratiquées deux lucarnes. Cet usage, à partir d'ici, devient très-commun dans toute l'Espagne. On trouve toutes les chambres garnies d'images de saints, surtout de certaines Saintes Vierges en vogue. Ce sont des *verdadero retrato de nuestra Sennora de Burgos, de Saragoza*, etc. Les Espagnols, en général, aiment bien plus les images que les Portugais. Les églises y ont un aspect bien plus élégant qu'en France. Les cloches sont placées très-bas, dans un mur antérieur de l'église ou du clocher; c'est un usage particulier à la contrée, et qui est général, apparemment pour qu'elles se fassent mieux entendre aux fidèles; et, en effet, elles font un tintamare assommant. Au reste, Hernani paraît être un endroit assez vivant. On voit dans la ville beaucoup d'arbres fruitiers, et on vend aussi beaucoup de fruits dans les rues.

Derrière Hernani, on entre dans une vallée agréable, que l'on côtoie en suivant la petite mais agréable rivière d'Oria, jusqu'à la belle de ville *Tolosa*. Des villages, des maisons isolées, des églises élégantes, et une bonne culture entre les montagnes amoncelées, offrent un aspect enchanteur. Nous trouvâmes ici, pour la première fois, une des plus belles espèces de bruyère de l'Europe méridionale, l'*Erica arborea*; c'est un arbuste qui croît à la hauteur de trois à six pieds; la multitude de ses fleurs, d'un blanc éblouissant, et en forme de petites cloches, et d'autres de couleur purpurine, dont elles sont toutes parsemées, en font une des plus jolies plantes de l'Europe. Nous l'avons par la suite rencontrée fréquemment en Portugal. Dans les montagnes de la Biscaye, la végétation ressemble beaucoup en général à celle de la province Entre-Duro-e-Minho; comme on peut s'y attendre, à cause de l'analogie du sol de ces deux contrées. Mais les montagnes de la Castille et celles des provinces du Portugal diffèrent beaucoup.

Tolosa est une petite ville bâtie comme

celles de la Biscaye et presque toutes les villes d'Espagne ; elle a une grande et belle place. Derrière Tolosa, la route suit toujours la rivière, entre de hautes montagnes, jusqu'au delà de la bourgade *Villa-Franca*. La culture y est excellente ; seulement la contrée va toujours en montant ; à mesure qu'on s'éloigne de la mer, les montagnes sont plus nues, et la culture du maïs devient moins fréquente. De *Villa-Franca* on va dans la même vallée jusqu'à *Villa-Reale*, petit endroit où sont deux églises. Il est certain que les églises donnent aux villes d'Espagne un aspect qui annonce de loin quelque chose de considérable. Devant les portes de ces églises on trouve ordinairement une grande place qui, dans le mauvais tems, sert de promenade aux ecclésiastiques et aux autres habitans. La religion sert en même tems à la vanité et au plaisir des Espagnols; voilà pourquoi on s'est efforcé de rendre les temples aussi commodes et aussi agréables qu'il a été possible.

Derrière Villa-Real, le chemin conduit à travers une montagne haute et escarpée,

à *Bergara* ; il a été ménagé sur la pente avec beaucoup d'art. Le petit village de Bergara est situé dans un vallon étroit ; fermé de tous les côtés par de très-hautes montagnes. Un corps d'Espagnols y fut surpris dans la dernière guerre par les Français qui avaient escaladé les montagnes, et il fut fait presque entièrement prisonnier. Dans cette vallée coule la *Deva.* On vient à Mondragon, petite ville, mais riante et bien bâtie. Sur la route, entre Villa-Franca jusqu'à *Mondragon* , et autour de cet endroit, sont plusieurs forges, dans lesquelles on fond de l'hématite ; les mines de ce métal se trouvent la plupart dans les montagnes de chaux et d'ardoise à Mondragon ; elles sont très-productives et fournissent un excellent fer, comme on peut en juger, par un léger coup-d'œil sur cette mine.

La vallée de Mondragon continue jusqu'à *Salinos-de-Lecy* , où est une saline ; c'est-là que cette vallée est fermée par le prolongement d'uue montagne élevée et très-escarpée. Au pied de cette montagne on trouve du tonschiefer, du grès et

de l'ardoise; le sommet est couvert de marbre noir, marqueté de rouge. La présence subite du grès annonce à l'observateur attentif un changement de montagnes, et en effet il ne s'y trompe pas. Près de Salinos-de-Lecy on se trouve encore entre des montagnes hautes, escarpées et pressées; de l'autre côté, la montagne s'applanit, les vallées s'ouvrent, et on descend dans la plaine de *Vittoria*.

La croupe de cette montagne sert de frontière entre la province Alava et Guipuscoa, et elle sépare les rivières qui, de différens lieux, se rendent dans la Méditerranée et dans la baie de Biscaye. Au nord, tous les ruisseaux tombent dans les petites rivières de Guipuscoa, et de l'autre, vers le Sud, dans l'Ebro.

Vers *Vittoria*, ville située fort haut, et dont le sol présente une véritable plateforme, la végétation diffère beaucoup de celle des montagnes; la lavande y est très-commune, ainsi que plusieurs autres plantes de la Castille. Une limite naturelle et très-marquée annonce la séparation entre Guipuscoa et Alava.

CHAPITRE VIII.

La Vieille-Castille.

On ne peut guères parcourir avec agrément les champs déserts et solitaires de la Vieille-Castille, à moins qu'on ne soit botaniste. Il n'y a rien qui rende les voyages aussi intéressans que la connaissance des plantes. Le moral de l'homme n'offre pas de très-grandes variétés à des distances peu éloignées l'une de l'autre. Les ouvrages de l'art sont épars et isolés; mais par-tout, dans ces beaux climats, l'œil découvre à chaque pas des richesses végétales; la variété des plantes est extrêmement grande; elles diffèrent souvent aux plus petites distances, et fournissent par-tout matière à l'observation. Il est difficile de décrire le plaisir qu'éprouve un botaniste devant une plante qu'il n'a pas encore rencontrée; alors il s'offre à son esprit une foule de compa-

raisons et de réminiscences qui l'occupent à la fois par l'idée du passé et du présent. Le charme principal que peut avoir la Vieille-Castille, consiste dans ces trésors jusqu'ici peu connus : mais nous ne pûmes guères nous livrer à cette jouissance, nous trouvant au cœur de l'hiver, qui n'est pas très-doux dans cette contrée. Cependant nous ne laissâmes pas de trouver plusieurs plantes qui nous donnèrent une idée de la richesse de ce pays, dans cette partie. Un thym très-odoriférant (*Thymus mastichina*) nous servit de compagnon de voyage dans toute l'Espagne. Aussitôt qu'on est entré dans la Vieille-Castille, on voit *Miranda del Ebro*, petite et misérable ville ou bourg, en-deçà de l'Ebro, qu'on traverse sur un beau pont. Là il faut se dispenser, à force d'argent, d'être fouillé; la Vieille-Castille laissant moins de liberté, par rapport aux douanes que l'Alava. Il faut cependant dire à l'honneur des commis, qu'ils y sont moins exigeans que ceux des provinces d'Angleterre, qui ne sont pas moins corruptibles.

Les Français avaient pénétré jusqu'à cet

endroit dans la dernière guerre, lorsque la paix vint mettre un terme à leurs progrès ultérieurs. Ils avaient déja passé l'Ebro en plusieurs lieux : c'est un fleuve très guéable, et l'on ne pouvait guères s'opposer à eux jusqu'aux limites de la Nouvelle-Castille ; le pays étant tout-à-fait couvert, si l'on en excepte les montagnes de *Pancorva.*

Une chaîne de montagnes règne derrière l'Ebro de l'Ouest à l'Est ; elle est médiocrement haute, mais très-escarpée et pleine de rochers calcaires. A l'exception de quelques arbustes de genièvre et de buis, on n'y voit point d'arbres ou d'arbrisseaux, mais en récompense on y trouve une foule de plantes rares, même de celles qui sont indigènes dans les Basses-Alpes ; par exemple : *Arenaria triflora*, (*Cavan.*), *Draba aizoides*, *Saxifraga cuneifolia*, et autres.

Dans une vallée étroite de cette file de montagnes, est située *Pancorva*, chétive bourgade, avec un petit fort sur le haut de la montagne, qu'on a réparée dans la dernière guerre, parce qu'on voulait prendre une position avantageuse dans ces montagnes.

Dès qu'on a passé cette chaîne, la contrée devient plus unie, et l'on trouve des collines basses d'un plâtre, qui, surtout près de Cubo, est d'une grande blancheur et d'un grain fin. *Bribiesca* est le premier village ou bourgade (*Villa*) qu'on rencontre, et qui peut donner un avant-goût de tous les autres petits endroits de l'Espagne. Les plus chétives maisons, un pavé détestable, si toutefois on peut lui donner ce nom, des habitans mal-propres et couverts de haillons, n'annoncent que la misère. La cuisine, comme dans toutes les maisons des villageois, est au fond du vestibule, et forme le séjour ordinaire de la famille, surtout en hiver. Les auberges, comme on l'imagine bien, ne sont pas meilleures; les chambres se trouvent au dessus des écuries; tout le mobilier consiste en une table de bois, et quelques chaises de même matière; une lampe est attachée au mur. La nourriture répond au reste. On trouve cependant quelque chose à la proximité de la Biscaye; au lieu qu'à mesure qu'on approche de Madrid, et dans toute l'Estremadure, il faut dans les villages et apporter

ses subsistances et les préparer soi-même. Tous les villages de la Vieille-Castille sont cependant remplis de maisons, et l'on y entre par des espèces de portes telles qu'on en voit dans Alentejo en Portugal.

Les collines de plâtre continuent jusqu'à la plaine, et ne sont interrompues qu'auprès de *Quintanapalla*, mauvais village, par des montagnes de pierres calcaires plus élevées. Devant *Burgos*, on voit une forêt de chênes verds (*Quercus bellota*), et une espèce de ces arbres que *Lamarck* appelle *Quercus lusitanica.* Cette espèce, assez rare en Portugal, porte, chez *Cavanilles*, le nom de *Quercus valentina.* Elle produit des glands qu'on peut manger, et qu'on nomme en Espagnol *belotas.*

La ville de *Burgos* est bâtie en demi-cercle, autour d'une montagne sur laquelle on voit un château; elle forme, avec ses nombreuses tours, dans l'éloignement, un aspect qui ne déplaît pas, et qui se trouve embelli par quelques maisons considérables; surtout le palais de l'évêque, placé hors des murs de la ville. Elle est grande,

mais antique, et peu vivante. Les rues y sont étroites, les maisons hautes, comme dans toutes les villes anciennes ; une promenade longeant l'Arlanza, embellit une partie de la ville. Je ne parlerai point des églises, surtout de la cathédrale, qui mérite d'être vue, ni de quelques beaux tableaux que nous y trouvâmes, et dont Bourgoing a parlé assez au long. Il est peu de pays qui offrent plus de richesses, en fait de tableaux, que l'Espagne; cette contrée a produit de grands maîtres qui sont peu connus hors du pays ; l'Escurial, les autres maisons royales, les églises paroissiales dans les grandes villes, sont pleines de chef-d'œuvres en peinture; même dans les maisons des particuliers, on trouve des tableaux qui feraient l'ornement des plus grandes galeries. Mais après Twiss, Townsend et Bourgoing, il est inutile d'entrer dans aucun détail à ce sujet. Il est assez remarquable que le Portugal, dans cette partie, fasse un contraste si frappant avec l'Espagne , et qu'on ne trouve dans ce pays ni productions, ni goût pour les arts.

L'excellente route de Burgos offrait, à

peu de distance de cette ville, une grande lacune; elle recommence dans les montagnes qui séparent la Vieille-Castille de la Nouvelle. Là, on entre dans une contrée triste et déserte; c'est une plaine monotone, qui n'offre çà et là que quelques collines peu hautes, et quelques bocages très-clair-semés. Les maisons y sont rares et isolées, environnées de quelques vignes. Le sol peu fécond pourrait cependant, par une meilleure culture, produire bien davantage. Tel est le tableau d'une grande partie de la Vieille-Castille, qui d'un côté s'étend vers l'Arragon, et de l'autre jusqu'aux limites du Portugal, par la province de Léon.

La Vieille-Castille est en général un pays très-froid. Nous eûmes entre Bribiesca et Burgos de la neige mêlée de pluie ; à Arande il gelait fortement; c'était dans l'hiver de 1797, hiver d'ailleurs assez doux : la raison en est que le pays n'est qu'une plaine environnée de montagnes assez élevées, et qu'on va toujours en montant, depuis les bords de la mer jusqu'aux limites de Guipuscoa. Là on a devant soi le

la haute montagne *Salinas de Lecy*, qui, d'un autre côté, vers *Vittoria*, s'applanit sans cependant descendre considérablement. De Vittoria on descend encore d'une manière insensible; je serais tenté d'appeler toute la Vieille-Castille la terrasse des montagnes de la Biscaye ou des Pyrénées, dont ces montagnes ne sont en quelque sorte que des ramifications. En été, cette plaine manque d'eau : elle est très-chaude, et brûlée par le soleil. Mais, en hiver, on ne trouve rien ici pour se garantir du froid et des vents, dont l'âpreté, dans cette plaine ouverte, est très-sensible. On n'a, pour s'y chauffer, que des *brasieros* qu'ordinairement on met sous la table; on ne connaît ni poëles ni cheminées. Représentez-vous des auberges ouvertes de toute part aux injures de l'air, et dans lesquelles le défaut de vîtres vous oblige ou de rester dans l'obscurité, ou de s'exposer au froid et au vent, et vous aurez une idée de l'agrément qu'il y a de voyager ici en hiver.

Les deux endroits principaux de cette plaine sont d'abord *Lerma*, qui est rempli de couvens; il y en a cinq, indépendamment

d'un vieux château, et de quelques mauvaises maisons, et *Aranda-del-Daero* sur la rivière de ce nom. Excepté ces deux villes, ce pays n'a que quatre misérables hameaux, dans toute l'étendue de $4\frac{1}{9}$ *Legoas* d'Espagne, en allant de Burgos jusqu'à Aranda. Les arbres sont presque par-tout des chênes verds; les arbrisseaux sont une espèce de ciste (*Cistus laurifolius*) que je n'ai jamais vue hors de la Vieille-Castille; aussi me suis-je étonné de trouver ici *l'Arbutus Uva ursi*, dans les bruyères de Lunebourg.

Une chaîne de hautes montagnes sépare la Vieille-Castille de la Nouvelle. Elle va de l'Ouest à l'Est, et commence auprès d'Aranda, par une chaîne peu élevée, qui semble en quelque manière l'annoncer. D'abord on traverse des collines calcaires; puis l'on parvient à d'autres consistant en une pierre de grès très-dure, jusqu'à *Onrubia*, petit hameau, nommé faussement dans le *Guide des Couriers Ontoubia* Derrière Onrubia, on arrive au centre de cette première chaîne, on y trouve du schiste micacé, ou pour

mieux dire, du granit schisteux, et sur le sommet une brèche sablonneuse. L'autre côté de la montagne s'applatit beaucoup; elle est couverte de petits chênes, (*Quercus brevipedunculata*; en espagnol, *Roble*) et disparaît entièrement dans la vallée où est situé le village de *Bozeguillas*.

C'est là que l'on rencontre, pour la première fois, une auberge dans laquelle on ne trouve que ce qu'on apporte; il faut tout acheter dans le lieu. Cette incommodité cependant est compensée par la bonhomie et la complaisance des gens qui l'habitent. On se figure ordinairement en Allemagne les Espagnols comme des hommes d'un orgueil taciturne, qui daignent à peine vous répondre quand vous leur faites des questions; je puis assurer mes compatriotes qu'à ces traits on reconnaîtrait plutôt la Saxe inférieure.

Devant ce village, jusqu'à une maison isolée, nommée la *Venta de Juancilla*, on traverse des montagnes applaties, et couvertes en partie de schiste micacé et de chênes. Cette *Venta*, (c'est le nom qu'on

donne dans toute l'Espagne à une auberge isolée), ressemble, pour l'extérieur, à celles de la Biscaye, et pour l'intérieur à celles de la Castille. De là l'on va, en montant par un chemin superbe à côté d'une vallée, vers la haute montagne formée de granit, partie en galets et partie en blocs. La montagne, de ce côté, est tout-à-fait nue. Tous les arbustes que nous avions vus jusqu'alors, disparurent à nos yeux; nous dîmes un adieu éternel au ciste aux feuilles de laurier. Le sommet de la montagne s'appelle *el Puerto del Somosierra*; *Puerto*, ainsi que *port* dans la France méridionale, et *Porta* en Portugal, veut dire *col* ou *défilé*: cette montagne forme la limite entre la Vieille et la Nouvelle-Castille. De l'autre côté, près du sommet, est situé un chetif hameau, nommé *Somosierra*. Cette contrée doit être assez agréable en été; la pente, assez douce, est bordée de petits bois de châtaigniers et de chênes, qui pourtant n'interceptent point la vue sur une montagne haute et dentelée qu'on a sur la droite. Au mois de janvier où nous étions, tout était ici couvert de neige, mais cet aspect

formait un contraste agréable avec la plaine verdoyante et exempte de glaçons ; la vue se promenait sur un vaste horison. A peine fûmes-nous descendus de cette hauteur sur les collines moins élevées, que la neige cessa, et que nous trouvâmes de la verdure, et des plantes à bulbes (surtout de l'*Asphodelus ramosus*), qui font un ornement particulier des prairies en Espagne. En passant ces montagnes applaties, on vient à *Buytrago*, petite ville ou bourgade. Tout près de cet endroit, un torrent roule dans un lit profond et rocailleux ; de l'autre côté, on voit la ville même avec ses tours, située dans un bassin environné de montagnes pittoresques. Les montagnes autour de Buytrago, et particulièrement la Somosierra, sont riches en minéraux; nous trouvâmes des grenats et des crystaux de Titan. Par la suite, nous vîmes dans le cabinet de M. *le baron de Forell*, ambassadeur de Saxe, plusieurs échantillons curieux tirés de cette montagne.

Derrière *Buytrago*, la montagne se termine en plusieurs flèches de granit très-escarpées. La pointe vers l'Est, sur laquelle passe

le chemin, s'appelle *El Pico de Miel.* Cette suite de montagnes est bien plus basse que celle de la Somosierra, comme l'absence de la neige nous le prouva. Du côté du Midi, cette montagne a un aspect très-majestueux; elle est formée presqu'entièrement de rochers de granit amoncelés, qui sont quelquefois isolés et qui offrent çà et là des chênes toujours verds. Un cloitre est, pour ainsi dire, suspendu sur une de ses pointes. A gauche, on a une vue immense qui plonge dans une plaine couverte de collines, où l'œil ne trouve plus d'obstacles jusqu'à l'étendue de l'horison. En descendant de cette montagne, les hauteurs se terminent insensiblement jusqu'au village *St. Augustino* ; on aperçoit des pierres de chaux, ce qui annonce le pays plat. Au bas de ces dernières collines, on se trouve dans la plaine de Madrid, couverte de pierres roulées. La végétation change entièrement sur le côté méridional de la montagne ; les oliviers deviennent plus fréquens ; les bouquets d'arbres qui couronnent les collines sont des chênes de Kermes (*Quercus cocifera* ,) et au lieu de ciste aux feuilles

de lauriers, l'on voit le *Cistus ladaniferus.*

La haute montagne qui sépare les deux Castilles, n'est point une branche des Pyrénées ; on ne pourrait la nommer ainsi qu'improprement : vers l'Est elle prend une autre direction, et est formée de granit. Elle appartient aux montagnes particulières et indépendantes de l'Espagne, quoiqu'elle s'unisse à la fin avec la *Sierra d'Estrella* du Portugal. La *Sierra de Toledo*, de *Guadelupe*, etc., la *Sierra de Nevada*, et la *Alpujarra*, lui sont parallèles, et elle forme pour ainsi dire un des grands piliers de cette contrée.

CHAPITRE IX.

Madrid.

MADRID, et les beaux châteaux royaux (*Sitios*), savoir celui d'*Aranjuez*, la *Granja* (*San Ildefonso*) et l'*Escurial*, ont été décrits par tant d'auteurs et de voyageurs modernes avec la plus grande exactitude, que je ne pourrais que les copier si je voulais en parler en détail. Je ne me permettrai que quelques observations sur quelques objets que j'ai vus peut-être sous un autre point de vue, ou quelques mots sur l'impression générale que cette ville et ses environs a faite sur moi.

La ville même (appelée en stîle de loi *Villa*, qui ne veut dire que *bourg*) est belle. Les rues sont bien pavées, presque toutes bordées de trotoirs pour les piétons, et d'une tenue très-propre ; dans la majeure partie elle offre de très-beaux édifices.

On est singulièrement frappé en entrant par la porte d'Alcala; on arrive dans une très-longue et large rue (*la calle d'Alcala*) parfaitement alignée. Près de la porte on trouve, à la gauche, les jardins de *Buen Retiro*; ensuite le *Prado*, promenade superbe, plantée de vastes allées, coupe la rue, rafraîchie par de nombreuses fontaines. Le chemin va jusqu'à la porte d'*Aranjuez*, à côté de superbes jardins et palais, parmi lesquels celui du duc de *Medina-Celi* se distingue : toutes les portes sont d'une noble et simple architecture. La partie moyenne de la ville annonce une origine plus antique, par des rues plus étroites et moins régulièrement dessinées; on trouve au centre la *Plaça Mayor*, place superbe, entourée d'arcades; elle est cependant défigurée par la grande quantité de boutiques dont elle est encombrée, et qui en font une espèce de halle. La partie postérieure ressemble à celle du milieu, mais elle offre seulement quelques palais; c'est là que se trouve le vaste et magnifique palais du Roi. Cette partie se termine à l'ouest de la ville en une pente escarpée; ce qui fait que le

point de vue est fort agréable et très-frappant dans plusieurs rues. On a devant soi toute la montagne qui forme la frontière de la Castille ; on découvre l'Escurial et ses environs. Dans le fond coule le *Manzanares*, rivière petite, mais ornée de très-beaux ponts,et d'allées d'ormeaux et de peupliers. Le grand nombre de clochers donne à la ville un bel aspect dans l'éloignement; de près ils ne déplaisent point, et quoiqu'ils n'offrent point une arcitecture remarquable, ils ne laissent pas d'être d'une forme assez élégante, comme presque tous les clochers d'Espagne. On n'y rencontre presque jamais ces flèches pointues telles qu'on en voit beaucoup en Allemagne, ni ces masses informes et tronquées des clochers d'Angleterre ; forme qui rappelle des ruines, et s'accorde mal avec les édifices construits avec art.

L'intérieur des maisons, même de celles des grands, ne répond pas à l'extérieur de la ville. L'entrée est ordinairement étroite, les appartemens sont multipliés et mal distribués. Le roi Charles III, qui a fait de Madrid une ville très-propre, n'a pu péné-

trer dans l'intérieur des maisons, où l'on est souvent choqué par les ordures et la malpropreté. C'est ce que nous éprouvâmes dans une des premières auberges où nous logeâmes; c'était à la *Croix de Malte.* Le commun des Espagnols qui fourmillent dans les rues, répond parfaitement à cette idée. Ils sont vêtus de drap brun de laine grossière du pays, et portent des capuchons et des guêtres de même couleur; mais ils ont des souliers de cuir; car, pour des sabots, on n'en porte point en Espagne. La couleur brune pour les habits est très en vogue; il y a peu de tems même qu'on a donné à la milice espagnole des uniformes de cette couleur. Au reste, les hommes, si ce ne sont ceux des classes inférieures, sont costumés comme en Allemagne et en France; excepté les résaux (*redesilla*, *cofia*), et la veste avec des boutons, qui sont l'habit des artisans aisés. Les gens du plus haut rang portent plus fréquemment que nous des manteaux légers de drap blanc, une épée, mais rarement des bottes. Le sexe, à le prendre en général, a plus conservé l'ancien costume

espagnol que les personnes de qualité; on s'habille, à la vérité, comme ailleurs; à quelques bagatelles près, c'est la même chose que dans le reste de l'Europe. Mais le costume proprement espagnol est encore en usage dans les états les moins relevés, et dont, chez nous, l'habillement n'offre rien qui les distingue de la plus haute classe. La *Mantilla*[1] de soie, espèce de voile, bordé par-devant d'une gaze qui couvre tout-à-fait ou en partie la figure; le court jupon noir de soie, orné comme le voile, d'une garniture de franges ou de dentelles, et qui ne semble point comme la *Mantilla* être destiné à cacher les charmes, sont à-peu-près la mode en usage et particulière aux dames d'un état aisé. Les souliers avaient, lors de notre séjour, des talons hauts et pointus, avec le dessus colorié ou brodé, d'après une mode nouvellement arrivée de France. Les femmes ont les yeux un peu enfoncés, mais noirs et ardens, la taille svelte, quelquefois un peu maigre, le teint vermeil et souvent basané; elles ont les jambes découvertes presque jusqu'aux mollets, ce qui produit je ne sais quoi, sinon

de très-décent, au moins de très-voluptueux.

Les Espagnols n'aiment pas autant la promenade que les Français, qui dans les plus petites villes cherchent à avoir un cours pour s'y montrer; mais ce passe-tems leur plaît cependant encore davantage qu'aux Portugais. Ils ont presque par-tout une *Alameida*, ou promenade (mot qui vient d'*alamo*, *peuplier*) dont on orne ces cours. Le peuplier est un arbre depuis longtems chéri des Espagnols, et chanté par leurs anciens poètes; peut-être que, parmi ceux qui offrent un beau feuillage, aucun ne vient plus promptement dans ce climat que celui-ci. Les peupliers qui bordent le *Manzanares* sont connus de tous les lecteurs de ces poésies. Aujourd'hui le *Prado* est la promenade la plus fréquentée. On y trouve, le matin, beaucoup de beau monde à pied ou à cheval. Après la *siesta*, s'y rend la file de carosses déja décrite par tant de voyageurs : c'est un usage vraiment espagnol. Ce n'est à la vérité qu'un plaisir très-ennuyeux, de se faire traîner lentement, pendant deux heures, dans une voitu-

re, de ne voir que la foule du peuple à pied, ou que des figures enfermées dans le carosse que le hasard place vis-à-vis de vous; on ne connaît cet usage à Paris que pendant les trois jours de Longchamp. Après en avoir goûté une fois, je ne fus plus tenté d'y retourner. Quelques-uns de ces carosses toutefois sortent de la porte, et vont dans l'allée et sur la route d'Aranjuez; et je voudrais connaître le nom du hardi novateur qui, au mépris de l'habitude, a osé le premier se permettre de rompre la monotonie d'un usage immémorial.

Madrid semble être un endroit mort pendant la promenade au Prado, et le matin, dans toutes les parties de la ville où il n'y a pas de messe qui attire la foule. Une grande ville située dans une contrée ingrate, sans montagnes, sans fleuve considérable, sans manufactures intéressantes, et où la cour ne séjourne que quelques semaines, ne peut guères avoir qu'une grandeur empruntée : elle doit être privée de beaucoup de ressources, et offrir peu de plaisir. On y est obligé de se contenter des jouissances que procurent des pratiques superstitieuses, ou

de celles de l'amour qui ont beaucoup de rapport à la dévotion. Quant aux spectacles, il n'est rien de plus insipide que ceux de Madrid ; sur les deux théâtres, on ne voitque des pièces sans goût, et représentées par des acteurs sans talent. Une seule actrice passable remplissait les rôles d'héroïnes. Les Espagnols sont à cet égard bien inférieurs aux Portugais ; ils n'ont rien qu'on puisse comparer à l'excellent opéra de Lisbonne. Au reste, on ne donne que très-rarement en Espagne des dîners ; et plus rarement encore des soupers. L'on se borne à des thés, ou à des collations (*Tertuglias*) où l'on dévore cette quantité énorme de confitures (*Dulces*), dont Bourgoing fut si frappé. Il me semble que ce voyageur fait trop d'honneur à cette ville, en louant avec exagération la frugalité de ses habitans. J'y ai très souvent rencontré des gens ivres dans les rues, surtout parmi les individus de la garde ; mais cela est assez pardonnable ; vu l'excellence du vin capiteux de la Mancha, qu'on a ici pour une bagatelle.

En général, le climat de Madrid est

agréable par la sérénité de l'air et la rareté des pluies. Il semble, en effet, que les montagnes de la frontière de Castille arrêtent les nuages. J'en ai vu, par un vent du nord, envelopper la cîme de ces montagnes, et s'y reposer plusieurs jours avant de descendre dans la plaine. En été, l'air est brûlant, parce qu'il n'est jamais rafraîchi par les vents de mer; en hiver, il est extrêmement froid. J'ai souvent vu le *Manzanares* couvert de glaces; un froid aussi rigoureux dans cette latitude, vient sans doute de la hauteur où la ville est située, comme le prouve la baisse continuelle du baromètre, et la descente lorsqu'on approche des rives du Tage, qui a encore une pente considérable depuis Aranjuez jusqu'à Lisbonne. La Nouvelle-Castille est une terrasse des montagnes de la frontière de Castille, comme la Vieille-Castille l'est des montagnes de la Biscaye. Malgré la rigueur du froid, on ne trouve, même chez les gens de condition, que le *Brasero*, ou le brâsier, qui sert à allumer les cigarres qui font les délices des Espagnols: je les ai vu passer d'une bouche à l'autre, et même parmi

parmi des gens au dessus du commun. Souvent aussi ils roulent du tabac coupé très-fin, dans de petits cornets de papier qu'ils fument en guise de pipe. La guerre a fait tomber entre les mains des Anglais un grand nombre de cigarres; ce hasard les a rendues plus communes aussi chez nous.

Les environs de Madrid ne sont pas très-agréables; le terrein est nud et ouvert, plein de collines arides et sans arbres, si vous en exceptez l'olivier, qui n'est pas très-propre à égayer un paysage. Près de la ville, sont quelques avenues, mais on y trouve peu de jardins. En remontant le Manzanarès, on arrive bientôt à une forêt de chênes verds, qui s'étend jusqu'au Prado, château de plaisance où se rendait souvent le feu Roi. C'est sans contredit la partie la plus agréable des environs de Madrid. Les montagnes hautes et escarpées sont de ce côté plus voisines de la ville, et forment de beaux contrastes avec la plaine; on y trouve quelques ombrages, et des enceintes remplies de troupeaux de daims. Le château de Chasse n'a rien de remarquable.

Les montagnes, dont le pied seulement est garni de quelques chênes verds, sont formées pour la plupart de rochers nuds et brisés : leur hauteur est considérable; les cîmes les plus élevées sont de huit mille pieds au dessus du niveau de la mer; on y trouve de la neige presque pendant toute l'année. Ces montagnes sauvages sont remplies d'animaux féroces; les lynx n'y sont pas rares, on en a tué un à coups de fusil, qui se trouve dans la collection de M. le comte d'*Hoffmansegg*. Vers le nord-ouest le terrein s'élève considérablement, et forme le *Puerto de Guadarrama*; c'est de là que les voyageurs appellent souvent la chaîne de ces montagnes le *Guadarrama*. Au pied de cette montagne, et sur sa pente, est située *San Lorenzo* ou l'*Escurial*, dans un site ouvert, qui va toujours en s'abaissant vers Madrid, et par conséquent sur une hauteur considérable : aussi le climat y est-il très-froid. Rien n'y est plus ordinaire que ces ouragans qui ont lieu dans le voisinage des hautes montagnes. Cette prodigieuse masse de pierres est un palais et un cloître à la fois; le bâtiment est immense,

mais construit sans goût, il se ressent de la disposition que Philippe II avait imprimée aux Espagnols; il forme la résidence de la famille royale, depuis le mois de septembre jusqu'en décembre, et ce tems est presqu'entièrement consacré aux exercices de dévotion. Sur la pente septentrionale du Guadarrama, ou plutôt des montagnes de la frontière, est situé le *Sitio royal*, *San Ildefonso*, ou la *Granja*, construits et distribués par Philippe V, dans le goût de Versailles. Sa situation au nord sur la pente d'une chaîne de montagnes très-élevées, rend ce *Sitio* convenable surtout pour l'été; aussi la famille royale y réside-t-elle depuis mai jusqu'à septembre. Le troisième *Sitio*, *Aranjuez*, est tout-à fait dans une autre contrée au sud-ouest de Madrid, dans une belle vallée sur le Tage, entre des montagnes de plâtre; il est supérieur aux deux autres pour la richesse et l'ordonnance des bâtimens et des jardins. La famille royale y réside pendant l'hiver et le printems. Il n'est pas nécessaire de parler ici de ce *Sitio*, si souvent décrit avec beaucoup de détail.

Le terrein des environs de Madrid est composé de collines de plâtre et d'argile, couvertes de galets de granit, qui suivent la chaîne des montagnes de la frontière de Castille; ces galets sont indiqués par l'aventurine qui s'y trouve assez souvent. A-peu-près à une heure de chemin de Madrid, vers le sud, près du village de Vallecas, se trouve une espèce singulière de pierre argilleuse dans une colline. Cette pierre, dans la terre, et au commencement de son extraction, est d'un blanc grisâtre, facile à casser, très-molle et un peu grasse au toucher; mais en séchant elle devient blanche, moins onctueuse, extrêmement difficile à casser, et tellement légère, qu'elle ressemble beaucoup au liège fossile; elle se trouve en couches très-étendues; on l'emploie à construire des bâtimens, et elle y est très-propre par sa solidité et sa légèreté. La cîme de la colline est remplie de calcédoines qui se trouvent aussi dans les crevasses de la pierre.

Sous le rapport de la minéralogie, M. le *Baron de Forell*, ambassadeur de Saxe,

a bien mérité de l'Espagne et de la science même. C'est un savant distingué par ses connaissances en minéralogie ; il possède une excellente collection de minéraux d'Espagne, et il se donne beaucoup de peine pour découvrir les grandes richesses minéralogiques de ce pays. Il à déterminé un savant allemand, M. *Herrgen*, autrefois attaché à l'ambassade d'Autriche, à traduire en espagnol le *Manuel de Minéralogie* de M. *Wiedemann*, et il l'a fait d'une manière qui lui fait honneur. Ses liaisons avec Don *Clavijo*, inspecteur du Cabinet royal d'Histoire naturelle, contribuent encore davantage au succès de ses recherches minéralogiques. *Don Clavijo* est un vieillard aimable, mais peut-être trop avancé en âge pour se prêter au nouveau système introduit dans l'histoire naturelle, surtout pour la minéralogie. Les Allemands le connaisent, parce que le hasard a voulu qu'il fournît le sujet de la tragédie de *Goethe* qui porte son nom. *Don Clavijo* sait qu'il a paru sur les théâtre d'Allemagne, mais il ne connaît pas la langue allemande ; on ignore chez nous son mérite

dans la littérature espagnole. La traduction de l'histoire naturelle de *Buffon* est un chef-d'œuvre dans son genre ; aucune n'approche autant de la richesse et de l'élan de l'original ; mais aussi aucune langue n'est plus propre à exprimer la pompe et l'élévation du stile de ce célèbre naturaliste que la langue espagnole. *Don Clavijo*, quoique natif des îles Canaries, manie cette langue en maître ; il montre même, dans tout ce qui l'entoure, le goût le plus exquis ; il s'est garanti plus que tout autre de ce stile empoulé que l'on reproche en général aux auteurs de cette nation. Les notes ajoutées à cet ouvrage, sont également précieuses, et prouvent l'esprit d'observation et les connaissances littéraires de l'auteur.

Le Cabinet royal d'Histoire naturelle se trouve dans un beau bâtiment, dans la *Calle d'Alcala*, mais on en construit un autre très-beau au Prado ; de sorte qu'il sera dans la suite, sous ce rapport, une des collectious les plus brillantes de l'Europe. Ce cabinet contient surtout, quant à la minéralogie, des pièces superbes, des

échantillons prodigieux d'or **d'alluvion; un** très-grand morceau de mine de Hornsilber, et d'argent vierge, tous du sud de l'Amérique; un très-grand morceau de mine d'éméraude, qui serait inestimable s'il n'était pas composé de deux parties artificiellement réunies. En un mot, ce cabinet forme, sinon par son ensemble, du moins sous le rapport de la richesse des pièces de luxe, une collection vraiment digne d'un grand prince. On y voit aussi le sequelette fossile d'un animal inconnu, mais qui, de même, à ce qu'on prétend, est composé de plusieurs parties rapportées. Nous fûmes surtout frappés d'y trouver un fragment bien prononcé d'une colonne très-régulière de basalte de Catalogne, le basalte étant très-rare en Espagne. Au reste, on n'y voit point d'assortiment complet, et on ne saurait regarder ce cabinet comme très-riche sous le rapport de la diversité; il péche même du côté de l'ordonnance et de la détermination des objets. En un mot, il est, à l'exception de quelques morceaux de très-grand prix, inférieur à celui de Paris, quoique bien plus intéressant que le Musée Britannique.

Le Jardin Botanique est très-agréablement situé dans le Prado; il est assez vaste, mais dans le plus grand désordre. Les plantes qui sont exposées à l'air, y sont entassées pêle-mêle sans ordre, sans étiquettes; et lorsqu'on les examine de près, on s'aperçoit que la plupart sont des plantes communes; encore y en a-t-il une telle quantité de la même espèce, que le nombre des autres ne peut pas être considérable. Comme j'avais le catalogue des plantes de l'inspecteur, M. *Ortega*, je demandai, mais toujours inutilement, beaucoup de plantes qui y sont indiquées. Dans les serres, qui, en général sont très-petites, et qui ne contiennent qu'un très-petit nombre de plantes, on trouve, à la vérité, plusieurs nouvelles espèces, dont la semence a été envoyée d'Amérique; mais cependant en moindre nombre qu'on ne pourrait s'y attendre. Le climat de Madrid n'est pas favorable à un jardin botanique; il y fait trop froid en hiver, trop chaud et trop sec en été. Le premier inspecteur est M. *Casimir Gomez Ortego*, homme d'une corpulence excessive, parleur obligeant, qui, d'ailleurs assez

instruit, ne l'est cependant pas en botanique. Ses *Descriptiones novarum aut rariorum stirpium horti regii Madritensis*, qui paraissent par décades, sont, dit-on, de son beau-fils *Ruiz*. Sa *Carta di un vecino de Lima*, sur les nouveaux *Genera* de *Cavanilles*, prouve qu'il est un peu envieux et méchant. Il avait l'inspection de l'expédition que le Roi faisait faire au Pérou et au Chili pour les progrès de l'Histoire naturelle, et je ne doute pas que ce ne soit la véritable cause à laquelle on doit attribuer son peu de succès. Son beau-fils *Ruiz*, et M. *Pavon*, homme très-modeste et très-aimable, travaillent actuellement à la description des plantes qu'on y a recueillies; mais ils furent envoyés dans ces pays, comme *Pavon* en convient lui-même, dans un tems où ils avaient peu de connaissances en botanique. Un homme comme *Ortega*, ignorant dans une science qui lui procure cependant une grande réputation, est toujours dangereux; il étouffe les vraies connaissances. Le second inspecteur, *Barnadès*, est trop occupé de la médecine-pratique, pour être botaniste distingué, surtout dans un pays où l'on a rarement les ouvrages des étrangers.

Parmi les botanistes espagnols, *Cavanilles* tient sans contredit le premier rang; et il est peu de botanistes qui ne le connaissent. Il est de Valence, comme son ami, l'excellent historien espagnol *Munnez*, et feu *Bayer*. Il a été instituteur du duc de l'*Infantado*, avec lequel il a resté longtems à Paris, où il a perfectionné ses connaissances. Il vit encore à présent chez ce seigneur, dans une aisance qu'il est nécessaire d'avoir pour produire quelque chose de supérieur. Non-seulement il est habile botaniste, mais encore homme de tête et d'esprit, aimable, complaisant, et d'une société agréable. Nous lui avons beaucoup d'obligation pour toutes ses complaisances à notre égard; mais il est dommage qu'un savant aussi aimable ne puisse s'affranchir de deux défauts communs aux auteurs espagnols : il est trop porté à la dispute ; la moindre observation sur ses ouvrages produit de sa part un livre polémique ; d'aillenrs tout ce qui est sorti de sa plume, surtout son excellente description du royaume de Valence, est d'un stîle empoulé qui sent le terroir.

Le gouvernement fait de grandes dépenses pour les arts et les sciences, et d'une manière qui lui fait honneur; mais il a tort de n'en pas faire assez en faveur des hommes, qui sont par-tout l'âme des institutions. Le choix de ceux auxquels il confie les places, n'est pas non plus le meilleur ; faute grave surtout, dans un pays où les savans sont aussi rares qu'en Espagne, où peu d'entr'eux composent des livres, et où il y a peu de lecteurs. Il existe en général en Espagne peu de moyens de célebrité ; aussi la manière de parvenir à une place, est de savoir se procurer des liaisons. Les savans distingués sont moins connus dans le pays même qu'on ne devrait s'y attendre. J'eus de la peine à persuader à une certaine personne d'un rang distingué, que mon estime pour *Cavanilles* était véritable, et non de simple politesse ; enfin, on y donne trop à la magnificence extérieure, et pas assez à l'essentiel. Ce défaut saute aux yeux dans tous les établissemens espagnols, par exemple dans leurs chemins et leurs canaux. En Angleterre, l'égoïsme vise à l'utilité ; en Espagne le faste influe dans tout

ce qui se fait. Ce n'est qu'en France que des vues de bien général entrent dans les institutions publiques; mais quand verrons-nous s'y établir un gouvernement fixe pour assurer les droits de l'homme, et la tranquillité publique !

CHAPITRE X.

La Nouvelle-Castille.

La plaine de Madrid s'étend sur une partie considérable de la Nouvelle-Castille, et descend vers le *Tage*. Le site est très-ouvert et nud. On y voit des champs de blé très-vastes, mais qui paraissent mal cultivés. On y rencontre souvent beaucoup de genêts (*Genista sphærocarpa* et *monosperma*; et le *Daphne Gnidium*), non-seulement dans les champs en friche, mais encore dans ceux qui sont ensemencés. Le genêt parvient souvent à la hauteur de six pieds et davantage; il a des branches longues en forme de baguettes, presque sans feuilles et sans épines. Les fleurs papillonacées qu'il porte en petits bouquets, sont jaunes dans l'espèce *spherocarpa*, et tout-à-fait blanches dans l'espèce *monosperma*, avec un joli calice rouge; elles sont très-belles. La dernière espèce fleurit en Février,

Mars et Avril; la première un peu plus tard. Je décris cet arbrisseau parce que la Nouvelle-Castille et l'Estremadure en sont pleines. Le parc qui environne le Prado en est tout couvert, ce qui lui donne un caractère particulier. On ne peut se faire une image des sites espagnols si l'on oublie cet arbuste. Il en est de même du *Gnidium;* cet arbrisseau qui est, d'après quelques-uns, la *Casia* des anciens, a quatre à cinq pieds de hauteur; les feuilles sont étroites et serrées, ses bouquets de fleurs blanches qui paraissent avec l'automne produisent de petits grains rouges. On trouve encore cet espèce d'arbrisseau en plus ou moins grande quantité, et même quelquefois isolé dans ces immenses prairies, couvertes au loin de différentes plantes bulbeuses, comme l'*Assphodilus ramosus* et autres semblables, qui sont particulières à l'Espagne. Une riante fiction de l'antiquité y faisait errer les morts (1). Il n'y a pas de forêts dans la

---

(1) Αιψα δ'ίκοντο κατ' ασφοδελον λειμονα
Ενθα τε ναιουσι ψυχαι, ειδολα καμοντων.

Odyss. Ω. 13. 14.

Nouvelle-Castille, on y voit seulement çà et là quelques petits bosquets de chênes toujours verds. Les villages sont éloignés les uns des autres, mais grands et bien bâtis ; souvent entourés d'oliviers et de vignes, qu'on plante dans la plaine en cette contrée.

La route de *Madrid* à *Badajoz* passe par *Naval Carnero*, bourgade, où est une garnison de dragons; puis par *Sta. Olalla*, grand village bien bâti, dont les habitans paraissent aisés. De là jusqu'à *Talavera de Reyna*, le pays est très-agréable ; on voyage entre des vignes et des oliviers, ou dans de vertes prairies couvertes de plantes bulbeuses ; à droite le haut *Puerto del Pico* est une continuation des montagnes de l'Escurial; *Talavera* même, située très-agréament sur le Tage, est une ville grande et peuplée, mais dont la plupart des maisons sont petites. On y voit d'assez belles manufactures d'étoffes de soie, et brochée d'or et d'argent. Une belle promenade sur le *Tage*, se trouve derrière *Talavera*. La route est aussi très-agréable. La ville, proprement dite *Villa*, est entourée de ce côté d'oliviers

et de vignes; on a sur la gauche le Tage, dans un vallon, avec des forêts de pignons. Sur ses rives, le printems avait par-tout paré la campagne de fleurs. On y voyait la belle *Fumaria spicata*, et les vignes offraient le joli *Anthirrhinum amethystinum*, *Lam.* La route va en montant sur une plaine ouverte, qui s'étend à droite jusqu'au pied des hautes montagnes escarpées et brisées, comme la *Sierra del Pico*, et la *Montana de Griegos*; à gauche on découvre aussi les montagnes de la *Sierra de Toledo* et *de Guadilupe*, dans les vallées desquelles se cache le *Tage*. Près d'une auberge,(la *Venta de Pelavenegas,*) dans un fond de chênes toujours verds, est la *Montana de Griegos*, qui présente un aspect majestueux en s'élevant du milieu de la plaine. Les montagnes sont sauvages et désertes; on m'assura qu'on y rencontrait des ours, des lynx et des loups en grande quantité. Elles me parurent encore plus élevées que le Guadarrama derrière l'Escurial.

Bientôt on arrive à une suite de villes qui dépendent des ducs d'Alba : on trouve *Torre-Alba*

Torre-Alba Oropeza, avec un château appartenant à ce Duc, et un amas de couvens; enfin la *Gartera* et *Calzada de Oropeza*, villages bien bâtis. Ces pays, situés sur la pente d'une suite de collines, entourés d'oliviers et de champs de bled, contrastent avec les montagnes sauvages qui sont vis-à-vis. On trouve ensuite des collines moins élevées, incultes, et consacrées à la pâture des brebis. Autour du village de *Nabalmoral*, le pays est plus hérissé de forêts, et annonce la province d'*Estramadure*.

Jusque-là toute la plaine est couverte de galets qui proviennent des montagnes du voisinage; ces couches de galets peuvent présenter un grand intérêt aux minéralogistes. Nous avons trouvé près de *Nabalmoral* des morceaux réguliers d'une espèce de schiste-porphyre, conformé comme le basalte. Près d'*Oropeza*, on rencontre d'abord des collines calcaires, et la même chaîne de collines offre du granit. En approchant de l'*Estramadure* on trouve beaucoup de terrein sans culture, il sert à faire paître des brebis; les endroits cultivés même ne paraissent pas très-soi-

gnés. Le sol est excellent; par-ci par-là on y trouve des galets, mais ils ne sont pas assez fréquens pour qu'ils puissent nuire à sa fertilité; le seul obstacle pourrait être le défaut d'eau pendant l'été; la nouvelle Castille produit cependant beaucoup de blé. On ne peut pas dire non plus que les villages aient l'air misérable, on y remarque même une certaine aisance; mais il ne faut pas les comparer avec les jolis villages d'Angleterre; ils peuvent cependant soutenir la comparaison avec ceux de beaucoup de contrées de l'Allemagne; mais ce pays pourrait être beaucoup plus peuplé qu'il ne l'est : les habitations sont si éloignées les unes des autres qu'on croit souvent être dans un désert. Les collines d'*Oropeza* ne présentent un si bel aspect que parce que sur elles un village tient à l'autre.

Si, dans les auberges auprès de *Madrid*, l'on ne trouve qu'une chambre, de mauvais meubles et peu de lits, on en trouve encore moins dans celles qui en sont éloignées; quelquefois cependant les lits sont très-bons. Il faut envoyer chercher du pain

et du vin, ou se contenter de riz, ou tout au plus de mouton. On est obligé de se pourvoir de jambon, qu'on peut acheter dans les villes, ou de lapins, qu'on vous offre souvent sur les routes, mais cela arrive plus souvent dans l'*Estramadure*. Le vin ordinaire est excellent, même dans les villages; aucun pays ne possède des vins aussi forts et en même-tems aussi agréables que l'Espagne; mais on n'en exporte point, on n'en connaît même, dans les pays étrangers, que très-peu d'espèces.

Dans la nouvelle Castille, le peuple est ordinairement fainéant, et parconséquent très-curieux et parleur, ce qui prévient beaucoup pour lui l'étranger qui sait un peu la langue espagnole. Des gens qui cherchaient, qui décrivaient, qui dessinaient des plantes, étaient, dans ces contrées, quelque chose de nouveau et de rare; nous nous vîmes bientôt entourés d'une multitude de paysans qui nous regardaient, et nous apportaient, avec empressement, des fleurs dont ils nous disaient les noms et les vertus. Ils avaient à ce sujet des altercations assez vives, et ils avaient cela de commun avec les

plus grands botanistes. Dans une excursion que nous fîmes près d'*Oropeza*, un paysan me questionna sur ma patrie; je l'élevai bien au-dessus de l'Espagne, il n'y trouvait rien à dire, et répétait, sans cesse cette plainte, que j'avais déja souvent entendu faire; savoir, que dans son pays il n'y avait pas d'ouvrage. Enfin il lui vint en l'idée de me demander s'il y avait chez nous des oliviers. Sur ma réponse négative, mon homme éclata de rire; il ne concevait pas qu'on pût louer un pays semblable, et il se mocquait sans cesse, en me demandant, par dérision, si l'huile y était bonne et à bon marché? Là-dessus un tiers survint, mais ce paysan ramena bientôt la conversation sur ce sujet, et se mit à vanter l'Allemagne, en ajoutant ironiquement : *Es una tierra muy bonita, toda esta cubierta de oliveria* : c'est un beau pays, tout couvert d'oliviers!

CHAPITRE XI.

L'Estramadure.

La chaîne des montagnes de la Castille s'étend en grande partie de l'est à l'ouest, et forme le *Guadarrama*, la *Sierra del Pico*, la *Montanna de Griegos*, et se réunit, par celles-ci, à la *Sierra d'Estrella* portugaise. La chaîne des montagnes est parallèle avec elle, et forme les rives du Tage, les *Montannas de Toledo*, la *Sierra de Guadaloupe*, le *Puerto del Miravete*, et se prolonge jusqu'à *Alcantara*, où elle joint au Portugal.

Des collines peu élevées qui précèdent de hautes montagnes, les couvrent de manière qu'on ne les aperçoit que de tems en tems, par des ouvertures. On arrive à *Almaraz*, petite bourgade, qui est dans la plaine. Derrière Almaraz, la route serpente entre des collines, qui s'approchent toujours davantage, se serrent et s'élèvent,

jusqu'à ce qu'on se trouve subitement sur le pont du Tage. L'aspect en est superbe, et ce fleuve roule avec fracas dans un lit profond, rempli de rochers. Un pont, formé de deux arches hardies, conduit à la rive opposée; vis-à-vis on découvre quelques habitations, qui composent la *Venta de Almaraz*. Toute la contrée qui l'entoure est un désert sauvage. Les collines sont partout couvertes du *Cistus ladaniferius*; et de l'autre côté de la rivière, on découvre le grand *Puerto del Miravete*. Ce désert, ce petit nombre de maisons, ce beau pont construit avec tant d'art, donnent à toute la contrée un caractère singulier. Le soir, le laudanum d'Espagne exhale une odeur balsanique. Cet arbrisseau nous parut très-agréable ; mais enfin, son abondance et les contrées désertes qui le produisent, finirent par nous fatiguer.

Ordinairement, une *venta*, ou auberge, a tout à côté d'elle une autre maison, où on vend du vin et d'autres provisions, comme s'il n'était pas convenable qu'un aubergiste eut des provisions chez lui. Cependant, cette *venta de Almaraz* est

nouvellement construite, et en meilleur état que les auberges ordinaires.

Derrière la *Venta* s'élève de suite le *Puerto del Miravete*, haute montagne escarpée, sur laquelle la route monte en serpentant. La montagne est couverte de buissons. Nous vîmes différentes espèces de bruyères, et particulièrement le fraisier-arbre, (*Arbutus Unedo*) en grande quantité, du safran, le *Doronium plantagineum*, la *Bellis sylvestris. Cyrill*, etc. On y trouvait encore sur la pente de cette montagne un chétif village, et sur sa cîme, une bicoque avec des soldats. Quel aspect! D'un côté, une chaîne de montagnes nues et désertes, et par-tout couvertes de laudanum; un peu plus loin, en remontant le Tage, des pitons couverts de neiges; de l'autre, une forêt noire et immense de chênes verts, derrière laquelle on aperçoit, sur une hauteur, mais dans un grand éloignement, le château de *Truxillo*. C'était la première contrée déserte et solitaire que nous rencontrâmes, et que nous retrouvâmes encore souvent de l'autre côté du Tage, mais dépouillée de ces grandes forêts de chênes.

J'ai déjà souvent fait mention du *chêne toujours vert*; je dois en donner une courte description, pour présenter une idée précise des contrées espagnoles, auquel il prête un caractère particulier. Cet arbre ne parvient jamais à une hauteur considérable; ordinairement il n'a que la grandeur moyenne d'un poirier. Le tronc en est épais, couvert d'une écorce fine et crevassée, et porte une couronne composée de branches courtes et entrelacées; les feuilles n'en tombent pas; elles ont la grandeur des feuilles du poirier; leur couleur extérieure est d'un vert foncé, l'intérieure tire sur le blanc; et elles sont blanchâtres et convexes en dessus. Ordinairement, ces arbres croissent un peu éloignés l'un de l'autre; de manière que leurs couronnes ne se touchent pas. Le jeu varié des belles branches longues et entrelacées des arbres de nos forêts d'Allemagne, manque entièrement à celles-ci. Le tronc épais et court de ces chênes démontre souvent leur grand âge; leurs feuilles convexes semblent être altérées; le vent en fait souvent voir le côté intérieur qui est desséché. Dans nos forêts, un vent léger

fait du bruit : dans celles-ci, il est à peine sensible. Le terrein est nud et aride ; l'ombre, à peine suffisante pour nos étés, l'est encore bien moins pour ceux de l'Espagne. Il y règne un silence, et une solitude, qui appellent la mélancolie.

La forêt continue, jusqu'à un pauvre village, nommé *Jorayciego*, où sont les ruines d'un vieux château. Avant Jorayciego, on rencontre une bruyère composée de Romarin d'*Erica australis*, etc. Ce mauvais village a encore des ruines de ses anciennes portes, comme les bourgs de la vieille Castille. Beaucoup d'objets prouvent, en général, que ces contrées n'ont pas toujours été aussi abandonnées qu'elles le sont aujourd'hui. A peine est-on sorti de ce village, qu'on rencontre encore une grande forêt, qui ne finit qu'à un demi-mille espagnol (*Legua*) avant *Truxillo*, et elle n'est pas trop sûre, à cause des voleurs.

Avant d'arriver à Almaraz, on trouve, sur la colline, vers le nord du Tage, du granit schisteux; et sur celle près la *Venta*, du thonschiefer, mêlé de beaucoup de

mica. Ici, on voit, vers le *Puerto*, une grande variété d'espèces de pierres; du thonschiefer mêlé de mica, du grès schisteux, de la marne verte entremélée de calcaire, qui se trouvent aussi, par couches, dans les mêmes montagnes, plus loin, vers l'ouest; plus haut, vers le *Puerto*, le grès est moins schisteux; la cîme est couverte de galets. Sur l'autre côté, vers Jorayciego, le thonschiefer et le grès schisteux continuent, jusqu'à la contrée de Truxillo, où elle finit par n'offrir que du granit. *Truxillo* est une ville médiocre, située sur une hauteur, entre des rochers de granit dispersés. Les rues en sont étroites, mal pavées, sales, et les maisons presque toutes petites. Le fort est assez grand, mais délâbré; on juge, en voyant tant d'anciennes maisons, que cette ville était autrefois plus florissante qu'elle ne l'est aujourd'hui.

La contrée est mal cultivée. Nous en trouvâmes bientôt la cause. Depuis *Talavera* nous avions rencontré beaucoup de troupeaux de brebis qui descendaient des montagnes de la frontière de Castille, pour venir dans ces contrées passer l'hiver,

qui est la plus belle saison de l'année; tous les environs de Truxillo en sont pleins, ainsi que la rive de la Guadiana. Ces chétifs animaux, dont le corps est couvert d'une laine fine et précieuse, en guise d'une croute sale et crevassée, sont, pour ainsi dire, semés et entassés sur ces vastes plaines, qu'ils font retentir de leurs bêlemens. Ils transforment ce pays en un paturage immense, et n'y laissent que quelques plantes bulbeuses, ou vénéneuses, ainsi que le genêt et le *Gnidium*. Il est faux qu'on y trouve beaucoup de plantes aromatiques, que l'on a souvent dit contribuer à la finesse de la laine de ces brebis. Cette qualité tient à l'espèce particulière et aux sueurs abondantes de ces animaux; on peut consulter, sur cet article, le voyages de *Bourgoing*. Dans la contrée déserte, on ne rencontre que des huttes de terre isolées, où vivent les bergers. Des grands chiens annoncent de loin ces huttes, mais ils ne s'en éloignent point. Ces bergers-là ne sont pas ceux de *Virgile* et de *Théocrite*. Leur figure have et brûlée, leurs épaules, couvertes d'une peau de bre-

bis, un vieux fusil rouillé, qu'ils ont à la main, indiquent plutôt un voleur, qu'un chantre de l'amour. Ordinairement ils vendent aux voyageurs des lapins, qu'ils tuent en quantité dans ces contrées.

A travers ces rochers et ces pâturages, on arrive aux montagnes de *Santa-Cruz*. Elles ne sont pas très-élevées au-dessus de la plaine; mais elles sont escarpées, et appartiennent à une chaîne formée de saillies souvent interrompues, qui s'unissent à la *Guadiana*. Les montagnes de Santa-Cruz se font apercevoir de loin, sous une configuration qui approche de celles de basalte. Ordinairement elles sont formées de granit, qui, çà et là, se change en schiste micacé. Le côté du nord de ces montagnes offre, surtout dans ces contrées, un aspect qui charme et qui surprend. Deux petits villages sont situés l'un à côté de l'autre; sur leur pente, entourés de jardins et de champs: ils s'étendent très-haut sur la montagne. Nous fûmes étonnés de trouver des amandiers en fleurs parmi des rochers brisés; il semblait que la culture s'était sauvée sur les montagnes, de la dévastation occa-

sionnée par les brebis; mais ce n'était qu'un point isolé dans une immensité de terrein inculte. Le côté du sud était nud et brûlé.

De-là, jusqu'aux rives de la *Guadiana*, le pays s'applanit. On arrive à *Meajadas*, bourgade qui paraît aisée. La culture s'améliore dans ses environs; on voit même des champs, semés de lin, derrière *Meajadas*. La contrée change encore une fois subitement, et devient déserte et solitaire, surtout aux environs d'une auberge, qu'on appelle *la Venta del despoblado*. Elle est située au milieu d'une grande forêt de chênes toujours verts, qui, dans quelques endroits, est très-serrée et presque impraticable par l'abondance du ladanum. Cet endroit passe pour très-dangereux, à cause des voleurs sur la route de Madrid à Badajoz; l'isolement de la contrée, l'épaisseur de la forêt, la mauvaise police de l'Espagne, et le penchant des habitans au vol, rendent cette crainte très-fondée. On nous peignait à *Meajadas*, comme voleurs de grands chemins, deux hommes que nous avions vus aux *Cazas del Puerto de Santa-Cruz*; on savait leur demeure; on nous exhorta à nous

en défier, et cependant ils étoient en liberté. Cela n'aurait pas lieu en Portugal; nous n'avions pourtant aucun sujet de crainte, car nous étions en nombre et armés; mais souvent ils nous arrivait de nous éloigner de la route, pour herboriser. Souvent aussi nous rencontrions des matelots français, pris par des corsaires anglais, lesquels étaient débarqués à Lisbonne, et qu'on renvoyait alors; comme ils voyageaient en grand nombre, la route était très-fréquentée; ils avaient bien de la joie à trouver des gens qui savaient parler français, et qui venaient de leur pays natal. Il n'y avait rien à en appréhender; cependant, une fois, en m'éloignant seul pour chercher des minéraux, j'en rencontrai un, qui parlait mieux espagnol que français, et qui montrait beaucoup d'envie de me dévaliser; l'arrivée de notre société l'empêcha d'exécuter son dessein. Ces Français nous donnaient encore l'occasion de remarquer la haine nationale des Espagnols contr'eux; nous en avions, à la vérité, vu beaucoup d'exemples depuis notre entrée en Castille, où l'on prend tout étranger pour Français. La

déclaration que nous étions Allemands, et quelques démonstrations religieuses, nous valurent souvent des chambres et des lits, qu'on nous avoit d'abord refusés. Le peuple n'avoit pas tout-à-fait tort de redouter les Français; que les excès de la révolution souvent avaient, fait sortir leur caractère. En général, la noblesse et les hautes classes sont ici plus démocrates que le bas peuple de l'Espagne.

Près *Meajadas*, on trouve du thon schiefer,etdu grès schisteux. Autour de la *Venta del Despoblado* commencent de nouveau des galets qui forment, près du village de *San-Pearo*, des rochers de brèche, qui s'étendent de la *Guadiana* jusqu'à *Merida*. De là, jusqu'à *Badajoz*, on longe toujours cette rivière; elle coule dans une plaine, ou entre des collines d'une pente douce; on trouve cependant une montagne de granit, assez haute, au sud de la *Guadiana*, près *Merida*: bientôt après suivent encore des collines d'une brèche de sable, et enfin une plaine sablonneuse jusqu'à *Badajoz*.

Combien les rives de la Guadiana seraient belles, avec une culture plus soignée;

mais le passage destructeur des brebis a tout changé en pâturages nuds et arides, qui, quoiqu'ils ne présentent pas d'abord un aspect désagréable, finissent cependant par fatiguer le voyageur. *Merida*, sur la *Guadiana*, est une ville de moyen ordre, ouverte, et mal bâtie, ainsi que *Truxillo*. Elle laisse apercevoir, comme cette dernière, des traces d'une ancienne aisance. *Merida* est remarquable par ses ruines. On y voit encore celles d'un aqueduc romain, et d'une muraille qui décrit un grand cercle dans la campagne : elles sont en partie bien conservées, et vivifient cette contrée, déjà riante par elle-même. Près de *Merida*, on passe, à l'autre côté de la *Guadiana*, sur un beau pont de pierre. En traversant quelques pâturages, au pied des dernières montagnes de granit, on arrive à un bourg, nommé *Lobon*, assis, ainsi que son ancien château détruit, sur quelques collines, à peu de distances de la rivière, et entourée d'oliviers. La *Guadiana* serpente dans une plaine fertile, mais inculte. La mandragore (*Atropa Mandragora*) était en fleurs sur le bord du

du chemin. Nous commençâmes à trouver la belle Iris, qui devient moins rare à *Badajoz* et *Elvas*. M. Lécluse l'a déja connue et décrite il y a deux cents ans ; il ne l'a trouvée que dans les environs de *Badajoz*. Elle fut négligée longtems, jusqu'à ce que Poiret la découvrit de nouveau en Barbarie, et la nomma *Irisalata*.

Entre *Merida* et *Badajoz*, on rencontre sur les bords de *Guadiana*, une petite ville dont une grande partie des maisons ne présentent que des ruines ; elle est désignée sur la carte sous le nom de *Talavera la Real*. Dans le Guide du Courrier, elle s'appelle *Talavera del arroyo ;* je l'ai toujours entendu désigner par le peuple sous le nom de *Talaveruella*, qui lui convient mieux que tout autre.

Badajoz, ville considérable, capitale de la province d'Estramadure, est une place forte, sur la frontière du Portugal. Les rues y sont propres ; plusieurs sont tirées au cordeau et bien pavées ; on y remarque peu de maisons considérables. Elle est embellie par quelques jolies églises, ornées de tours élégantes ; elle est baignée par la *Guadiana ;*

un beau pont de pierres construit sous *Philippe II*, conduit à une tête de pont et à quelques fortifications abandonnées. Le terrein environnant est applani ; la ville même est située sur une pente douce, dont un côté est couvert d'oliviers ; l'autre côté de la *Guadiana*, présente quelques éminences fortifiées. *Badajoz* n'avait alors qu'une faible garnison, ce qui prouve que les hostilités de la cour d'Espagne contre les Portugais n'avaient rien de bien sérieux. Elle n'y avait envoyé, en qualité de commandant, M. *Dewitte*, suisse de nation, que pour prouver qu'elle était en mesure. Les militaires espagnols regardent *Badajoz* comme un lieu d'exil. Cette ville est triste, éloignée des autres, située sur la frontière d'une nation qu'on hait et qu'on méprise, et mal saine en été.

On ne doit pas s'attendre à trouver dans la capitale de l'Estramadure, des auberges préférables à celles d'un grand village ; dans la meilleure, ou plutôt dans la moins mauvaise (pour me servir de l'expression du gouverneur), on était obligé, comme dans le plus mince hameau, d'en-

voyer chercher toutes les provisions, attendu qu'il n'y avait rien dans la maison.

La route de *Madrid* à *Badajoz* est une des plus belles que j'aie jamais vue; elle est plus magnifique que les chaussées d'Angleterre, et meilleure que la plupart de celles de France; elle doit cet avantage, en grande partie, à l'entrevue que le roi d'Espagne a eu avec le prince du Brésil. Malgré cela, on rencontre très-peu de voitures dans le pays. En Biscaye seulement, on trouve de petites voitures semblables à celles dont on se sert en Portugal. Dans les autres provinces, les transports se font à dos d'ânes ou de mulets, qui sont attelés à la file, et portent chacun une charge déterminée. Le vin se transporte aussi, d'un endroit à l'autre, dans des outres faites de peau de bouc, ce qui lui donne un goût particulier qu'un gourmet reconnaît aisément. Le muletier, ou l'*arriero*, marche à côté de la file, ou est assis sur la première mule. Il est toujours muni d'une arme à feu, qu'il porte attachée sur le bagage. Les mulets et les ânes sont (comme on sait) très-beaux en Espagne; j'ai vu des ânes qui m'ont étonné par leur

grosseur et leur beauté : aussi l'exportation de ces ânes est prohibée, sous peine de la vie. Il n'y a pas de diligence; on voyage dans des carosses attelés de six ou sept mules, qui font de très-petites journées. Les gens moins aisés voyagent sur des mules, qu'ils montent souvent avec des souliers blancs de cuir cru; il a, dit-on, le double avantage de prendre moins la poussière, et d'être plus doux au pied. On fait usage, dans toute l'Espagne, d'une espèce d'étriers très-singuliers. Ils sont composés d'une espèce d'étui de bois très-fort, ouvert par derrière, dont les parties supérieures et inférieures se réunissent par un angle aigu, et sont jointes et fermées, sur les côtés, par des morceaux triangulaires; l'ouverture en est si large, que le cavalier ne peut s'y trouver embarrassé, et si sa monture venait à s'abattre, il ne court aucun risque d'être blessé. Il est vraiment étonnant qu'on commence à sacrifier l'utilité de cette espèce d'étriers à l'élégance de ceux qui sont en usage hors du pays; en Espagne et en Portugal, les voyageurs ont presque toujours un guide

qui les accompagne. Il est quelquefois monté sur un âne, mais le plus souvent il va à pied à côté de leur monture. Ces guides font de cette manière onze à douze milles. J'ai vu des *Calesseros* (les cochers) trotter, pendant plusieurs heures, à côté de leurs mules.

On ne saurait se figurer jusqu'à quel point les Espagnols et les Portugais supportent la fatigue, et combien ils sont endurcis au froid et à la chaleur; ils sont aussi très-sobres. On croit généralement que les habitans du midi de l'Europe sont mous et efféminés; mais ils sont peut-être plus patiens, et seraient plus entreprenans que ceux du nord, si les gouvernemens n'y mettaient obstacle.

CHAPITRE XII.

Entrée en Portugal. — Elvas. — Le Militaire Portugais.

ELVAS, place forte de la frontière de Portugal, n'est située qu'à trois milles d'Espagne de *Badajoz*; on l'aperçoit très-distinctement de la porte de cette dernière ville, pareillement assise sur une hauteur. Une petite rivière, le *Cayo*, qu'on peut passer à gué par un tems sec, est la limite que la nature a négligé de tracer en plusieurs endroits, mais à laquelle l'art a suppléé. Le Portugal se présente, de ce côté, sous un très-bel aspect. Au lieu de ces pâturages étendus et ouverts, de ces villages éloignés les uns des autres, on trouve ici un pays couvert de maisons parsemées dans la plaine, et dont l'apparence promet une culture plus soignée.

Avant d'arriver à *Elvas*, on trouve sur la route le premier jardin d'orangers, quoiqu'on s'occupe beaucoup de la culture de cet arbre dans les environs de *Badajoz*. L'habillement même du bas-peuple portugais est plus propre que celui d'Espagne. Une camisole brun foncé ou noir, et un chapeau, sont plus en usage que les vestes et les bonnets espagnols. Les femmes sont plus affables et plus confiantes que les Castillannes; elles ont plus de ressemblance avec les biscayennes. Leur chevelure n'est attachée qu'avec un ruban ou un mouchoir. Les manières aisées, polies, et gaies du bas-peuple, préviennent plus l'étranger qu'en Espagne, mais dès qu'on fréquente les personnes de distinction, on juge les Portugais bien différemment.

Lœfling, dans son voyage, est d'un avis contraire; les campagnes ouvertes de l'Espagne, et ses villages lui plaisent davantage que les landes du Portugal. Lœfling avait vu ces landes en automne, quand elles sont brûlées par le soleil d'été, au lieu qu'il avait vu les pâturages d'Espagne couverts de plantes bulbeuses en fleurs;

tant les circonstances influent sur le jugement des voyageurs.

A peine eûmes-nous passé le *Cayo*, que les sons de la langue portugaise, auxquels nous n'étions pas encore accoutumés, vinrent frapper nos oreilles. La plupart des mots des deux langues se ressemblent, mais la prononciation est différente. Là, ce sont des sons pleins et graves qui partent du gosier; ici, un léger sifflement des lèvres; là, des mots longs, élégans et empoulés, ici; un babil bref et entrecoupé. A *Badajoz* jamais on n'entend parler portugais, et jamais on ne parle espagnol à *Elvas*. Celui dont l'oreille est habituée à la différence des deux prononciations,et qui sait une des deux langues, entend l'autre facilement et sans l'avoir apprise.

En entrant dans une auberge à *Elvas*, on trouve des chambres et un ameublement pareils à ceux des deux Castilles et de l'Estramadure, ou même plus mauvais. En général, les maisons sont mieux construites et plus commodes en Espagne qu'en Portugal; mais, dans cette dernière contrée, on n'a pas besoin de s'inquiéter; on trouve

dans les provinces de Portugal toutes sortes de provisions, sans être obligé d'envoyer, ou d'aller chercher soi-même jusqu'au moindre morceau de pain, et un verre de vin, si l'on en a besoin. On peut se dispenser de faire des provisions, pourvu qu'on veuille se contenter de la cuisine portugaise: un friand n'y trouverait pas son compte. Nous fûmes contens du dîner et de la promptitude avec laquelle nous fûmes servis; notre hôtesse, jolie et affable, se faisait remarquer par la beauté de ses yeux vifs et expressifs, et par cet air décent qui convient à une personne bien née, et qui distingue particulièrement le bas-peuple.

Quelle différence, sous ce rapport, entre *Badajoz* et *Elvas!* Je parlerai encore souvent du bas-peuple du Portugal. Je me rappelle toujours avec plaisir les heures agréables dont j'ai joui chez cette nation sociale, et on trouvera mon jugement bien différent de celui des autres voyageurs, qui n'ont vu que Lisbonne, ou qui ne se sont pas donné la peine d'apprendre la langue du pays.

Elvas est une ville, en portugais *Cidade*,

en espagnol *Ciudad* (prononçez *Ciouda*). *Villa*, dans les deux langues, désigne un *bourg*, quoiqu'il y ait des bourgades plus grandes que bien des villes, et même que Madrid; *Aldea* désigne aussi, dans ces deux langues, un village. Il y a cependant des bourgs qui portent encore leur nom ordinaire d'Aldea. L'Espagnol appelle ordinairement un village *Pueblo*; le mot portugais *Povo*, qui a la même signification, n'est usité que dans le nord du Portugal; presque par-tout ailleurs on appelle un village *Lugar.* L'expression générale qui correspond à notre mot peuplade, est, en espagnol, *Poblation*, et en portugais *Povoaçâo* (prononcez *Povoaçaoung*).

Elvas n'a pris le nom de ville, que sous le roi *Don Manuel*, quoiqu'elle soit fort ancienne, et qu'elle ait été reconstruite par *Don Sanche II*, de qui elle tient son *Foral* (1), ou ses titres et privilèges. Elle a quatre églises paroissiales, six couvens dans l'intérieur de la ville, et un de capucins hors des portes. La population de la

(1) *Foral* est, d'après la définition d'un jurisconsulte portugais, *as leis ou titulos da creançao e das con-*

ville et de son territoire (*Termo*) est encore aujourd'hui de douze mille ames. Les rues sont étroites, irrégulières, et tellement sales que la plus grande sécheresse n'empêche pas qu'on ne marche dans la boue.

La plupart des villes espagnoles, et même *Badajoz*, sont beaucoup plus propres; le pays est agréable, la colline sur laquelle *Elvas* est située, est couverte d'oliviers; les environs de la ville offrent de fort beaux jardins remplis de légumes et d'orangers. Un aqueduc superbe, long d'un mille portugais (1), élevé, proche de la colline d'*Elvas*, et composé de rangs d'arcades d'une hauteur considérable, conduit les eaux à travers un valon; on le nomme *os arcos de Amoreira*, parce qu'il commence près d'un mûrier (*amoreira*).

Elvas est la résidence d'un *Corrégidor*, d'un *Provédor*, et d'un *Juiz de fora*, comme chef-lieu d'un *Corregimento*.

Je ferai ici quelques observations sur cet

---

diçoes com que os povoadores acceitarao as terras. Ainsi, ce sont les conditions sous lesquelles les premiers habitans ont été reçus dans le pays.

(1) *Legoa.*

objet, qui ne m'a pas paru assez clairement exposé dans les livres ordinaires de géographie et de statistique.

Dans l'origine, chaque ville du Portugal avait son juge particulier, choisi par ses habitans, qui prononçait en première instance; on trouve encore aujourd'hui de ces juges dans quelques bourgs et villages des provinces éloignées, et dont les fonctions ont assez d'analogie avec celles de nos baillis villageois, par exemple à *Cabo St. Vincente*. On les appelle *Juizes da terra*, (juges de l'endroit). Peu à peu la puissance royale s'augmentant, et ces juges pouvant avoir commis quelques désordres, d'autres juges furent nommés d'abord par le roi dans les villes, ensuite dans les bourgs et les villages; ils doivent avoir étudié dans les universités portugaises; on les appelle *Juizes de fora* (juges du dehors). Ils décident en première instance sur toutes les affaires civiles; dans les petites villes, les affaires criminelles sont aussi de leur ressort. Mais, dans les grandes villes, il y a un *Juiz do crime* (juge criminel).

Le Portugal, outre sa division en provin-

ces, est encore partagé en districts, qu'on appelle communément *Commarcas*, ou *Corregimentos.* Dans chaque chef-lieu réside un *Corrégidor*, qui prononce en seconde instance sur toutes les affaires civiles et criminelles; il exerce toujours une surveillance sur les *Juizes de fora*, et peut les suspendre de leurs fonctions. Si le *Corregimento* est dépendant originairement de la couronne, il s'appelle *Coreiçao*; s'il est dépendant de *Donatarios*, il s'appelle *Ouvidoria.* Voilà pourquoi *Braganza* est toujours une *Ouvidouria*, parce que les ducs de *Braganza* en étaient originairement les *Donatarios*; comme la plupart des *Ouvidourias* dépendent actuellement des maisons royales, on ne distingue les deux sortes de *Corregimente* que dans le stîle du barreau;aussi ne dit-on jamais *Ouvidor*, mais vulgairement parlant *Corrégidor*, et dans le stîle du barreau *Corrégidor ouvidor.* Le *Provédor* réside également dans le chef-lieu des *Comarcal*; il est totalement indépendant du *Corrégidor*, et a la surveillance générale sur l'exécution des testamens, des tutelles, etc., et sur la recette

des deniers royaux dans le district. Il a sous lui, dans les grandes villes, quant aux premières fonctions, un *Juiz dos orfaôs* (juge pour les orphelins), duquel on appelle au *Provédor*. Ce sont les principaux magistrats dans les chefs-lieux des provinces, auxquels il faut joindre encore beaucoup d'officiers subalternes, comme les *Alcade*, *Vereadores*, *Meirinhos*, et *Escrivaes*.

Elvas est le boulevard du pays. La ville même, qui est très-bien fortifiée, est défendue par deux forts construits sur les hauteurs qui l'avoisinent; l'un s'appelle *o forte de St. Luzia*; l'autre a été élevé par le comte de *Lippe-Buckebourg*, et s'appelle encore, d'après lui, *o forte de Nossa Senhora de Graça de Lippe*. Le prince *de Waldeck*, qu'on peut citer comme connaisseur dans cette partie, regardait ce dernier fort comme un chef-d'œuvre d'architecture militaire, et comme surpassant tout ce qu'il avait vu dans ce genre. On n'en permet l'entrée à aucun étranger, à moins qu'il ne soit au service du Portugal. Au printems de 1798, tout pa-

raissait en bon ordre dans la ville; il y avait une forte garnison dans la forteresse, et on travaillait à de nouveaux ouvrages. A *Badajoz*, tout paraissait vide et abandonné; on voyait que le Portugal avait des craintes que n'éprouvait pas l'Espagne. La garnison d'*Elvas*, surtout les officiers, avaient un air martial, et un officier prussien ne les aurait pas désavoués pour collègues. Il n'en est pas de même à *Badajoz.*

L'état si bien ordonné de l'armée portugaise, est tout-à-fait l'ouvrage du comte *de Lippe*, de cet homme extraordinaire, dont le souvenir est cher encore à chaque habitant du pays. Qui ne connaît pas *o Conde de Lippe*, dit simplement *o Gran Conde!* La nation entière lui paie un juste tribut d'estime et de vénération; elle le reconnait pour le créateur de son armée. Après avoir beaucoup entendu parler de lui en Portugal, j'ai lu, avec un extrême plaisir, ce que *Zimmermann* dit de lui dans son ouvrage *sur la Solitude*; où son portrait est frappant, et rendu avec tous les charmes de stile particuliers à cet auteur.

Le comte *de Lippe* a rendu la vie dure à ses successeurs en Portugal. Le comte *Oeynhausen* a cru devoir changer de religion, mais cela n'a pas été pour lui un titre de recommandation pour la plus grande partie de la nation qui n'est pas du tout fanatique.

Le prince *de Waldeck*, l'homme le plus aimable dont l'Allemagne pût faire présent au Portugal, venait d'arriver pour mettre de l'ordre dans ses finances, ce qui ne plaisait point du tout aux Portugais. Il eut l'imprudence de servir sous le duc *de La Foês*, ce qui lui causa beaucoup de chagrins. Il ne connaissait pas le Portugal. Il espérait obtenir par son amabilité, ce qu'on n'y reçoit que par la force et par les menaces. Il est mort à *Cintra*, à la suite des blessures où il qu'il avait reçues devant Thion ville, avait perdu un bras.

Les troupes portugaises sont assez bonnes; je connais plusieurs régimens bien exercés, et manœuvrant supérieurement. On pourrait même les comparer aux corps des armées les mieux disciplinées. Le régiment de *Gomez Freire* à Lisbonne, m'a paru mieux exercé

exercé que celui de *Dillon*, originairement émigré, ensuite *régiment anglais*. Les six régimens qui ont marché contre les Français dans le Roussillon, à l'époque de la dernière guerre, se sont comportés d'une manière irréprochable; et dans une surprise, où il n'entra point de leur faute, ils se battirent en braves : les Emigrés sous les ordres du marquis de *Saint-Simon*, et les Espagnols, s'accordent en ceci. En un mot, il ne manque à ces soldats que des officiers et des généraux, tels qu'étaient autrefois *Albuquœrque*, *Pacheco*, *da Cunha*, *etc.* On trouve cependant dans l'armée portugaise quelques officiers instruits et braves; le tems du moins où les officiers servaient à table est passé, mais ils ne jouissent pas encore de toute la considération qui leur est due, dans un pays qui doit son existence et sa gloire à son énergie militaire. A la vérité, des commandans de forteresses, qui demeurent à Lisbonne, et qui n'ont vu qu'une fois la place qu'ils commandent, des généraux qui ne résident pas auprès de leurs régimens, ne contribueront pas beaucoup à cette amélioration, non plus que les jeunes

Emigrés français; qu'on introduit par-tout, et qui sont odieux sans être utiles. Une nation ne peut devoir son instruction qu'à elle-même. Les étrangers peuvent lui servir de modèles, pourvu qu'on ne leur donne pas la préférence sur les nationaux.

L'uniforme de l'infanterie et de la cavalerie portugaise est bleu foncé; celui des hussards bleu clair; celui du soldat de marine verd; la marine est habillée comme celle d'Angleterre. Les culottes bleues ou rouges des différens régimens, et les culottes de velours noir des officiers font un effet désagréable à l'œil. Les généraux et tous les officiers supérieurs portent l'habit écarlate richement galonné en or. La cavalerie, comme celle des Espagnols, n'a que des chevaux entiers, qui cependant sont plus lourds. La cavalerie portugaise est, en général, excellente, mais son uniforme ne convient point à cette arme. Le soldat est mal payé, il reçoit deux *vinteins*, ou 40 *Rées*, (à peu près cinq sols) sur lesquels on retient encore quelque chose pour son habillement; c'est une somme insuffisante en Portugal, et surtout à Lisbonne; du pain,

une sardine, et de mauvais vin, font toute la nourriture de ces hommes, qui n'ont que rarement ou jamais de la viande et des légumes. En 1798, une grande quantité de jeunes gens furent enrôlés de force dans plusieurs régimens qui furent par-là augmentés de cinq cents hommes; on arrachait les laboureurs à leurs travaux champêtres; on prenait des hommes par-tout où l'on en trouvait. Le gouvernement promettait des récompenses au *Juizes de fora*, qui procuraient beaucoup de recrues, d'où il résultait qu'on rencontrait souvent de longues files de jeunes gens, les mains garottées comme des criminels. Il était douloureux de voir ces malheureux, qui peut-être vivaient commodément chez eux du fruit de leurs travaux, traînés à la ville pour y souffrir la faim. Souvent le soir, à Lisbonne, les soldats de garde devant la caserne du régiment de *Gomez Freire*, m'ont demandé l'aumône; et certes ces hommes avaient droit à ma pitié. Peut-on blâmer la nation Portugaise, si elle déteste le service militaire?

Le nombre et les noms des régimens portugais, ont les suivans :

Infanterie.

Deux régimens d'Elvas, deux d'Olivença, deux de Braganza, deux de O-Porto, le régiment de Péniche, le régiment de Sétuval, le régiment de Cascaes, le régiment de Campo-Mayor, le régiment d'Estremoz, le régiment de Pénamacor, le régiment de Serpa, le régiment de Lagos, le régiment de Faro, le régiment de Moura, le régiment de Castello de Vide, le régiment de Almeida, le régiment de Chaves, le régiment de Vianna, le régiment de Valença. Tous ces régimens portent des noms de villes; ceux qui suivent, portent ceux de leurs commandans actuels, ou de ceux qu'ils avaient autrefois; savoir, le régiment de Lippe, le régiment de Freire, le régiment de Lancastre. Le premier régiment Braganza, le régiment de Moura, et le régiment d'Estremoz, étaient alors en Amérique.

Cavalerie.

Le régiment de Kay, à Lisbonne (*do Caes*);

le régiment d'Alcantara, le régiment d'Evora, le régiment d'Elvas, le régiment de Tavira, le régiment de Moura, le régiment de Castello-Branco, le régiment d'Almeida, le régiment de Miranda, le régiment de Olivença, le régiment de Chaves, le régiment de Braganza. Le seul régiment de Meklenbourg ne tire pas son nom d'une ville, mais du duc régnant de Meklenborg-Strelitz. Ajoutez à ceux-ci une légion de troupes légères (*hussards.*)

Artillerie.

Le régiment de Lisbonne (*da Corte*), le régiment d'Algarve, le régiment d'Estremoz, le régiment d'O-Porto.

A ces corps, il faut encore ajouter un corps d'ingénieurs.

Le service près la famille royale se fait par les régimens en garnison à Lisbonne, ceux de Lippe et de Kay.

Dans les possessions extérieures se trouvent les régimens suivans :

Infanterie.

Deux régimens de Bahia, le régiment de Rio-Janeyro, le régiment de Maranahao

(prononcez Maranjadung), le régiment de Rio-Negro, le régiment de Para, le régiment de Santos, le régiment de l'Isle Catherine, le régiment d'Olinda, le régiment de Recife, le régiment de Macapa, le régiment d'Angola, le régiment Mozambique; tous des régimens dont les officiers, et même en partie les soldats, vivent en Portugal. Deux régimens de Goa, deux légions de Sipoes.

Cavalerie.

Régiment de Minas Geraes, les volontaires de la Capitania de St.-Paul, les dragons de Rio-Grande, la cavalerie légère de Rio-Grande.

Artillerie.

Les régimens de *Rio-Janeiro*, de *Bahia*, de *Goa*.

Joignez à ces régimens les trois, qui, comme nous avons dit plus haut, sont en Amérique.

Le Maréchal-général (junto à real pessoa de S. M.,) ou le général en chef près la personne de sa majesté, est le duc de *Lafaes* (Lafous). Le prince de *Waldeck*

avait le titre particulier de maréchal *dos exercitos de S. M.* (maréchal des armées de sa majesté).

Il est impossible d'indiquer précisément le nombre effectif des troupes, plusieurs régimens ayant été augmentés indéfiniment, sans doute à cause de l'escadre que les Français équipaient à Toulon, et qu'on croyait destinée contre les Algarves. Aussitôt qu'on apprit leur arrivée en Egypte, le zèle se refroidit : mais on ne cessa pas tout-à-fait d'augmenter l'armée ; cependant on ne peut pas porter un régiment d'infanterie au dessus de 1,200 hommes; joignez à cela la milice du pays, divisée par district, dont chacun a son commandant.

Mais nous avons assez parlé du militaire. Revenons à ce qui concerne mon objet; je veux parler du sol et des productions du pays.

La colline sur laquelle Elvas est située est formée de granit, dont la masse se compose de quartz blanc-grisâtre, de spath des champs, et de mica. Ce granit se trouve sur la pente des montagnes ; il est couvert d'une pierre calcaire grisâtre, la-

melleuse, entremêlée de pyrite sulphureuse et de cuivre gris. La végétation y est comme en Espagne ; par-tout croissait la belle mufflaude (*Antyrrhinum amethystinum*), décrite pour la première fois dans l'Encyclopédie de Lamark, et l'*Iris alata*, également belle, et que nous avions déja trouvée près Badajoz.

CHAPITRE XIII.

D'Elvas jusqu'à Estremoz, Arrayolos, et Montemor-O-Novo.

BIENTÔT nous perdîmes de vue la belle contrée d'Elvas. La plupart des villes ou villages, sont disséminés çà et là, comme des îles enchantées sur une mer immense. Non loin d'*Elvas*, on gravit des montagnes nues et stériles ; on trouve bien encore quelques maisons isolées, mais on ne voit plus de villages. Plus loin, vers la *venda do Senh-Jurado* (*venda*, en espagnol *venta*, veut dire une auberge isolée) les montagnes sont couvertes de *Ladanum* (*cistus ladaniferus*) ; elles sont composées de schiste avec beaucoup de filons de quartz. Ce schiste si commun en Portugal, n'est souvent que du grès ; il n'est pas rare de lui voir porter la trace de sa composition primitive, le

granit, le mica, et le grain de spath des champs ; souvent il a beaucoup d'affinité avec le thonschiefer, et il finit par se changer totalement en ce minéral. Il forme souvent des montagnes d'une pente douce, peu élevées, qui contiennent des indices de mines.

Ces montagnes de schiste présentent toujours l'image de la sécheresse et de la stérilité, et sont ordinairement, dans le Portugal, couvertes de Ladanum. On ne peut pas se faire une idée de ces contrées, si on ne connaît pas ce ciste ladanifère. Il s'élève à la hauteur de quatre et quelquefois de six pieds ; ses feuilles ont presque la forme de celles de l'*oléandre*; elles sont luisantes, d'un verd foncé et ne tombent point l'hiver. Les boutons et les feuilles sont couverts d'une résine odoriférante, et répandent, surtout le soir, une odeur très-agréable dans leur voisinage.

Ces arbustes n'ont pas de branches entrelacées, mais ils croissent si près l'un de l'autre, qu'on ne peut y passer qu'avec peine ; ils tirent à eux le suc des autres plantes, au point qu'on en trouve rarement. Leurs fleurs sont très-belles ;

mais elles ne paraissent pas à-la-fois, et tombent trop vîte. Chacune des cinq pétales est longue de trois pouces; leur largeur à la partie supérieure est de deux pouces. Elles sont d'une couleur blanche; la partie inférieure, comme l'intérieure,est marquée de taches de couleur de pourpre foncé en forme de gouttes. Cet arbuste est fort beau par lui-même, mais l'uniformité des déserts où il se trouve finit par le rendre désagréable. Il n'est bon que pour le chauffage et à faire du charbon; dans un pays peuplé et cultivé, on pourrait peut-être tirer parti de sa résine.

La *Venda* est une auberge fort petite dans un pays triste et misérable. On doit toujours s'attendre à quelqne désert autour d'une *Venda*.

Après cette *Venda*, on trouve un bois de liège, qu'on voit rarement dans l'intérieur de l'Espagne. Vers *Estremoz*, qui est située à sept milles portugais,(*Legoas*), (1)

(1) Le mille portugais diffère suivant les provinces, mais il est toujours plus long que celui d'Espagne, de trois mille toises.

d'*Elvas*, le pays devient plus agréable, mieux cultivé, et produit beaucoup d'oliviers. Les montagnes s'élèvent de nouveau. Une pierre calcaire noire, lamelleuse, qui offre souvent aussi du beau marbre, se trouve fréquemment dans les rochers.

Estremoz est une petite ville fortifiée, mais sa *Villa et Praça de armas* (et par conséquent son gouverneur) est du ressort du *Corregimento d'Evora.* On évalue le nombre des habitans au plus à six mille âmes. La ville n'est rien moins que belle; elle a pourtant une place publique assez grande et assez agréable. Le château est situé sur une hauteur; la ville a aussi quelques ouvrages extérieurs. Autrefois elle était plus considérable; du moins les couvens, dont cinq sont dans la ville, et le sixième qui est dans sa proximité, semblent le prouver. Dans chaque endroit en Portugal, un peu considérable, on trouve un hôpital, ou une *casa de misericordia*; mais ils sont ordinairement si mal entretenus, qu'ils ne sont d'aucune utilité au public. Les environs de Lisbonne sont très-agréables et bien cultivés; on y trouve beaucoup de jardins

plantés d'orangers et de lauriers, tant que le terrein est calcaire; mais à peine a-t-on mis le pied sur les montagnes formées de granit schisteux, qu'on n'aperçoit plus aucune culture, on ne trouve que des déserts couverts du ciste ladanifère. A trois *legoas* d'*Estremoz*, l'on aperçoit une auberge appelée *venda do Ducque*, et où sûrement un duc ne voudrait pas descendre. On trouve encore ici des contrées couvertes de genêts comme en Espagne, ce qui n'est pas ordinaire en Portugal; ce n'est qu'à une lieue d'*Arrayolos*, que le pays devient plus cultivé. *Arrayolos* (et non *Arraidos*, ainsi qu'il est nommé dans quelques cartes) est un bourg ouvert, une *villa*, d'à-peu-près deux mille âmes, avec un grand couvent habité par des chanoines de St.-Jean l'Évangéliste, et un couvent de Franciscains. Cet endroit est à six lieues d'*Estremoz* : sur toute la route on ne trouve pas un village, mais seulement quelques maisons isolées. Le sol est formé tantôt de granit en masse, tantôt de granit schisteux.

D'*Arayolos* la route conduit à *Montemor-o-Novo*, à trois *Legoas* de là, par des

montagnes incultes, et ensuite par un vallon fertile. De là on monte des montagnes de granit couvertes de chênes toujours verds, et de buissons de myrthe. Cet arbrisseau n'est pas agréable quand il couvre des contrées entières; il demeure petit, et il a un port désagréable. Ce n'est qu'auprès des ruisseaux qu'il est plus haut et plus beau; c'est là surtout qu'il est agréable, quand il se pare de ses jolies fleurs blanches. On ne trouve ici que l'espèce à grandes feuilles; celle à petites feuilles nous ne l'avons seulement vue que dans les landes d'*Alentejo*, près d'*Azoytao.* Vers *Montemor-o-Nova*, le pays est encore mieux cultivé. Cet endroit est ouvert (*Villa*) et tout-à-fait gai et vivant; il y a plus de quatre mille habitans et quatre couvens; il est situé très-agréablement sur des collines fertiles. De ce côté on arrive par une grande et belle pelouse en face de la ville; et à gauche, sur une colline plus élevée, on voit les ruines d'un vieux château. Du côté de Lisbonne, il y a beaucoup de jardins, après lesquels on trouve des forêts de chênes verds. Cet arbre fait la richesse de la contrée, et la nourriture de

quantité d'animaux. On s'en sert pour engraisser les cochons, qu'on conduit à *Aldea Gallega*, d'où on les embarque pour Lisbonne. L'espèce de glands que cet arbre produit, est préférable à toute autre pour engraisser ces animaux. Quarante *alqueires* de ce fruit font le même profit que soixante *alqueires* des fruits du liège : les hommes les mangent grillés, et ils n'ont point un goût désagréable. Ils ne servent cependant qu'à la nourriture des pauvres. On ne donne aucun soin à la culture de cet arbre ; on l'abandonne à la nature ; négligence impardonnable pour un objet aussi important. Son bois est rougeâtre, dur et excellent : on l'emploie surtout à faire des charrettes, et le charbon qu'on en tire est très-estimé. J'ai déja parlé plus haut de cet arbre, à l'occasion des forêts d'Espagne, où on l'emploie aussi pour engraisser les animaux et pour la nourriture des hommes. J'observerai encore ici que cet arbre ne diffère pas du *Quercus Bellotte* de Desfontaines. Linnée le confond avec une autre espèce, qui a les feuilles moins convexes, je veux dire le *Quercus Ilex* : on l'appelle en Portugais *azinheira*, et son fruit *bolota*.

Les montagnes de granit se prolongent jusqu'à un *Legoa* au delà de *Montemor*, où elles disparaissent, et sont remplacées par une plaine qui s'étend jusqu'aux rives du Tage, et qui est couverte de sable.

CHAPITRE

CHAPITRE XIV.

Landes de la province Alemtejo. — De cette province en général.

La province *Alemtejo* tire son nom d'*alem* (*aleng* en deçà), et de *Tejo* (*Techo*, Tage). Il est fâcheux que les limites naturelles de cette province, depuis la rivière jusqu'aux montagnes qui séparent les *Algarves*, ne forment pas aussi les limites politiques de cette contrée ; car plusieurs *Corregimentos* de la rive méridionale du Tage, font partie de la province *Estremadure*. J'emploierai cependant souvent l'expression *Alemtejo*, d'après ces limites naturelles, quand il ne sera pas question d'objets politiques ; et alors je partagerai toute cette contrée comme formant trois parties, savoir ; la partie supérieure, ou montagneuse, la plaine, ou les landes, et la *Serra da Arrabida*.

Nous voici maintenant dans ces grandes

landes, qui d'un côté s'étendent le long du Tage, en montant jusqu'à *Salvaterra*, et de l'autre aboutissent à la mer. Vers le Sud, elles vont jusqu'aux montagnes des frontières des *Algarves*, et vers l'Est, jusqu'à *Beja* et *Evora*. Au milieu de cette plaine s'élève une chaîne de hautes montagnes, appelées *la Serra da Arrabida*; (*Serra* signifie montagne, en espagnol *Sierra*) qui finit dans le *Cabo Espichel*, en allant par *Sétuval*. Le terrein de ces landes est formé, comme celui de nos bruyères du duché de *Lunebourg*, de petites collines qui leur donnent l'aspect d'une mer agitée. Près du Tage et de la mer, le sol est tellement sablonneux qu'on y enfonce profondément; mais dans d'autres places, il est couvert de gravier et de galets qui l'affermissent. En creusant la terre, on trouve après le sable une argile rouge, compacte et ferrugineuse, comme on en aperçoit aux rives escarpées du Tage. Il y a très-peu d'endroits marécageux; en général, l'aridité est la cause de la stérilité de cette grande contrée.

Nous entrâmes dans ces landes dans la plus agréable saison de l'année, au com-

mencement du printems : les bruyères de la plus belle espèces, les *cistes* charmans de l'Europe méridionale, étaient presque tous en pleine floraison, et l'air doux et serein était embaumé des plus doux parfums. Si l'on se trouvait tout-à-coup transporté d'Allemagne dans ces landes, on serait tellement enchanté à cet aspect, que sûrement on ne songerait pas à les comparer à celles de Lunebourg ou de l'Angleterre.

La variété des arbustes est infinie, et leur beauté surpasse de beaucoup la plupart de nos plantes du Nord. D'ailleurs ils conservent toujours leur verdure, et c'est précisément en hiver qu'ils offrent le plus de magnificence. Une espèce de bruyère, l'*Erica australis*, parvient à une hauteur de six pieds et davantage, et est tout-à-fait couverte de grandes fleurs rouges, très-agréables ; une autre, l'*Erica umbellata*, est plus petite à la vérité, mais ses fleurs offrent un rouge beaucoup plus vif. Parmi ces bruyères, croissent des cistes à fleurs jaunes (*C. Helimifolius*, *Lasianthus*, *Libanotis*), dont le fond présente des taches purpurines (*Cistus sambucifolius*) ; une autre à

grandes fleurs rouges, de la forme d'une rose (*Cistus crispus*) ; et enfin une plus rare encore, qui se distingue par la blancheur éclatante de ses fleurs et par son port agréable (*Cistus verticillatus*). Ensuite on arrive dans des lieux que le *Lithospermum fruticosum* embellit de ses fleurs violettes, auquel se réunit le *Stœchas* odoriférant (*Lavandula Stœchas*) pour égayer ces landes. Ailleurs, ce sont des broussailles de genièvre (*Juniperus oxycedrus* et *phoenicea*), le romarin et le myrte : et la contrée est couverte d'une espèce de chêne qui rampe sur le sol (*Quercus humilis*); sans parler d'un grand nombre de belles plantes bulbeuses, et d'autres, très-rares, et même tout-à-fait inconnues dans nos contrées. Ces plantes paraissent et disparaissent comme des décorations théâtrales, pour récréer les yeux par une agréable variété, jusqu'à ce que le ladanum, dans des sites plus élevés, termine la scène par un désert triste et uniforme.

Maismalgré cette variété et cette quantité de fleurs, ces landes ne laissent pas d'être désagréables, même dans les sites les plus

charmans. Il n'est aucun beau paysage sans culture, à moins qu'il ne présente des contrastes saillans. Avec quel plaisir j'ai quelquefois rencontré des ruches au milieu de ces contrées désertes et abandonnées !...

Dans ce pays, et particulièrement aux environs de *Lisbonne*, on trouve çà et là des forêts de sapins. Il existe dans le midi de l'Europe deux sortes de sapins très-communs : la première est le pignon (*Pinus Pinea*), très-bel arbre dont le tronc s'élève à une grande hauteur; ses branches s'étendant en demi-cercle, forment une superbe couronne touffue et majestueuse; celles de nos sapins (*Pinus sylvestris*) sont plus longues, et leur verdure est plus foncée. L'autre espèce est le sapin maritime (*Pinus maritima Gerardi*); il ne s'élève jamais si haut que le premier, et même que notre sapin. Il a des branches droites, et qui n'étant pas courbées en demi-cercle, comme celles du pignon, présentent une espèce de pyramide, comme le sapin, et ne se terminent pas en couronne; leurs feuilles sont plus longues et plus vertes que celles de nos sapins, et son écorce n'est pas non plus

rougeâtre. Quoique son port ne soit pas si élevé ni si majestueux, cet arbre offre cependant un plus beau coup-d'œil que notre sapin, à qui son écorce rougeâtre et les feuilles courtes et d'un verd bleuâtre, prêtent un caractère de tristesse. Ces deux arbres, le pignon et le sapin maritime sont très-utiles; le bois en est bon, et fournit une si grande quantité de résine, que le ministre de la marine vient d'ordonner d'en faire du goudron, chose à laquelle on n'avait pas pensé jusqu'alors. Le fruit du pignon contient une espèce d'amande, d'un goût agréable, qu'on mange en grande quantité, et qu'on emploie à la préparation de différens mêts. On fait encore de ces arbres un usage qui leur devient très-préjudiciable; c'est que les pêcheurs de *Seixal*, *Costa*, *Trafferia*, arrachent les racines des jeunes plantes, et s'en servent pour donner à leurs filets une couleur brunâtre. Cela est rigoureusement défendu, mais on n'a aucun égard à cette prohibition.

A quatre *Legoas* de *Montemor-o-Novo*, est un petit village (*Vendas Novas*), où se trouve une maison de chasse du prince de Brésil : trois *Legoas* plus loin, on rencontre

un autre petit village appelé *os Pegoês;* tous deux bâtis à l'époque où Philippe II arriva à Lisbonne(1): à cinq *Legoas* de là on descend sur la rive du Tage, où l'on s'embarque pour Lisbonne, à un village nommé *Aldea Galega.* On fait onze milles dans les landes, sans trouver autre chose que des broussailles, des forêts de sapins et auprès des hameaux quelques champs cultivés. Sur une hauteur, à un *Legoa* d'*Aldea Galega*, est située une église dédiée à *Nossa Senhora Ataraya* (Notre-Dame de la Tour). Les nègres de Lisbonne font, une fois l'année, un pélerinage à cette église, et les curieux s'empressent d'aller voir cette noire procession.

Je me flatte que mes lecteurs me sauront gré d'insérer ici l'extrait d'un traité sur la province *Alemtejo.* L'auteur est *Antonio Henriques da Sylveira*: il se trouve dans le premier volume des *Mémorias économicas* de l'Académie des Sciences de Lisbonne. Cet auteur décèle une grande connaissance

(1) Voyez *Zeileri Itinerar. Hisp. Norimb*, 1637, pag. 279.

du pays, et répand sur quelques parties de grandes lumières, touchant l'état du Portugal en général. Mais son traité est écrit d'un stile si pédantesque, et surchargé de tant de choses inutiles, que je crois devoir me borner à en faire l'extrait. Il commence par les avantages de l'agriculture; nous fait voir l'Empereur de la Chine mettant lui-même la main à la charrue : il n'oublie ni Ancus Marcius, ni Cincinnatus. Nous ne donnerons ici qu'un abrégé de ce qu'il y a de plus important sur la population, objet de l'économie politique de la province en question.

« La province d'*Alemtejo* est la moins peuplée de toutes celles du royaume. Elle a 36 *Legoas* de longueur sur presque autant de largeur, et ne renferme cependant que quatre *cidades*, cent cinq *villas*, trois cent cinquante-huit paroisses, et à-peu-près trois cent mille âmes (1). Les villes sont trop peuplées, et surpassent proportionnellement en population les autres villes du

(1) Ce nombre a été déterminé plus exactement dans le dernier dénombrement qui le fait monter à 339,345.

royaume. Mais les villages d'où dépend l'agriculture, sont en trop petit nombre, parce qu'il y a trop de désœuvrés et de fainéans dans les villes. Ce défaut de population vient de ce que cette province a toujours été le théâtre de la guerre entre l'Espagne et le Portugal. Elle a de plus un grand nombre de places fortes, entretient dix régimens d'infanterie et quatre de cavalerie ; par conséquent, le quart des forces de terre du royaume, lesquelles sont toujours fournies par cette province. Toutes les villes et villages de cette province, excepté les places fortes, sont moins peuplés aujourd'hui qu'au commencement du siècle, et on y trouve par-tout des maisons abandonnées. On devrait recruter les troupes également dans les autres provinces ».

« Le meilleur moyen d'aider cette province à se relever, serait que le roi y fît bâtir des petits villages d'une vingtaine de feux chacun, ou permît à des particuliers de le faire, en leur en assurant la seigneurie. »

« On objecte à cette disposition : 1°. le défaut d'eau : mais ce défaut n'est pas général, et, où le besoin l'exigerait, on pourrait

creuser des puits, comme on le pratique déja dans beaucoup d'endroits de la province. »

« 2°. La stérilité du terrein. — Mais un terrein qui produit des pâturages pour les bestiaux, peut aussi produire du blé, ou, au moins du seigle et du maïs, particulièrement auprès des rivières. »

« 3°. Le défaut de population... La province *Minho* est si peuplée, qu'un grand nombre de ses habitans émigre tous les ans pour se répandre dans d'autres provinces. Il serait donc facile d'employer ces individus pour former de nouveaux établissemens. »

« 4°. La culture n'augmentera pas, si on place ces colons sur un terrein deja cultivé... Mais, si on divisait ces terreins en petites parties, ils seraient mieux engraissés, mieux cultivés, à cause de la proximité des habitations; et on ne les laisserait pas deux années en jachère, en ne semant qu'une fois tous les trois ans, comme il est d'usage actuellement. On pourrait les ensemencer deux années de suite, et laisser reposer la terre une année. »

« 5°. Personne ne voudra faire les avances pour la construction d'un village».— On fait

tant de dépenses pour le luxe et la vanité, qu'il n'y a pas de doute qu'on ne trouvât facilement des gens qui s'en chargeraient volontiers, à condition de devenir seigneurs de villages. On peut en juger par ce qui suit : Pour équiper une compagnie de cavalerie, il en coûte huit mille crusades, pour lesquelles le roi ne donne que le brevet de capitaine : cependant, comme, d'après ses ordres, il devait être fourni cinq compagnies dans les *Arlgarves*, il s'est déja présenté cent cinquante-quatre concurrens. »

«La terre est mal cultivée dans *Alemtejo*»... Le sol dans cette province est de trois qualités différentes : il y a des terres fertiles, noires, fermes et grasses; mêlées d'argile rouge à *Elvas*, *Campo-Mayor*, *Olivenza*, *Fronteira*, *Estremoz*, *Beja*, *Sarpa*. Il y a des terres plus légères, mélées de sable, dans les environs d'*Evora* et d'*Arrayolos*. Dans celles-ci, les variétés inférieures du froment, l'orge et le seigle, viendraient à merveille. Aussi on y voit beaucoup de liéges et de chênes toujours verds. Un terrein sablonneux et stérile compose les landes de *Cantarinho*, *Ponte-de-Sor*, *Monte-Argil* :

Tancos, *Vendas-Novas*, qui ont plus de trente *legoas* d'étendue. Elles étaient autrefois couvertes de liéges, mais on a vendu ces arbres aux charbonniers; on a détruit ces forêts, et on n'en voit plus qu'à quelque distance de la rivière. Ces landes ne servent qu'à la pâture des chèvres; cependant le fond de ces terres offre une forte couche d'argile, qu'on pourrait faire remonter par le labour, pour rendre, par ce moyen, le terrein propre à l'agriculture : on devrait aussi planter beaucoup de sapins, et les défendre contre les chèvres; mais il faudrait se garder d'en mettre près des grandes routes, où ils ne serviraient qu'à protéger les voleurs. Il y a aussi près de *Rio Frio*, *Relva*, *Baraco-de-Alva*, des marais qu'on pourrait dessécher. Une grande partie de cette province, par exemple aux environs d'*Aviz*, etc. est couverte de broussailles; on est dans l'habitude tous les huit ans de les abattre, de les brûler, et de semer du blé sur les cendres. Cela rapporte, au plus, huit pour un, fait tort au gibier, et détruit souvent les forêts et les moissons. On a bien condamné à l'amende les auteurs des dégâts pareils;

mais, outre que les délinquans sont trop pauvres pour pouvoir payer, ce châtiment ne remédie à rien. »

« Le cours des rivières d'Alemtejo, surtout en hiver, est très-rapide, et cause beaucoup de dommages... On devrait planter des arbres sur les rives, pour contenir l'eau dans son lit ».

« La *Serra d'Ossa* est très-fertile du côté du Sud, mais presque entièrement inculte, et tout-à-fait nue du côté du Nord. On pourrait y planter des châtaigniers. Les biens communaux, dans cette province, sont ordinairement remplis de broussailles (1). Dans quelques cantons, on les emploie à cuire le pain; par exemple, à *Estremoz*, où sont les fours de l'armée; il faut les conserver; dans d'autres endroits, ils servent aux pâturages: mais par-tout ailleurs on devrait les partager par lots, et en excepter les gens riches et de condition; car ceux-ci sont toujours les mieux partagés.»

« La province est pleine de mendians et

(1) On compend ici par broussailles (Mato) toujours le *Cistus ladaniferes.*

de vagabonds. Ils quêtent et volent pendant le jour, et ils passent les nuits dans les chaumières des agriculteurs. Ils se réunissent par troupe de quatre-vingts ou cent, quand il y a une noce ou un baptême : alors les riches paysans leur donnent à manger par une religion mal entendue, ou par vanité : d'autres, moins dupes ou plus éclairés, le font par crainte, afin que ces brigands ne brûlent pas leurs blés. Il s'en suit que ces vagabonds sont très-insolens»... Les anciennes et excellentes lois des Rois *Don Juan III* et *Don Sébastien* devraient être renouvelées. On ferait bien aussi de réprimer le vagabondage de ces fainéans qui portent par-tout le désordre, sous prétexte de faire honorer leurs saintes images : il faudrait faire cesser les pélerinages à *St.-Iago de Compostella* etc. (1). »

« La noblesse a de nombreux troupeaux de petit bétail, qui nuisent à la culture des landes, qu'elle emploie aux pâturages, auxquels elle joint encore d'autres terreins

(1) La Reine vient d'y envoyer nouvellement de riches présens.

non cultivés. Des nobles, qui ne possèdent à peine des pâturages que pour quatre-vingts brébis, en ont plus de mille; c'est le terrein de leurs voisins qui nourrit leur bétail. Les lois ont, à la vérité, cherché à remédier à cette injustice, par l'établissement de gardes champêtres. Mais le remède est pire que le mal, car ceux-ci s'entendent avec les transgresseurs, et les pauvres voisins ne peuvent lutter contre la puissance et la considération. La noblesse cherche généralement à se soustraire aux impôts que le pauvre est obligé de supporter en entier. Dans la guerre de 1762, un noble qui avait nombre de charriots, n'en fournissait point, mais un malheureux paysan, qui n'avait que deux pauvres charrettes, était forcé de les donner toutes les deux. »

» Le luxe du paysan est encore un obstacle à la prospérité de cette province. Les Espagnols nous vendent des étoffes de soie, légères et peu coûteuses, qui ne durent pas longtems, et contentent la vanité que l'on a de changer souvent d'habits. Les marchands de *Badojoz* débitent annuellement pour plus de cent mille crusades pour des étoffes

de soie dans le pays»... Une loi somptuaire pourrait prévenir cet inconvénient. Un autre abus encore est qu'ils font souvent étudier leurs fils, pour leur faire embrasser l'état ecclésiastique. »

« La multiplicité des fêtes est pareillement très-nuisible... On devrait donner *gratis* la permission de travailler ces jours-là après la messe, comme font les évêques de *Coïmbra*, *Lamego*, *Portalegre*, et *Porto*.»

« Différens biens appartiennent par indivis à plusieurs seigneurs, dont un (*le Senhorio* ou *Posseiro*) a le droit de contracter seul, et de louer les biens à son gré et à la personne qu'il lui plaît : les autres intéressés (*Quinheiros*) reçoivent seulement leur part, qui est fixe ou variable. Ils sont obligés de contribuer aux dépenses pour un quart, proportionnellement à leur portion, excepté celles qui servent à l'amélioration du bien. Cet ordre de choses est évidemment nuisible : un ancien usage a consacré la remise au paysan de quelques-unes de ses redevances, dans les mauvaises années; mais ici cette remise n'a pas lieu, les intéressés voulant bien entrer dans le profit,

profit, mais aucunement dans les pertes. C'est ce qui fait que presque tous ces biens sont couverts de broussailles. En 1773, cet ordre de choses fut aboli; mais en 1777, cette abolition fut révoquée, à cause de l'abus qu'on en avait fait. Il serait nécessaire de faire une loi qui autorisât à rembourser les intéressés, moyennant une somme une fois payée, ou une rente annuelle. »

Tels sont en substance les vues et les moyens que propose cet auteur instruit et courageux. Qu'on me permette de faire quelques additions à son mémoire. Différens cantons d'*Alemtejo* ne sont point propres à la culture du blé, comme les landes près du Tage, formées d'une couche épaisse de sable fin. L'auteur conseille bien de faire remonter par le labour la couche d'argile qui se trouve dessous; mais je doute très-fort de la réussite, l'argile étant très-ferrugineuse et compacte. Il n'y a donc d'autre ressource que d'y planter des liéges, des sapins maritimes et des pignons; par ce moyen, elles pourraient devenir tres-productives. Au reste, ces landes sont propres à la nourriture des abeilles, et le Portugal pourrait

exporter quantité de cire et de miel. On néglige trop cette branche d'industrie, sous prétexte que les abeilles sont nuisibles aux vignes. Il y a en outre des collines couvertes de ladasum, qui ne sont propres à aucune culture, parce que le terrein est trop maigre, et n'est composé que d'une couche épaisse de sable. L'éducation des abeilles, serait aussi très-avantageuse, ainsi que la culture du chêne de kermès, tant à cause du kermès que de ses glands, fort doux et agréables à manger. Mais il y a beaucoup de pays couvert de ladanum dans le *Corregimento d'Ourique*, entre *Mertola* et *Serpa*, et dans d'autres endroits, qui prouvent clairement qu'avec une culture convenable, ils pourraient produire du blé; et, sous ce rapport, les vues de l'auteur méritent considération. Mais il oublie deux points essentiels. Tant qu'il y aura des couvens qui pèsent sur le pays, et l'exténuent de mille manières, il ne faut pas penser aux améliorations; tous les Portugais savent cela, et ils ne cessent de le dire en toute occasion; mais aucun n'oserait l'imprimer. Le hardi Pombal était

trop dominé par ses petites passions; autrement il eût fait une guerre plus sérieuse au clergé, et une guerre moins cruelle à la noblesse. Un autre inconvénient, ce sont les routes. Dans beaucoup de cantons d'*Alemtejo*, aux environs de *Campo-de-Ourique*, il n'y a pas du tout de grands chemins pour les voitures, ou ils sont dans le plus mauvais état. Dans les environs de *Beja*, et vers la *Serra de Manhique*, où l'on est tout étonné de rencontrer des chaussées, elles sont si étroites, qu'elles ne méritent pas qu'on en parle. Le prince du Brésil, lorsqu'il se rendit à *Alvas*, pour une entrevue avec le roi d'Espagne, eut la patience de se faire cahoter sur cette misérable route délâbrée, plutôt que de faire faire un chemin praticable pour son auguste beau-père. La partie supérieure d'*Alemtejo* ferait un plus grand commerce de blés, et en cultiverait, par conséquent, davantage, s'il y avait des moyens de transport. J'ai souvent entendu le comte *de Obidos* se plaindre de ne pouvoir se défaire de ses productions, faute de chemins, quoique sa terre ne soit qu'à sept lieues de la rivière; il nous par-

lait aussi du danger de la sortie du port de *Setuval* et de l'entrée dans le *Tage*. Il serait nécessaire de faire une grande route pour l'Espagne; il en faudrait une autre pour *Beja* et *Mertola*, dont les routes par *Setuval* et par *Campo-de-Ourique* à *Manhique*, et dans les *Algarves*, pourraient être des branches. Dans les landes, est la *Serra da Arrabida*, qui pourrait fournir des pierres en abondance, avantage dont sont privées les landes de beaucoup de pays.

Au reste, on est dans tout le Portugal très-peu exposé aux voleurs. Il n'y a guères que certains endroits d'*Alemtejo*, la frontière et la grande route d'Espagne, qui aient, sous ce rapport, un mauvais renom. Mais il s'en faut de beaucoup que le danger soit aussi grand que dans la plupart des cantons de l'Espagne.

CHAPITRE XV.

Lisbonne. Description de cette ville.

Rien de plus beau que la vue de Lisbonne, en arrivant sur la rivière, soit par *Aldea Galega*, ou par *Moutar*, ou par *Casilhas*: je ne connais aucune grande ville d'un aspect aussi imposant. Une plaine d'eau immense, formée par le Tage, qui a souvent plus de deux milles d'Allemagne de largeur, et qui est tout couvert de vaisseaux; une ville majestueuse, qui s'étend en amphithéâtre sur les collines qui bordent le fleuve; le grand nombre de ses dômes; ses environs parsemés de maisons de campagne, de couvens, de jardins et d'oliviers, tout cela forme un ensemble extraordinaire, et un aspect magnifique.

Dans le lointain, à une certaine distance, on a de la peine à distinguer cette capitale, parce que toutes les rives du Tage ne forment, pour ainsi dire, qu'une

seule ville ; les montagnes de rochers à pic du *Cintra*, qui s'élèvent avec pompe, composent le fond du tableau : l'on distingue avec étonnement la haute *Serra da Arrabida*, qui sort du milieu des landes. A mesure qu'on s'approche, on découvre la ville et les collines, qu'elle couvre jusqu'au sommet : on voit la belle place du commerce, les nouvelles rues, l'arsenal, la halle aux au blé; et le fleuve, couvert de vaisseaux, se resserre vers l'embouchure, et se jette dans la mer, entre les collines qui sont à la côte du Sud. On admire les collines de la côte du Nord, décorées par les villes de *Belem*, d'*Ajuda*, avec sa belle église et le parc royal; et sur la côte du Sud, le bourg d'*Almada*, dont l'église est assise sur le plateau de la première colline. Peut-on contredire les Portugais, quand, dans leurs promenades sur le Tage, ils regardent Lisbonne comme la plus belle ville du monde? Leur proverbe est vrai sous ce rapport : *Que nao tem visto Lisboa nao tem visto cousa boa*, c'est-à-dire : « Qui n'a pas vu Lisbonne, n'a rien vu. » En vérité on n'a nulle part une vue pareille.

Lisbonne est situé, d'après les observations les plus récentes (1), sous le 38e. degré 42 minutes 58 secondes et 5 dixièmes de latitude du Nord, et sous le 12e. degré 29 minutes 15 secondes de longitude, à l'Ouest de Paris. Pour la latitude, elle se trouve à-peu-près au même degré que Messine. La longueur de la ville, d'après les auteurs portugais, est de deux lieues, et l'espace depuis *Belem* jusqu'à la fin de la ville, du côté de l'Est, m'a semblé avoir un bon mille d'Allemagne; ce qui nous oblige d'observer que cette détermination de longitude et de latitude est prise de la place du Commerce au centre de la ville. Il n'en est pas de même quant à la largeur : la ville est souvent si étroite, qu'elle n'a quelquefois que l'espace d'une rue, mais jamais beaucoup plus d'une demi-lieue. La population est, comme dans toutes les villes de Portugal, assez difficile à déterminer; on ne sait bien précisément que le nombre des maisons, d'après lequel on est réduit à calculer celui des habitans,

(1) Voyez *Mémorias da Académia de Lisboa*, Lisb. 1797, Tom. I. pag. 305.

car le nombre des communians (*Pessoas de Commuhao*) est très-incertain, parce qu'il y a beaucoup de fraude dans les billets de communion. Quand, dans une petite ville, on s'informe de la population, les *Juizes de Fora*, ou les *Corregidores*, vous donnent un nombre rond, beaucoup au-delà de la vérité, pour faire honneur à leur pays. D'après le dernier dénombrement de l'année 1790, on a trouvé dans les quarante paroisses de Lisbonne 38102 feux (*fogos*), dénombrement que *Murphy* regarde comme faux; mais il aurait dû observer que les faubourgs *Junqueira* et *Alcantara* étaient compris, mais non pas *Belem* et *Campo Grande*, dont le premier surtout tient à la ville, et qui dépendent de la juridiction (*termo*) de Lisbonne. Le nombre de six personnes par maison, qui fait la base du calcul de *Murphy*, n'est sûrement pas porté très-haut. Mais, si on y comprend *Belem*, bourg qui n'est point séparé de *Junqueira*, on peut hardiment faire monter la population à 300,000 ames, non compris les militaires. Lisbonne est ouvert de tous côtés, et n'a ni murailles ni portes: il n'y a

d'autres fortifications qu'un petit château au milieu de la ville, et beaucoup de batteries et de redoutes aux bords du fleuve. Le terrein est rempli de collines. D'après les anciens auteurs portugais, Lisbonne en renferme sept; car, selon eux, il est juste que cette ville ait quelque ressemblance avec l'ancienne Rome; prétention bisarre, que l'on soutient encore aujourd'hui, sans trop savoir pourquoi. Pour moi, je n'en admets que trois, et je vais distribuer mes notes d'après cette supposition.

La première colline, ou plutôt la première montagne, commence au pont d'*Alcantara*, qui forme la véritable limite de Lisbonne du côté de l'Ouest, et se prolonge jusqu'à la *Rua de St.-Bento* (rue St.-Benoist). Cette colline est, sans contredit, la plus élevée, et renommée par l'excellent air qu'on y respire; c'est de là qu'une de ses rues porte le nom espagnol de *Buenos-Ayres*, qui devrait être en Portugais *Bons-Ares*. A l'Ouest, il y a peu de maisons, mais vers l'Est, elle en est couverte jusqu'en haut. Elle forme aussi vers l'Est une terrasse, où est le nouveau couvent. Cette terrasse est si escarpée, en

certains endroits, qu'on a beaucoup de peine à y arriver. La rue basse même, qui est près de la rivière, est très-inégale. Dans les grandes pluies, l'eau roule dans les rues avec tant de violence, qu'il est souvent impossible d'y passer. En bas, à la *Calzada de Estrela*, on trouve, dans ces mauvais tems, des *Galeges*, qui voiturent les piétons pour une bagatelle. Il n'est pas sans exemple dans ces endroits éscarpés, qu'hommes et chevaux soient quelquefois emportés dans la rivière. Cependant ces torrens ont l'avantage d'entraîner dans leur course toutes les immondices. Depuis le tremblement de terre, on a bâti davantage sur cette colline qu'on n'avait fait auparavant, parce qu'on s'est aperçu que la secousse s'était fait moins sentir dans la partie supérieure de la ville; aussi les étrangers la préfèrent par cette raison, ou à cause de la bonté de l'air: voilà pourquoi on y voit çà et là d'assez jolies maisons. Au reste, les rues sont irrégulières, mal pavées, souvent étroites; il y a beaucoup de maisons neuves, mais elles sont petites et d'une mince aparence. Jusqu'à présent, cette colline est peu habitée, et l'on

est étonné d'y trouver non-seulement de grands jardins, mais encore des champs de blé considérables, qui, joints aux boues et à la mauvaise police, lui donnent l'air d'une ville d'Orient. La reine a fait bâtir sur cette colline une nouvelle église dédiée au *Cœur de Jésus* ; avec un couvent de religieuses, qu'elle chérit particulièrement. On l'appelle ordinairement le *nouveau couvent* (*o Convento Novo*). L'église est jolie; la beauté et la blancheur de la pierre calcaire dont elle est construite, lui donnent un extérieur agréable et bien peigné : au reste, elle dépose contre le mauvais goût de l'architecte, qui l'a surchargée d'ornemens. Non loin de ce couvent, et de l'autre côté d'une place, on trouve le cimetière des protestans, avec différens monumens, parmi lesquels on remarque le tombeau de Fielding, mort en cette ville. Le cimetière est planté de *Cyprès* et de siliquastres (*Cercis Siliquastrum*), assemblage assez usité dans le Sud de l'Europe, et qui tire son origine de l'Orient. Dans le printems, ce dernier arbre est couvert de fleurs rouges que le feuillage sombre des cyprès fait ressortir avec plus d'avantage.

Dans cette contrée, s'élève aussi çà et là le superbe dattier (*Phœnix dactilifera*), qui porte sa couronne au dessus du faîte des maisons. En quittant la ville, on arrive sur une plaine agréable (*le Campo de Ourique*), qui est séparée des collines voisines par des vallées profondes, où l'on exerçait alors un régiment d'émigrés, qui y avait de belles casernes (C'était d'abord le régiment de *Dillon*, et ensuite celui de *Mortemar*). Cet endroit sert aussi de promenade aux classes inférieures du peuple.

La seconde colline n'est qu'une continuation de la première, et n'en est séparée que par un vallon peu considérable. Elle se prolonge depuis la *Rua de St.-Bento* jusqu'au vallon, où se trouvent les trois nouvelles rues construites par Pombal. Si l'on en excepte quelques rues principales, toutes les autres sont tortueuses, étroites et sans ordre. Les petites ruelles qui conduisent au rivage, sont très-fangeuses ; la boue y est entassée; il faut même connaître parfaitement les petits sentiers qui serpentent sur ces monceaux de fange, pour pouvoir s'en tirer. Au

pied de cette colline, du côté de l'Est, le tremblement de terre a causé de grands dommages. Aussi y voit-on beaucoup de jolies maisons nouvellement construites, et comme ailleurs, des traces de ce désastre, ainsi qu'on en juge par les ruines de plusieurs édifices. La salle de l'Opéra est bâtie sur la pente du côté de l'Est : le plus riche négociant de Lisbonne, *Quintella*, fermier du commerce des diamans, y a son habitation qui donne sur la promenade publique, derrière la place de *Rocio*. Cette colline s'élève à une hauteur considérable, et domine au loin sur le vallon. De cette hauteur escarpée la vue est magnifique. En bas, on voit la plus grande partie de la ville ; sur la gauche, des oliviers, des maisons de campagne, des couvens et des églises ; vis-à-vis, la cîme inabordable où est situé le château ; sur la droite, le Tage couvert de vaisseaux. On pourrait tirer le plus grand parti de cet endroit, dont on ne peut approcher sans dégoût.

Après cette colline, on trouve un vallon uni, d'une longueur et d'une largeur considérables, et qui forme la portion la plus

large de la ville, qui fut tout-à-fait détruite par le tremblement de terre de 1755. Depuis on l'a fait entièrement reconstruire à neuf. Il est étonnant, combien les effets de ce terrible phénomène furent différens. Dans la plaine tout s'écroula ; sur la pente escarpée des montagnes, les rues restèrent intactes. Les prêtres attribuaient l'écroulement des théâtres à la colère de Dieu, mais Pombal leur demandait pourquoi le tremblement de terre avait respecté le quartier des femmes publiques. Au bord du Tage commence le vallon par une grande et belle place (*la place du Commerce*, *praca do Commercio*), aussi appellée autrefois *terrasse du Château Royal* (*Terreiro do Paco*), longue de 610 pieds, et large de 550. Les quais où abordent les chaloupes et les petits bâtimens, sont magnifiques, et surpassent infiniment ceux de Londres et de Paris. Le côté de l'Est est fermé par un grand bâtiment avec des arcades, qui se termine près de la rivière par un pavillon, où est la bourse. Vis-à-vis est un bâtiment semblable, mais qui n'est pas encore terminé : il y manque le pavillon. Les avenues qui

conduisent aux trois rues qui donnent sur la place, ne sont pas non plus achevées, et ne le seront probablement jamais, car on n'y travaille plus depuis longtems. Au milieu de la place est la statue équestre en bronze du roi Joseph, sur un piédestal en pierre, décoré d'une multitude d'ornemens. Personne n'ignore que Pombal avait fait placer son buste sur le piédestal : après sa disgrace, on le détruisit, et il fut remplacé par un médaillon représentant deux vaisseaux. L'artiste à qui on doit le modèle de ce monument est *Joachim Machado de Castro* ; le fondeur est *Bartholomeo de Costa*. Cette statue m'a semblé très-médiocre : le cheval et le cavalier sont roides ; les attributs, au moins d'après mon sentiment, sont d'un mauvais choix et d'une mauvaise exécution : en un mot, son ensemble est trop chargé. Elle est bien au-dessous de la statue équestre de bronze de *Philippe II à Buen Retiro*, qui offre un chef-d'œuvre admirable. Trois rues principales, construites depuis le tremblement de terre, conduisent de cette place à une autre *au Rocio*, elles sont alignées, larges et garnies de trottoirs ; les maisons

n'y sont pas isolées, mais elles forment de grands corps de bâtiment d'un bel effet. Les étages supérieurs m'ont paru proportionnellement trop bas ; les croisées trop étroites, les vîtrages trop petits; d'ailleurs, les balcons nuisent à la beauté des formes. Dans la rue du milieu, *la Rua Augusta*, demeurent les ouvriers en or et en argent. Dans les autres, sont les ouvriers en métaux qui, ayant, comme dans les autres villes du Sud de l'Europe, leur atelier au rez-de-chaussée, près de la porte, font un tintamarre insupportable. La ligne de démarcation ecclésiastique qui sépare Lisbonne en deux parties, savoir en orientale et en occidentale, dont la dernière appartient au Patriarchat (1), et la première à l'archevêché de Lisbonne, traverse cette partie de la ville.

(1) On sait que le roi *Jean V*, qui voulait rivaliser de luxe avec *Louis XIV*, demanda et reçut la permission du pape, d'ériger un patriarchat dans son royaume. Le patriarche et les chanoines de l'église patriarchale, devaient représenter le pape et les cardinaux. Les chanoines ont eu le titre de *Monsenhores*. Pombal a diminué considérablement les revenus de ce patriarchat.

La

La place de *Rocio* (et non *Recco* ou *Roscio*) est vaste : elle n'est pas pavée dans le milieu, comme la *place du Commerce;* mais elle est encore plus incommode et plus fangeuse que celle-ci. Le superbe bâtiment de l'inquisition décore cette place. Une rue à droite conduit à une autre petite place, où est la promenade publique. C'est un jardin de moyenne grandeur, avec des allées de diverses espèces d'arbres, qu'on a entremêlés à dessein de charmilles bien peignées. Resserrée dans un endroit très-renfermé, elle est peu fréquentée, les Portugais n'aimant en général pas la promenade, et d'ailleurs ils se plaisent peu à celle-ci, qui n'a en effet rien de bien attrayant. Derrière ce jardin, dans une rue étroite, on trouve le théâtre du combat des taureaux. A l'est du *Rocio*, est un grand marché appelé *a Figuera;* vers l'ouest de la place du Commerce, est le *Marché au poisson*, et à côté, une autre place, *a ribeira Nova*, qui est plus fréquentée que celle du Commerce.

La troisième colline commence à l'endroit où est assis le château de Lisbonne (*o Castello dos Mouros*), et se prolonge en

terrasses jusqu'à la fin de la ville du côté de l'Est. Le château est un petit fort, peu important comme forteresse, et seulement bon à repousser un coup de main. Cette partie de la ville offre aussi des rues étroites, irrégulières, mal pavées, où on ne trouve que peu de jolies maisons. On voit, par le genre d'architecture, que cette partie de la ville est plus ancienne que l'autre : les maisons y sont mesquines, mais hautes, avec beaucoup d'étages, et surchargées d'ornemens gothiques; c'est un goût auquel on a renoncé avec raison, à cause de la fréquence des tremblemens de terre. Dans tout Lisbonne on ne doit pas chercher un morceau d'architecture remarquable, ni dans les maisons des particuliers, ni dans les bâtimens publics, quoiqu'on en puisse citer quelques-uns comme passables. La distribution intérieure des appartemens n'est pas meilleure qu'en Espagne, et l'entrée en est aussi désagréable. Parmi les églises même, il n'en est pas une d'un bon stile; elles sont toutes petites et pauvrement décorées. Les sonneries continuelles de leurs petites clochettes, et leurs carillons ridicules les ren-

dent plus désagréables encore. En suivant la rivière, à l'est de Lisbonne, c'est une suite de maisons isolées, qui ne finit pas, et un village y succède à l'autre; du côté de l'Ouest, Lisbonne est si étroitement lié avec *Belem*, qu'on ne s'aperçoit pas de la ligne de démarcation: un pont sur un petit ruisseau qui se jette ici dans le Tage, est tout ce qui sépare la ville du faubourg *Alcantara.* Ce faubourg n'est distingué du faubourg *Junqueira* (1) que par une limite artificielle; il en est de même de celui-ci avec *Belem.* Un étranger qui va à *Belem* croit n'avoir pas quitté Lisbonne. *Belem* est une bourgade considérable, où la plupart des nobles et des gens d'affaires de la classe supérieure, ont leurs habitations.

Autrefois la famille royale faisait sa résidence à *Belem*; mais depuis que le château a été brûlé, elle l'a transféré à *Quelus.* On y construit à présent un nouveau château sur des fondemens solides, et situé sur le port et sur la mer, avec une vue

(1) *Junquiera* n'est pas une forteresse comme le dit Busching, mais un faubourg ouvert.

superbe ; avantage qu'on préfère, avec raison, aux ornemens d'architecture, qui ne parlent qu'à l'esprit. A *Belem*, on trouve un couvent d'Hyéronimites, fondé par le roi Don Manuel, dont l'architecture est très-ridicule. On cherche ailleurs l'ordre et la symétrie, ici on a, au contraire, affecté de montrer du désordre. On s'est appliqué à ne pas faire un pilier semblable à l'autre. On cherchait alors le nouveau et l'extraordinaire. L'église voisine est d'un stile gothique et élevé, et ne m'a pas du tout paru faire un mauvais effet. Il y a à *Belem* de nouvelles églises très-propres et très-ornées. Près de *Nossa Senhora da Ajuda*, est le jardin botanique et le cabinet d'histoire naturelle, avec un jardin royal. (*a quinta da Raynha*), une ménagerie à l'entrée, et beaucoup de volières qui renferment quantité d'oiseaux rares; moyennant quelque récompense, on l'ouvre aux gens honnêtes qui veulent s'y promener. Ce lieu, ainsi que la ménagerie, n'offre rien qui soit digne d'attention. Derrière *Belem* est le parc du prince, il est d'une grandeur considérable, et planté d'oliviers et

de genêts (*Spartium shpærocarpum*). La chasse, autour de Lisbonne, du côté de la rivière, appartient au prince, et est réservée; du côté du Sud, elle est tout-à-fait libre.

Le Tage baigne par-tout les maisons; vers l'Est il a deux *legoas* de large, mais à l'extrémité du golfe il a plus de trois *legoas* (quatre lieues). La rive opposée est composée de landes, comme je l'ai dit plus haut. Plus à l'Ouest, et presque vis-à-vis la place du Commerce, le Tage se resserre, et n'a plus, jusqu'à son embouchure, que la largeur d'une *legoa*. La rive opposée forme une pente escarpée sur le bord de la rivière. Le Tage est quelquefois couvert de bâtimens; les plus grands vaisseaux de guerre peuvent remonter jusqu'à la ville. La vue, dans les différens sites, est extrêmement belle; on voit couler à ses pieds ce fleuve majestueux; en de certains endroits on peut suivre son cours jusqu'à la mer; au loin on voit les misérables landes de la rive opposée, mais près de soi une suite de jolies collines habitées et cultivées. La bourgade *Almada* et son église,

sur une hauteur, et au bas l'hôpital des Anglais, embellissent ce tableau. C'est un superbe coup-d'œil que de voir de la rivière l'illumination de la ville, et de la ville celle de la rivière. Mais cela est acheté par l'immensité du local, qui rend le chemin très-difficile, soit à pied, soit en voiture, savoir au haut et au bas des collines sur laquelle la ville est bâtie.

CHAPITRE XVI.

Environs de Lisbonne.

Les environs de Lisbonne, du côté de la terre, sont remplis de collines, du haut desquelles on n'aperçoit que les bâtimens les plus élevés de la ville, où l'on entre sans s'en apercevoir. Presque tous les environs de Lisbonne, surtout du côté de l'Est et du Nord-Est, jusqu'à une grande distance, sont couverts de jardins entourés de hautes murailles. C'est une chose insupportable que de marcher, au risque de s'égarer quelquefois pendant deux heures, entre ces murailles élevées, où l'on ne jouit d'aucune vue. C'est au caractère sombre et oriental des Maures, à la jalousie, ou à d'autres passions semblables, que l'on doit probablement la construction de ces murs, qui ressemblent plutôt à des enceintes de forteresses qu'à des jardins. Ces grands jardins s'appellent en portugais *Quinta ;* ils

sont souvent très-étendus, plus productifs qu'agréables, et ordinairement ils sont plantés d'orangers et d'oliviers ; souvent même ils offrent des champs de blé et des vignes. Il y a ordinairement une maison annexée à ces jardins, où les propriétaires ont coutume de passer l'été. Je me servirai dorénavant du mot *Quinta*, car nous n'avons ni le mot ni la chose. La langue portugaise a une foule de mots pour exprimer des jardins. Outre *Quinta*, on appelle aussi *Quintal* les jardins qui sont derrière les maisons qu'on habite. Tout jardin qui a une destination particulière, s'appelle *Jardin*, en faisant sonner l'*n*; par exemple, o *Jardin Botanico*; un potager ouvert, ou seulement entouré de haies vives, s'appelle *Horta*. On en voit peu du côté du nord, mais ils ne sont pas rares du côté du sud de la rivière. Les *Quinta* sont souvent très-agréables, parce qu'on n'y donne rien à l'art. Souvent on ne fait qu'y planter des lauriers au bord d'un simple ruisseau ; cet arbre est svelte, et s'élève à la hauteur de vingt à trente pieds ; quelquefois on y ajoute des peupliers, ou d'autres arbres sem-

blables. Il est rare de voir des *Quinta* uniquement destinés à l'agrément, mais dans ce cas on suit le nouveau goût français; un des plus agréables dans ce genre, aux environs de Lisbonne, c'est celui du marquis d'*Abrantès*, dans le bourg *Bemfica*. Les jardins des environs de Lisbonne plaisent singulièrement aux étrangers, car les plantes que nous ne pouvons élever qu'avec peine dans des pots et dans des serres, poussent ici naturellement et en pleine terre. On y voit la magnifique *Mangolie*, les dattiers et les pisangs, et le banannier couvert de fleurs. Le bec-de-grue (*Geranim*) du Cap, les espèces de *Cereus* de l'Amérique, forment des haies, et le *Mesembryanthema* grimpent et retombent le long des murs, qu'ils recouvrent d'un tissu serré.

Le côté du Couchant, derrière Lisbonne, n'est pas si bien cultivé; les collines en sont nues et pierreuses. Quand elles ne sont pas trop rocailleuses, elles offrent une fertilité étonnante, qui rend cette Flore la plus riche de tout le pays. C'est précisément ce qui arrive aux collines de basalte; cette

pierre s'amalgame dans une argile fertile, qui, humectée par les grandes pluies de l'hiver, produit les plus belles fleurs du printems. Sur une petite colline, derrière le moulin à poudre, près d'Alcantara, nous trouvâmes jusqu'à quinze espèces de trèfle commun des prés. C'est là que croît le magnifique *Scilla hyacinthoides*, dont on ne connaissait pas encore la patrie, l'*Ornithogalum arabicum*, l'*Allium speciosum*, et l'*Iris juncea*. Le botaniste *L'Ecluse*, qui a herborisé dans ces cantons, il y a plus de deux siècles, a déja vanté la richesse des plantes de ces collines. Au commencement d'avril le *Convolvulus tricolor* couvre les campagnes de ses belles fleurs bleu céleste, qui rivalisent avec le beau ciel du pays.

A Lisbonne, les prairies sont sur les collines; les pays bas et chauds du sud de l'Europe ne fournissent point de prairies tapissées d'herbe touffue et serrée comme ceux du Nord. Les graminées y sont isolés et rares; le terrein est couvert de trèfle et de plantes semblables, et notre trèfle commun des prés est celui qui y est le plus rare.

Le sol des environs de Lisbonne est de

pierre calcaire et de basalte ; en dessus, elle est en quelques endroits très-blanche, dure, et excellente pour la construction. Mais elle est d'un grain trop raboteux pour la sculpture. On trouve encore ici, des deux côtés de la rivière, une autre pierre calcaire singulière, qui n'est qu'une pétrification ; elle se cache sous les autres couches, et on ne la découvre qu'à une certaine profondeur. Le basalte commence au bord de la rivière, non loin de la mer, et se prolonge jusqu'à *Bellas*, en passant par *Quelus*. Une branche de montagnes de la même espèce, qui s'étend derrière la ville près l'aqueduc, rejoint la première vers *Bellas*. De là, le sol, composé de basalte, s'étend jusqu'à la *Cabeça de Montachique*. Toute cette contrée ne forme qu'une masse de basalte, couverte quelquefois de pierre calcaire. Il est surprenant que le basalte ne se montre qu'en deux endroits du Portugal, savoir, près de Lisbonne et du *Cabo St. Vincente*, où le tremblement de terre de 1755 fit le plus de ravage. Il est à croire que le basalte, en couvrant une vaste couche de charbon de

pierre, qui contient une grande quantité de matières inflammable, est ce qui a occasionné les tremblemens de terre et les volcans; mais il ne faut pas oublier ici que *Belem*, qui est en partie situé sur des collines de basalte, a cependant moins souffert du tremblement de terre, que les parties de la ville qui ne sont, à n'en pas douter, fondées sur la pierre calcaire. Le basalte en avait-il été depuis longtems élevé par ces sortes d'ébranlemens, et les secousses que Lisbonne a ressenti de tems en tems sont-elles les efforts de la nature, pour y produire ces sortes de collines? Ce doute n'est qu'une hypothèse de plus sur ce phénomène. Au reste, le Portugal est riche en eaux thermales, qui sont la preuve d'un embrâsement souterrein; on trouve même à Lisbonne quelques eaux thermales, ainsi qu'à *Cascaos*, à quelques milles de cette ville.

Tout près de la ville, du côté du Nord, on trouve un ouvrage de l'art très-hardi, savoir, l'aqueduc appelé *os Arcos*. L'eau pour l'approvisionnement de Lisbonne provient de différentes sources, à trois *legoas*

près du bourg de *Bellas*, (1) de là elle se rend à la ville, tantôt au dessus, tantôt au-dessous de la terre. Près de la ville, on a été obligé de faire traverser cet aqueduc à une vallée profonde, et on l'a fait d'une manière magnifique ; l'aqueduc est soutenu par plusieurs arcades immenses, dont la plus grande a 230 pieds (de Paris) et dix pouces de hauteur, sur 107 pieds 8 pouces de largeur. On est vraiment étonné lorsqu'on se trouve sous cette arche, de voir sa forme, qui d'abord paraissait étroite, présenter à l'œil une voûte majestueuse, qui produit un écho bruyant : la longueur de cet aqueduc est à-peu-près de 2,400 pieds. Au milieu est une voûte d'environ 7 à 8 pieds, où l'eau coule des deux côtés dans des rigoles de pierre. A l'extérieur de la route sont deux trottoirs, où deux personnes peuvent marcher commodément de front, avec un parapet, duquel on peut regarder au fond. Il y a certaines tourelles

---

(1) Et non pas près *de Cintra*, comme le répète plusieurs fois M. *Tilesius* dans son supplément au nouveau tableau de Lisbonne.

qui nuisent peut-être à l'effet de cette conception magnifique, mais qui sont indispensables, et font l'office de ventilateur.

L'eau arrive dans un endroit de la ville, qu'on appelle *da Amoreira*, où elle se divise en beaucoup de tuyaux qui la conduisent à des fontaines (*Chafarizes*) qui souvent sont très-décorées, mais d'un mauvais goût. Des *Galeges* puisent l'eau dans de petits tonneaux, et la débitent dans les rues. Elle est excellente, et prend sa source dans des collines calcaires. On ne peut pas blâmer les Portugais, ainsi que tous les peuples des pays chauds d'aimer la bonne eau ; mais les récits ridicules de *Costigan*, et d'autres voyageurs, sont très-exagérés sur cet article. En été, l'eau se vend par-tout sur les places publiques, et dans les promenades. Les Portugais, ainsi que les Espagnols, ont un excel-

---

(1) Si on veut lire une mauvaise recherche chimique sur son analyse, on peut consulter un traité de Vandelli sur cette matière, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Lisb.* Tom. I.

lent moyen de conserver la fraîcheur à l'eau et aux autres boissons pendant l'été. On fait des vases de terre d'une argile calcaire et ferrugineuse, de manière qu'ils restent encore très-poreux, sans avoir besoin de vernis. On appelle ces vases *Bucaros* ou *Alcarrazes*. L'humidité s'empare de l'argile, et s'attache aux parois extérieurs du vase, d'où elle s'évapore continuellement, par une loi physique, et produit la fraîcheur. Ces vases communiquent d'abord un goût de terre à la boisson, mais bientôt l'usage le leur fait perdre.

Les arbres que l'on trouve du côté du nord de Lisbonne, sont pour la plupart des orangers et des oliviers ; d'autres arbres fruitiers y sont rares ; on voit peu d'amandiers, mais beaucoup de cyprès, de siliquastres ; çà et là des ormes, des peupliers ; pour des chênes, des hêtres, des tilleuls, on n'en voit aucun, et très-rarement des osiers. D'après ce, on peut se faire une idée des paysages portugais, comparés avec ceux de l'Allemagne. Près de Lisbonne, quoique l'oranger ne soit pas très haut, il attire cependant les regards;

il y en a des plantations en pleine terre; au point que dans les *Quinta* on en fait souvent de petits bosquets. Ils demandent beaucoup d'eau, qu'on y conduit par des tuyaux, et qui s'y distribuent au moyen de roues à godets. On relève la terre autour de leurs racines, et on y conduit l'eau. On se procure des sauvageons par la semence, et on les greffe comme à l'ordinaire. Les orangers commencent à se colorer aux premiers jours de décembre et de janvier; à la fin de janvier, et dans le mois de février, avant qu'elles soient au point de maturité, on les receuille pour en faire des envois à l'étranger. Vers la fin de mars, et au mois d'avril, elles sont déja très-bonnes; les personnes délicates ne les mangent pas avant le mois de mai, où elles ont acquis toute leur douceur; elles durent pendant juin et juillet jusqu'au mois d'août, mais alors elles deviennent trop mûres. A la fin d'avril et de mai les fleurs commencent à paraître; l'odeur qui se répand au loin, et la quantité de pommes d'or attachées à ce feuillage d'un verd foncé, qui contraste avec ses fleurs blanches, produisent

sent

sent toujours un nouveau plaisir, quoiqu'on soit journellement frappé de la vue du même objet. Un arbre porte souvent jusqu'à quinze cents fruits; on en a vu qui étaient chargés de deux mille à deux mille cinq cents, ce qui est fort rare.

Les meilleures oranges (en portugais *Laranja*, en espagnol *Naranja*) sont celles de la bourgade de *Lumiar*, près de Lisbonne; des chevaliers de Malte m'ont assuré que celles-ci et celles de *Condeira*, près *Coïmbra*, n'étaient pas inférieures à celles de Malte. J'ai trouvé aussi les petites oranges de *Vidigueira* dans l'*Alemtejo*, très-délicates. A Lisbonne elles sont assez chères; dans les provinces, une belle orange coûte à-peu-près un liard; on les vend en gros sur l'arbre. Il y a des gens qui savent déterminer le nombre que porte un arbre, à la simple vue; on les cueille, on les met avec soin dans des caisses; c'est ainsi qu'elles sont envoyées à l'étranger. La plupart passent en Angleterre, d'où on les transporte dans d'autres pays. De riches marchands, qui ont fait longtems ce commerce, m'ont assuré qu'il n'est pas très-lucratif, et qu'il manque

quelquefois tout-à-fait. D'autres arbres du même genre comme le citronnier, sont plus rarement cultivés auprès de Lisbonne; mais ils sont plus abondans dans le nord du Portugal. Outre les bosquets d'orangers, les haies d'aloès américain (*Agave americana*), et le figuier des Indes (*Cactus Opuntia*) frappent encore l'étranger dans le sud du Portugal et dans l'Espagne. Ces deux arbustes se multiplient facilement, et forment des haies impénétrables aux bestiaux, mais que les hommes peuvent facilement détruire. Ils se plaisent dans les terreins maigres et sablonneux. Il est très-agréable, en juillet et en août, de voir la grande quantité de tiges d'aloès en fleurs, tandis qu'en Allemagne lorsqu'un aloès est fleuri, on l'annonce, dans les journaux comme une chose extraordinaire. On les nomme, en portugais, *Pita*; aux environs de Lisbonne on ne les emploie qu'à faire des haies. Le figuier indien (*Figo do Inferno*, Figuier d'Enfer), nommé ainsi à cause de ses épines, forme des haies moins bonnes que l'aloès, mais il vient dans un terrein encore plus mauvais; les fleurs sont jaunes, très-belles, et le fruit

est bon à manger : on en vend à Lisbonne ; son goût n'est pas désagréable. On trouve de même en abondance, dans les haies, des grenadiers, dont les belles fleurs sont plus estimées que le fruit.

CHAPITRE XVII.

Climat de Lisbonne. Alimens des habitans du pays.

LE climat de Lisbonne est beau et sain, dès qu'on s'y est habitué. L'hiver, pour la végétation, est à la fin de juillet, pendant tout le mois d'août, et au commencement de septembre; alors tout est brûlé, on n'aperçoit pas la moindre verdure; le feuillage des arbres toujours verds, est alors resserré et triste. La chaleur dure, sans discontinuer, sous un ciel absolument serein, mais l'air est rafraîchi par les vents de mer. C'est le vent du Nord qui règne en été en Portugal; il tempère l'air, mais il tourne souvent au Nord-ouest parce que les montagnes de Cintra en changent la direction. Dès le mois de septembre, le froid est très-sensible le soir, parce qu'il fait proportionnellement trop chaud à midi. La plus grande chaleur règne

toujours par le vent d'Est, elle a été si forte pendant l'été de 1798, que le thermomètre de Farenheit a marqué 104 degrés, et celui de Réaumur 32. Une chaleur de 96 n'est pas rare en Portugal; et des observations comparées démontrent qu'elle surpasse celle de *Rio-Janeiro* au Brésil, quoiqu'elle ne dure pas aussi longtems.

Depuis la Saint-Jean jusqu'au commencement de septembre, les pluies sont très-rares ; souvent la sécheresse se prolonge encore au delà de ce terme. Les fleurs d'automne paraissent immédiatement après les premières pluies, par exemple, le saffran d'été (*Colchicum*); il y en a ici deux espèces peu connues, le saffran (*Crocus sativus* et *Leucojum autumnale*), la renoncule odoriférante (*Ranunculus bullatus*) etc. Aussi, dans les pays plus élevés, du côté de *Cintra*, où il pleut plus fréquemment qu'à Lisbonne, ces fleurs paraissent plutôt. Après les fleurs d'automne, on voit tout d'un coup les fleurs printanières qui ne laissent paraître dans la végétation qu'un espace presqu'imperceptible entre le printems et l'automne. Les jeunes herbes et le feuillage commen-

cent à se montrer, et font du mois d'octobre un des plus agréables de l'année. Dans ceux de novembre et de décembre on voit ordinairement tomber de grandes pluies, accompagnées de violens ouragans; il y pleut rarement plusieurs jours de suite. Les ruisseaux des environs de Lisbonne qui disparaissent presqu'entièrement pendant l'été, se précipitent alors des montagnes comme de rapides torrens. Cette crue subite d'eau rend en hiver les voyages très-incommodes, et entraverait également, comme la sécheresse en été, les opérations miliaires. Souvent le mois de janvier est frais et serein, mais cette température s'adoucit en février; qui est ordinairement très-agréable. Nous passâmes à Lisbonne la plus grande partie de l'hiver de 1798 à 1799, dont la rigueur et la durée ont laissé un souvenir terrible. Il gelait sur les montagnes devant la ville; on avait même remarqué quelques glaçons dans la ville, autour des puits, le matin, avant le lever du soleil, mais que le soleil eût bientôt fondus. Aussi les gens frileux faisaient-ils allumer du feu dans les cheminées, dans les maisons des étrangers, quoique

rarement chez les Portugais. Le brasier espagnol (*Brasero*) n'est pas non plus en usage. Si le froid est plus sensible aux étrangers qu'il ne devrait le paraître, en raison du degré où il monte, cela vient des vents de mer et de la trop grande chaleur du soleil à midi, qui fait remarquer davantage le passage du soleil à l'ombre et celui du midi au soir. Il est extrêmement rare de voir tomber de la neige à Lisbonne; il en tomba cependant, il y a quinze ou seize ans, ce qui causa une telle frayeur au peuple, qu'il courait dans les églises, s'imaginant que la fin du monde approchait. Dans l'hiver de 1798 à 1799 le froid se fit sentir le premier jour de l'année, huit jours après le commencement du grand froid, dans le nord de l'Allemagne, par un vent du Nord très-fort; mais il ne dura pas longtems, et une petite promenade était suffisante pour se réchauffer. Le tems était très-beau, et je me rappelle que le plus court jour fut ici comme nos beaux jours de mai. L'air était embaumé du parfum des narcisses qui couvrent les collines derrière Belem. Dans le mois de février le soleil a déja beaucoup de force, et cause

de fréquentes fièvres catharrales malignes, que les Portugais appellent *Constipaçoês*, (prononcez *constipaçonch*). Aux environs de l'équinoxe, on éprouve encore de grandes pluies accompagnées d'ouragans; toute la nature semble alors en convulsion. Depuis ce moment jusqu'au mois de juin, le tems est variable selon les années; il est tantôt pluvieux et frais, tantôt sec et brûlant, jusqu'après la Saint-Jean, où les chaleurs et la sécheresse sont les plus fortes. Dans le cœur de l'été, on ne voit presque jamais d'orages; ils n'arrivent qu'en hiver, et au tems de l'équinoxe; alors ils sont très-violens, et souvent accompagnés d'ouragans.

Je n'ai pas eu occasion d'éprouver de tremblemens de terre à Lisbonne, quoiqu'ils n'y soient pas rares, et que la ville soit continuellement menacée d'une catastrophe semblable à celle de 1755. Ordinairement ils n'arrivent qu'en hiver, depuis le mois d'octobre jusqu'à celui d'avril. On a observé qu'ils n'ont lieu qu'après une grande sécheresse, une chaleur étouffante, et après les premières pluies. Souvent les secousses sont légères : j'ai entendu com-

parer leur bruit au bruit sourd que fait une voiture passant sous une porte voûtée. Il y en eut, il n'y a pas longtems, d'assez fortes pour faire changer de place les meubles des appartemens.

De la quantité des pluies dépend la fertilité du sol ; la différence du tems influe beaucoup sur les succès de l'agriculture. On cultive ordinairement du froment aux environs de Lisbonne, rarement du seigle, et seulement, pour la nourriture du bétail, un peu d'orge; mais je n'ai pas vu d'avoine. La variété ordinaire du froment que l'on cultive ici, a le calice long et pointu, que Haller (1) appelle *Triticum Siculum*, et qui exige le meilleur terrein. Les variétés inférieures sont le *Trigo anafil et Gallego.* En automne on laboure les champs en friche, *para decruar as terras* ; pour la seconde fois au mois de mai, et enfin pour les semailles, après que les premières pluies d'automne ont amolli le sol. On pioche les terres légères ; on laboure les terres grasses avec des bœufs qui

(1) Nov. Comment. Soc. Reg. Götting. Tom. V, p. 13.

acquièrent en Espagne et dans le Portugal, un degré de force, de grandeur et de beauté, bien supérieur à celui des bœufs de France, d'Angleterre et d'Allemagne. La récolte se fait en mai et juin : on bat le blé comme chez nous ; et dans quelques cantons du Portugal, on y emploie les chevaux et les bœufs ; on construit souvent dans les champs des aires destinées à cet usage. On ne se sert point d'engrais de fumier ; on n'engraisse point du tout, ou on y emploie des plantes pourries. Le seigle est souvent en épi dans le mois de février et de mars ; mais on le coupe la plupart du tems avant la maturité pour la nourriture des bestiaux. On voit, par ce peu de détails, combien l'agriculture, dans ce pays, est défectueuse, et combien on a tort de négliger une des espèces de blé le plus utile, l'avoine, qui réussirait si facilement dans des mauvais terreins et dans les landes du Portugal.

Pour se disculper de ce reproche, les habitans disent que l'avoine serait trop échauffante pour les chevaux, comme si les chevaux, dans ce climat, ne mangeaient que de

l'avoine ! Le maïs qu'on cultive près de Lisbonne, sur le côté méridional de la rivière, ne supplée pas par-tout à l'avoine, attendu qu'il demande plus de soins et d'humidité. Mais j'aurai occasion de parler plus amplement de l'économie rurale portugaise. J'ajouterai seulement qu'on se sert dans tout le pays de charrettes basses, dont les roues petites, d'un seul morceau et qu'on a soin de ne jamais graisser, excitent les bœufs par leur bruit continuel. Le charretier marche devant l'attelage, et le conduit avec un bâton armé d'un aiguillon de fer : on voit de ces voitures en Biscaye et dans les Asturies. Les mauvaises routes du pays rendent peut-être ces voitures nécessaires ; au reste, le transport des marchandises se fait par-tout comme en Espagne, à dos de mules.

Les Portugais se nourrissent, pour la plupart, de viande et de poisson ; ils aiment moins les légumes. Le pain à Lisbonne est généralement mauvais : ordinairement il est de farine de froment ; on en trouve quelque peu fait de maïs, mais point du tout de seigle. On ne voit point de moulins à eau, mais beaucoup de moulins à vent, qu'on fait

mouvoir par le moyen de quatre voiles triangulaires, au lieu d'aîles, et qui présentent un aspect singulier sur les collines de Lisbonne. On n'y cultive point encore de pommes de terre, qu'on y apporte d'Angleterre et d'Irlande : à leur place, on s'occupe, dans quelques endroits, de la culture des topinambous (*Elianthus tuberosus* , en portugais *Batatas vermelhas*,) qui ne sont pas, à beaucoup près, si nourrissans. On mange déja en mars des petits pois et des haricots verts, mais dans ces pays chauds, ils n'ont jamais un aussi bon goût que chez nous; ils se sentent toujours de la sécheresse, et ne sont pas si savoureux. On voit beaucoup de haricots verts, de brocolis, de choufleurs, de laitues (*Alface*) et de chicorée, peu d'espèces de choux , et point du tout de choux rouges. On cultive aux environs de Lisbonne peu de pois chiches (1) , nourriture très-ordinaire en Espagne, et préférable aux pois. Le petit peuple mange beaucoup de lupins (*Lupinus albus*, en

(1) *Cicer Arietinum*; les *Garvanzas* des Espagnols.

portugais *Tremozos*). On les sème dans les terreins en friche; on les laisse tremper quelque tems avant de les cuire, pour leur ôter leur amertume. A l'époque des processions et des combats de taureaux, on en fait cuire sur les places publiques, et on les vend froids au peuple; le bas peuple en met ordinairement dans ses poches, et les mange en marchant. Ils sont farineux, ont peu de goût, et se vendent à très-bon marché. Le riz est encore, en Portugal comme en Espagne, une nourriture ordinaire, aimée de toutes les classes; il en vient une grande quantité du Brésil, qui est à assez bon marché; on le cultive peu dans le pays; seulement dans quelques endroits: par exemple, dans quelques terreins marécageux d'*Alemtejo*, sur les rives du *Montego* et du *Vauga*. On mange encore beaucoup de citrouilles (*Abobaras*): on prend l'intérieur d'une de ces espèces de forme oblongue, on les fait confire avec du sucre, et on en fait des conserves, que l'on prépare ordinairement très-bien dans les couvens de religieuses.

La viande est excellente à Lisbonne; mais il est défendu de tuer des veaux, afin de favo-

riser l'éducation du gros bétail : aussi y voit-on rarement de cette viande. On doit s'attendre que cette loi ne contribue pas à faire multiplier le bétail, ainsi que tous les règlemens somptuaires de ce genre; aussi ne sont-ils guères observés. Les bœufs de ce pays sont, comme je l'ai déja dit, d'une grandeur et d'une beauté rares par-tout ailleurs. La viande de porc est également très-bonne; les jambons portugais sont très-estimés. Les porcs du Portugal offrent une variété particulière. Ils ont les pieds courts, le dos large, couvert de poils noirs clair-semés; en un mot, ils ont quelque ressemblance avec le cochon de la Chine, seulement il leur manque le ventre pendant. Le mouton est la viande la moins bonne. Le gibier est rare, excepté le lapin et la perdrix rouge (*Tetrao rufus*), qu'on trouve en abondance, mais elles ne sont pas si tendres que nos perdrix grises. Il est étonnant qu'on ne fasse pas de beurre frais en Portugal; on n'en trouve guères que dans quelques maisons à la campagne. On emploie ordinairement le beurre d'Irlande en barils, et plus rarement celui d'Hollande. Le fromage

d'Hollande y est le plus commun et à bon marché. Dans les grandes villes, on ne peut avoir de lait ; dans quelques pays montagneux on ne trouve que du lait de chèvre. Il n'y a aucun doute que le bétail ne pût devenir, avec une activité plus grande, une des principales sources de richesses du pays, par la grande quantité de ses pâturages; et si, en Portugal, la sécheresse est nuisible pendant quelques mois, n'est-il pas d'autres pays, très-riches en bétail, où la neige qui, pendant une partie de la belle saison, couvre la terre, sèmble devoir porter préjudice aux pâturages?

Le poisson est la nourriture du bas peuple, et la friandise des gens de condition. Toutes les classes mangent beaucoup de morue salée et sèche (*Bacalhao* : prononcez *Bacaljo*), dont les Anglais débitent annuellement pour 7,000,000 liv. en Portugal. Il y a des magasins énormes de ce poisson qui, les jours maigres, couvre les tables des grands comme celles des petits. La guerre entre l'Angleterre et l'Espagne occasionnait alors de fréquens envois de ce poisson en Espagne. Le simple *Stockfisch* sec

(*Peixepao*), le plus commun en Allemagne, ne l'est pas autant en Portugal. Un poisson, dont on pêche une immense quantité sur les côtes, est la *Sardinha* (*Sardine*, *Clupea Sprattus de Linnée*) (1), qui sert également à la nourriture du bas-peuple et des cochons. Du pain, du vin et des sardines font le dîner du soldat, du manœuvre et des classes inférieures. J'ai vu souvent les mendians frotter le pain de leurs enfans avec une sardine, pour lui en donner le goût. Si on s'y prenait d'une meilleure manière, la pêche de ce poisson pourrait suppléer au *Baccalhao*, et le Portugal y gagnerait encore de l'huile ; je reviendrai sur cet article. Les autres poissons qu'on sert ici sur les tables, sont la sole (*Linguado*, *Pleuronectes Solea*, aussi appelée *Linguatula*,) le *Rodovalho* (*Pleuronectes Rhombus*) le *Savel* (*Clupea Alosa*,) le *Ruivo* (*Trigla*

(1) Je suis, dans cette dénomination, de l'avis de *Bruniche* et de *Vandelli*, quoique je pense que ce poisson dans la mer du Sud, n'est pas le même que le *Sprott* de la mer du Nord.

Cuculus,)

Cuculus,) le *Safio* (*Murœna Ophis*,) *la Pescada*, espèce non encore décrite du *Gadus*, mais moins estimée, la *Cavalla* (*Scomber Pelamis*) le *peite Espada*(*Trichicorus ensiformis Vandelli*, etc.), dont quelques-uns sont d'un goût excellent (1).

Parmi les épices dont on assaisonne les mêts, je me borne à citer une espèce d'écorce de casse du Brésil, qu'on emploie en guise de canelle, et la *fève de Pichurim*, dont on se sert en place de muscade. Son goût, assez agréable, tient un peu du fenouil, mais diffère beaucoup de celui de la muscade. Le *Pimentao* (*Capsicum annuum*) n'est pas si ordinaire en Portugal qu'en Espagne. En été, on assaisonne beaucoup de mêts avec des pommes d'a-

(1) Mr. *M. Tilesius* a donné dans son *Nouveau Tableau de Lisbonne* l'énumération de tous les poissons qu'on vend dans les marchés de cette ville. Quelques-unes de ses observations sont justes, mais comment a-t-il pu confondre, avec la *Pescado*, la merluche et le maquereau (*Gadus Calarias* et *Æglefinus*) qui, comme on sait, ne se trouvent pas dans la mer du Midi à Mais ce n'est pas chez lui la seule faute de cette espèce en fait d'histoire naturelle.

mour (*Tomatas, Solanum Lycopersicon*,) qui leur donnent un petit goût aigrelet. On en fait aussi de bonnes salades.

Les fruits les plus ordinaires sont les oranges et le raisin, les melons et les melons d'eau : ces derniers sont rarement gros, et les autres rarement bons. Les figues, sur le côté du sud de la rivière, surtout celles d'*Almada*, sont excellentes : les figues sèches arrivent à Lisbonne des Algarves. Les prunes, les cerises, les pêches sont en Portugal en petit nombre et d'une mauvaise qualité : on a de très-bonnes pommes et d'excellentes poires, mais elles sont rares et chères ; on les porte, presque toutes, de *Colarès*, bourg peu éloigné de *Cintra*, à Lisbonne. Des femmes y font griller et vendent toutes chaudes, au coin des rues, d'excellentes châtaignes. Cela donnerait de l'appétit, si l'on ne voyait pas ordinairement, à côté, frire des sardines dans de l'huile puante, et si les femmes qui les vendent, (*Frigidieras*), n'exhalaient pas la même odeur. Les châtaignes viennent en partie de *Colarès*, mais la plupart de *Portalègre*.

Les fruits secs du nord du Portugal qu'on

vend à Lisbonne, sont très-mauvais. Les olives du pays sont petites, et donnent une meilleure huile que celles d'Espagne ; mais on les apprête ordinairement quand elles sont mûres; ce qui leur donne une couleur brune, désagréable à l'œil et au goût.

Voilà une légère idée des alimens de Lisbonne. L'étranger y trouve une très-bonne table dans quelques auberges, quand il n'a pas, comme il arrive presque toujours, un certain entêtement national, qui lui fait regretter les mêts de Londres, de Paris, de Cadix ou d'Hambourg.

CHAPITRE XVIII.

Police de Lisbonne. Caractère des Portugais.

LA première chose qui frappe à Lisbonne, c'est le défaut de police. La boue est partout entassée dans les rues. Dans celles qui sont petites et étroites, et où la pluie ne peut la faire écouler, elle forme d'énormes monceaux, et il faut être bien adroit pour éviter d'y enfoncer. Dans une des rues les plus frequentées, près de la rivière, vers la *Ribera nova*, on ne trouve qu'un petit sentier étroit, le long des maisons, où l'on puisse mettre le pied. Imaginez la foule de personnes qui se croisent à chaque instant, les *Gallegos*, chargés de poids énormes, et qui ne peuvent se déranger; les voitures qui vont le plus près possible des maisons, pour éviter de faire entrer les chevaux dans le bourbier, et ce qui est pire encore, les ordures qu'on jette sur les passans!

Autrefois la ville était éclairée pendant la nuit, mais elle ne l'est plus aujourd'hui, et comme les boutiques sont fermées de bonne heure, rien n'approche de l'obscurité de ces rues étroites et mal pavées. Des troupes de chiens vagabonds, nourris par le public, parcourent la ville comme des loups affamés. Souvent, lorsque j'entendais admirer la hardiesse que nous avions de voyager par terre en Portugal pendant la guerre, je répondais que cette entreprise n'était pas, à beaucoup près, aussi hardie que d'aller à minuit de *Belem* à *Maravilhas*, au bout de la ville, du côté de l'Est.

Comment chez un peuple civilisé, peut-on souffrir des abus aussi crians, et qui ravalent Lisbonne au dessous même de Constantinople ?

On prétend que le Gouvernement donne annuellement une somme considérable pour le nettoiement des rues. Que devient cet argent ? c'est ce que *Don Diego Ignatio de Pina Manique*, lieutenant de police de la capitale et de tout le royaume, doit savoir mieux que personne. Je pourrais dire beaucoup de mal de ce *Don Diégo*,

minisre peu aimé, de ses arrestations injustes, de la manière horrible dont on traite les prisonniers, s'il n'était point du devoir d'un voyageur d'être réservé et circonspect dans le jugement qu'il porte sur les personnes publiques.

Les folies du carnaval sont toujours le goût dominant du peuple. Dans ce tems les habitans de toutes les classes s'amusent à jeter sur les passans toutes sortes d'immondices, et vu les usages existans, pour éviter pire, on est obligé de prendre son mal en patience, et de se taire. Une femme aimable et de condition, en me gratifiant, comme Candide le fut par la dame hollandaise, crut sans doute me consoler, en m'assurant que ce ragoût était de sa façon. Je demande pardon au lecteur de ce récit un peu naïf peut-être, mais qui achève de peindre les mœurs du pays.

La hauteur des murailles des *Quintas* dans la ville, de grands espaces abandonnés et déserts, favorisent les vols et les assassinats, et la mauvaise police les autorise. On se sert de couteaux pointus pour commettre les meurtres, quoiqu'il soit sévèrement dé-

fendu d'en porter. Ces crimes sont presque toujours l'effet de la vengeance ou de la jalousie; car les voleurs se contentent de vous menacer. Le printems est le tems le plus dangereux. Il y a des époques où l'on peut compter un assassinat chaque nuit. La hardiesse des assassins est extraordinaire. A l'occasion d'une procession qui se fait au carême, en l'honneur de St. Roch, un homme fut tué à cinq heures après-midi, en plein jour, au milieu de la foule. Pendant l'été de la même année, on en vola un autre en plein midi, près de la maison du prince de Waldeck, qui fut témoin de cet évènement. On alla jusqu'à attaquer des carrosses. Le malfaiteur s'évade presque toujours, et par une compassion assez étrange, chacun facilite sa fuite. *Contadinho!* (le pauvre homme!) disent les Portugais, et ils font tout pour le sauver. La peine de mort est entièrement abolie: les criminels sont déportés aux Indes ou à Angola. Cette punition, toute sévère qu'elle est, à cause de l'air mal-sain de ces lieux d'exil, ne fait pas, à beaucoup près, autant d'impression que ferait la peine capitale.

La plupart des voleurs sont des Nègres; il y en a ici un très-grand nombre; peut-être plus que dans toutes les autres villes de l'Europe, sans même en excepter Londres. Plusieurs de ces Nègres s'adonnent à des occupations honnêtes, et il n'est pas rare d'en voir ici mener la vie de bons bourgeois. On en a vu se distinguer par leur habileté dans leur profession. Beaucoup cependant sont mendians, voleurs ou courtiers de débauche. Chaque Nègre qui a servi son maître sept ans en Europe, est libre; alors il se fait presque toujours mendiant, à moins qu'il n'ait eu un très-bon maître qu'il continue de servir par affection. On en emploie beaucoup comme matelots; je ne devine pas trop pourquoi on ne cherche pas à en faire des soldats. M. *de Jungk* dit que le quart de la population de Lisbonne est composée de Nègres et de Créoles, mais cette assertion, comme beaucoup d'autres du même auteur, est exagérée.

Il y a à Lisbonne beaucoup de mauvais sujets; car tous les vauriens des provinces y affluent, et peuvent y entrer sans obstacle. Il en résulte un nombre infini de

mendians. La plupart courent les rues; d'autres choisissent certaines places, où ils crient continuellement, en offrant aux passans d'adresser pour eux des prières à telle ou telle *Madona*. Le médecin a ici occasion de voir plusieurs maladies rares et singulières : j'ai souvent observé une véritable lèpre, et j'ai cherché à me dédommager, par des observations de ce genre, du dégoût que ces sortes de maladies inspirent. Ces mendians reçoivent de riches aumônes; car, faire ce qu'on appelle *la charité*, est une espèce de culte mal entendu dans ces pays catholiques. Les pauvres emploient souvent bien des finesses pour parvenir à leur but. Un jour, un vieillard se laissa tomber à nos pieds, et nous dit ensuite qu'il mourait de faim; par ce moyen, il escroqua adroitement une pièce d'or à un jeune homme qui m'accompagnait. Pour moi, qui avais observé avec plus de sang-froid, la manière théâtrale dont il s'était laissé tomber, je retins mon aumône, et en examinant plus soigneusement sa contenance, je vis qu'il nous en imposait. Les ames du purgatoire servent encore de prétexte pour obtenir de l'argent.

Les confrairies qui se chargent d'amasser les aumônes, pour en faire dire des messes dans certaines églises, afferment ce privilège à des pauvres qui paient ordinairement, par an, à cette confrairie huit mille *Rées*, (à-peu-près trois louis,) et il n'est pas rare, à ce qu'on dit, que leur recette se monte à cent mille *Rées*. Tout se fait en Portugal *pelo amor de Deos e pelas almas* (pour l'amour de Dieu et des ames.) Les couvens font ordinairement vendre leurs raisins dans les rues à l'enchère, pour faire dire des messes. On crie dans les rues : *uvas pelas almas* ! (raisins pour les ames), et quand on en demande le prix, on vous répond : *Esta à quatro, cinco etc., vingtins* ; prix considérable ! Sur la *Calzada de Estrella*, il y avait une mendiante qui criait tout le jour : *Tabac en poudre pour les ames!* Le tabac est un besoin de première nécessité en ce pays, pour tous les états, pour tous les sexes et tous les âges. C'est faire un grand plaisir à quelqu'un, même du commun, que de lui offrir une prise de bon tabac. J'ai vu une mendiante bourrer de tabac le nez de l'enfant qu'elle portait sur ses bras. Dans une excursion

botanique autour de Lisbonne, je rencontrai une femme bien vêtue, qui me pria de lui donner une prise de tabac, parce qu'elle avait perdu sa boîte : lui ayant répondu que je n'en prenais point, elle me dit, avec l'accent de la douleur : *estoy desesperada!* (je suis au désespoir.) Cela explique pourquoi Alphonse IV, après une bataille, offrit deux livres de tabac à chaque soldat anglais qui s'était bravement battu pour lui à *Ameixial.* Il est plus rare de voir fumer; les cigarres même, si communs en Espagne, ne sont d'usage que parmi les matelots.

Les porte-faix, les porteurs d'eau, et la plupart des domestiques, viennent de la province espagnole *Gallicie*, et c'est de-là qu'on les appelle *Galegos.* Ces gens industrieux quittent par milliers leur pauvre patrie, pour se rendre en d'autres provinces espagnoles, ainsi qu'en Portugal, pour gagner de l'argent aux services les plus grossiers. Dans plusieurs provinces du Portugal, ils font la moisson. Ils sont laborieux, intéressés, mais probes; leur réputation n'est cependant pas sans tache. Ils restent souvent en Portugal, où ils montent de petits caba-

rets, ou de pettites boutiques; mais ordinairement ils retournent dans leur pays avec l'argent qu'ils ont gagné. J'ai vu souvent des portraits de Portugais représentés en *Galegos*, et non en Portugais natifs, dont l'habillement est un peu différent. La vignette du *Nouveau Tableau de Lisbonne* offre la représentation de ce costume.

L'habillement des Portugais du commun est une espèce de veste de différentes couleurs, bleu, noir, brun foncé, et par dessus, un manteau dont ils laissent pendre les manches, comme les Espagnols, avec un chapeau à trois cornes, et non pas un bonnet brun, comme le portent les *Galegos*. Les femmes ont aussi des manteaux, même dans les conditions au dessus du commun. Elles aiment des couleurs différentes et souvent tranchantes. Il n'est pas rare qu'ils aient par dessous ce manteau un habillement à la mode de Paris ou de Londres. Les redingottes et les chapeaux ronds étaient tout-à-fait hors d'usage parmi les vrais Portugais. La coïffure la plus ordinaire des femmes, est un mouchoir mis en marmotte; d'autres portent le filet espagnol (*Rédezilla*), mais

jamais le voile espagnol. Parmi les femmes du bon ton, qui d'ailleurs suivent les modes du reste de l'Europe, on en voit cependant quelques-unes dont les cheveux sont simplement réunis et attachés par derrière avec un ruban. Les paysannes viennent à Lisbonne à cheval, vêtues d'une camisole rouge, et coiffées d'un bonnet pointu de velours noir. *Murphy* qui, dans son voyage, fait des observations assez justes, est exagéré dans plusieurs de ses assertions. Selon lui, l'habillement diffère suivant les différens états. Les fruitières, dit-il, portent des bonnets pointus. Il aurait pu très-facilement se convaincre du contraire. Parce qu'il aura vu une fois des domestiques jouer aux cartes, en attendant leurs maîtres, il en tire une induction générale. J'ai vu, ne lui en déplaise, la même chose à Londres. Il dit que le dimanche, les coîffeurs vont le chapeau à la main, et l'épée au côté. Cela a pu avoir eu lieu autrefois, mais cet usage n'existe plus. Il y a rarement, prétend-il, des incendies à Lisbonne. Dans l'hiver de 1789 à 1790, ces accidens furent très-fréquens;

une maison brûla entièrement, et une jeune fille y périt. Au reste, il dit avec raison beaucoup de bien du peuple, et il vante la grande politesse des Portugais, en remarquant leur attention à donner toujours la droite aux étrangers; et en cela il se trompe, car c'est précisément le contraire, et il est singulier qu'en Portugal la politesse exige de céder toujours la gauche. La connaissance qu'il a de la langue portugaise ne s'étend sûrement pas très-loin: lorsqu'il assure que les Portugais disent sans cesse: « je meurs de desir de vous voir; » il traduit cela en faisant une faute grossière de grammaire. (*Morro com saudades de o ver.*)

Ce que *Murphy* et d'autres débitent en faveur de la nation en général, est très-juste; ce qu'ils en disent à son désavantage, est souvent exagéré. Si l'on voulait juger de la nation par la capitale, on courrait risque de tomber dans bien des erreurs. Cette ville, nous le répétons, est le point de ralliement de tous les fripons du royaume, et une grande partie des étrangers des dernières classes, qui sont le rebut de leur nation. Je sais que plusieurs de ceux-ci se font louer,

sans beaucoup de façon, comme des bandits. Je dois cependant avouer que, quoiqu'on rencontre un assez grand nombre de mauvais sujets parmi le bas peuple, j'ai vu bien des exemples d'une politesse vraie et désintéressée.

C'est aux environs de Lisbonne, dans les villages, qu'on retrouve souvent le véritable caractère portugais, dont j'ai déja fait l'éloge.

Les grands, comme les petits, sont très-prodigues de complimens, qu'ils ont toujours sur les lèvres. Un paysan en rencontre-t-il un autre, il ne manque jamais d'ôter son chapeau, de le tenir quelque tems par la main, de s'informer de la santé de celui à qui il parle, de celle de sa famille, et d'ajouter le compliment usité : « Je suis à vos ordres, et votre serviteur » (*estoy a seus ordens, seu criado.*) Ceci n'est pas une observation isolée : je l'ai faite très-souvent sur des âniers et des gens de cette classe. En général, la langue portugaise, même dans la bouche des gens du commun, a beaucoup d'urbanité et d'élégance. On n'entend jamais aucun jurement, aucune expression indécente,

rien qui ressemble au *goddam* des Anglais, au *Sacramentskerl* des Allemands, aux f..... et aux b...... des Français, au *carrajo* et *caramba* des Espagnols. Les gens des classes inférieures seulement, jurent souvent par le diable, et se servent aussi d'un certain autre mot énergique, usité dans tous les pays méridionaux.

Tous les Portugais sont grands parleurs. Les gens de condition cachent ordinairement un cœur faux sous les dehors les plus trompeurs. Ils sont autant au-dessous des Espagnols de leur classe, que le bas peuple de Portugal est au dessus de ses voisins. Le défaut de connaissances et de goût dans les arts; un gouvernement qui n'a jamais su tirer parti des sentimens généreux; la proximité continuelle et la domination de la nation anglaise, fière de sa supériorité; la décadence entière de la littérature dans ce pays, voilà, je crois, les causes, qui, en comparaison des autres nations, mettent les nobles portugais à quelques exceptions près, au dernier rang de leur classe.

Les hommes en Portugal ne sont pas beaux. On en voit rarement d'une haute

taille

taille, mais des gens gros, gras, trapus et carrés. Leurs traits sont rarement réguliers; les nez retroussés et les lèvres épaisses sont si communs, que l'on est tenté de croire que cela provient d'un mélange de la race des Nègres avec celle des anciens Aborigènes du pays.

La différence, à cet égard, entre les Espagnols et les Portugais, est frappante. Ici, des corps gras outre mesure; là, des corps maigres et fluets; ici, des nez retroussés; là, des nez aquilins: le teint basané et des yeux noirs, sont tout ce qu'il y a de commun entre les deux nations. Quant au beau sexe, l'auteur du *Nouveau Tableau de Lisbonne*, et son traducteur, Mr. *M. Tilesius*, de Leipsic, ne s'accordent pas toujours: l'un vante, l'autre critique. En général, les femmes ont le défaut commun aux hommes, la taille petite et tendante à un embonpoint excessif; mais beaucoup de physionomie, des manières vives et affables, de très-beaux yeux, une chevelure superbe, des dents très-blanches, une belle gorge, des pieds bien faits, forment un ensemble at-

trayant, et rachètent toutes les irrégularités.

Quoiqu'à Lisbonne les filles publiques ne soient pas rares, il s'en faut de beaucoup qu'elles soient aussi importunes et aussi effrontées que celles de Londres et du Palais-Royal à Paris. Ce qu'on en dit dans le *Nouveau Tableau de Lisbonne*, est vrai sous quelques rapports, mais en général très-exagéré. Quant aux femmes distinguées, elles n'ont presque jamais en Portugal ces grâces douces qui embellissent les beautés du Nord : mais ces grâces siéraient-elles à ces yeux vifs et brûlans, que le ciel du Portugal produit? On rencontre cependant quelquefois à Lisbonne des femmes qui réunissent la taille svelte et la peau blanche et délicate des beautés du Nord, aux avantages qu'offre le climat du Portugal. Je quitte à regret ce sujet attrayant, pour revenir encore une fois sur la mal-propreté des Portugais.

Dès qu'on a quitté l'Angleterre et mis le pied sur les terres de France, la mal-propreté va toujours en augmentant. A mesure qu'on s'avance vers le Sud, les appartemens

sont plus sales; les insectes de tout genre ne laissent pas reposer le voyageur (1). Dans les nouvelles auberges allemandes et anglaises de Lisbonne, on tâche d'apporter quelques changemens, et sous ce rapport, Lisbonne a un avantage sur Madrid. La vermine est très-commune à Lisbonne. Au risque de révolter le lecteur, je dois dire que les gens de condition ne font pas la moindre difficulté de s'en défaire eux-mêmes dans la société. On raconte que la femme d'un ministre, étant au jeu, dans une grande assemblée, y faisait souvent cette espèce de toilette. Pendant notre séjour à *Caldas* en *Geroz*, où l'on trouve des bains chauds, j'ai vu la sœur de l'évêque et gouverneur d'*O-Porto*, veuve jeune et charmante, et d'ancienne noblesse, assise, après midi, devant sa porte, la tête dans le giron de sa femme de cham-

(1) Il en a été ainsi de tout tems. Voyez *Zeileri Itinerar Hispan.* page 280, *Lisbona.* « Nous logeâmes » chez un Italien, et étions assez bien traités, mais » nous trouvâmes de si mauvais vin, et tant de » puces, que nous étions comme des désespérés. »

bre..... Je sais , d'une manière positive , que les jeunes femmes , dans les visites qu'elles se font, se rendent réciproquement ce service, pour passer le tems.

CHAPITRE XIX.

Divertissemens des habitans de Lisbonne.

La société à Lisbonne est triste, même en comparaison de celle des grandes villes d'Espagne. On ne s'y promène ni à pied ni en voiture ; on n'a point de *Prado*, pour se montrer journellement au public. Il n'y a point de maisons ni de jardins publics, pour faire des parties de plaisir. On ne sait pas même profiter de la belle rivière. En général, le luxe y est peu considérable ; on ne voit pas de voitures élégantes, et les carrosses, dont tous les gens à leur aise font usage, sont aussi incommodes que ceux d'Espagne, et attelés de mules. La manie d'avoir beaucoup de domestiques, luxe très-nuisible à un pays, domine ici comme à Madrid. Ils sont mal habillés et mal nourris ; on leur donne presque journellement du riz. Les

gens de condition ne vivent en société qu'avec leur famille : la cour, très-peu brillante, ne les en fait sortir que fort rarement. Les gens de condition passent une partie de l'année dans leurs *Quintas*; au mois d'août et de septembre, ils se rendent à *Cintra*, où ils sont obligés d'être plus communicatifs.

C'est une chose remarquable que, dans les bals des classes supérieures de la ville, on ne danse qu'au son d'un seul violon. En général, les Portugais n'aiment pas la danse; aussi n'entre-t-elle pas dans les amusemens du bas-peuple. Ce n'est que dans les foires que l'on danse quelquefois une *Foffa*, ou une *Seguedilla* espagnole, espèce de danse qu'on a souvent confondue, dans les relations de voyages, avec le *Fandango*, qui est bien plus agréable. On a établi, pour les étrangers et les Portugais de distinction, tels que les ambassadeurs, une salle publique (*long room* en anglais), où l'on danse tous les jeudis. Mais cet amusement est principalement destiné aux étrangers, qui forment ici une espèce d'état particulier. Les cafés (*lojes*) sont destinés aux basses-classes. On en trouve dans chaque rue,

souvent même en nombre. Ils sont petits, mal décorés et mal-propres. On y sert de mauvais café, de mauvais punch et d'autres rafraîchissemens. Le chocolat est par-tout mauvais en Portugal; il est mêlé de parties grasses très-désagréables; il est loin d'être aussi commun et aussi bon qu'en Espagne. Il n'y a qu'un café un peu distingué pour les gens de condition, et où les rafraîchissemens étaient d'une fort bonne qualité. Les basses-classes fréquentent les tavernes (*tavernas*), qui sont très-multipliées; on y boit un vin rouge, extrêmement mauvais aux environs de Lisbonne. J'ai fait ici la même observation qu'en Espagne, que les habitans ne s'accoutument point au vin, et que la quantité qu'un Allemand, ou un Anglais en peut prendre, après un court séjour dans ce pays, sans se faire aucun mal, suffit pour les enivrer.

L'Opéra italien est un des principaux amusemens des gens de condition. Il est soutenu, non-seulement par la cour, mais aussi par des particuliers. Lors de mon séjour, il était excellent sous tous les rap-

ports. Les chanteurs de ce théâtre m'ont rendu insipide toute autre musique. Ce théâtre avait réuni les meilleurs virtuoses de Rome, qui émigrèrent, quand cette ville fut prise par les Français. *Crescentini* éclipsait tous les autres. Il suffit de le nommer, pour ceux qui ont connu l'Italie, qui avant ses dernières dévastations était la patrie de la musique. A Lisbonne, il n'est pas permis aux femmes de monter sur le théâtre, mais elles sont remplacées par des *castrati*, qui sont excellens. On n'y perd que très-peu de chose, si ce n'est du côté de l'imagination. J'avoue que l'opéra a fait mon principal amusement à Lisbonne. La salle est grande et belle; il y règne un ordre admirable: l'attention que les directeurs mettent à ce que les spectateurs soient placés convenablement, est un exemple à suivre. Souvent on donne de petits opéra portugais, mais qui ne sont que des farces: dans celles-ci, la langue portugaise déploie souvent des charmes dans la bouche de *Zamparini*.

Outre le théâtre de l'opéra, nommé le *Teatro de Carlos*, il y a encore à Lisbonne une comédie portugaise, au *Teatro*

do Salitre. Cette salle est située dans une petite rue, derrière la promenade publique. Elle est plus petite que celle de l'opéra, et surtout très-étroite et très-peu fréquentée par les gens de condition. Avec une si mince aparence, on est peu prévenu en faveur de ce spectacle. Les rôles de femme sont également remplis sur ce théâtre par des hommes, et qui n'ont pas peu à faire pour cacher leur barbe. Au surplus, les acteurs sont en partie des ouvriers. J'ai vu un cordonnier qui, après avoir travaillé pendant le jour, jouait le soir les vieillards, et qui n'était pas mauvais acteur. La plupart des pièces qu'on y représente, sont traduites de l'Italien ; il en est peu de tirées des autres langues, et il y a moins encore de pièces originales. Je n'ai jamais vu, ni sur le théâtre, ni annoncé sur l'affiche, l'*Arlequin* (*Gratioso*) *Portugais.* Toutes les pièces sérieuses sont ou mauvaises, ou mal jouées. Rien de plus détestable que les *Amoureux* sur ce théâtre. Les petites pièces sont des farces encore plus misérables que les *Saynettes* espagnoles : on ne connaît pas ici la *Tonadilla.* Mais, parmi leurs grandes

comédies, quelques-unes ne sont pas sans mérite: la nation est portée en général à faire de l'esprit et à critiquer; la langue se prête facilement à l'expression comique. J'ai vu avec beaucoup de plaisir une imitation du *Brother of Jamaïca*, qui est aussi imité en Allemand sous le titre du *Cousin de Lisbonne*(1). Cette pièce est de l'année 1798; c'est la peinture véritable d'une famille de condition de Lisbonne. Elle est pleine d'allusions frappantes, assaisonnées par-tout d'une bonne plaisanterie. Quoique le plan ne soit qu'une imitation, les détails en font, pour le pays, un ouvrage original. Plusieurs rôles étaient supérieurement joués; mais l'exécution de ceux de valet et de soubrette, ne donnaient pas une grande idée des progrès de l'art comique dans ce pays.

L'on voit près de ce théâtre la place où se donnent les combats des taureaux. Elle est de moyenne grandeur, carrée, entourée d'une cloison et de banquettes de bois. D'un

(1) Drame d'un célèbre acteur allemand, M. *Schroeder*; ce n'est qu'une traduction ou imitation de l'*Habitant de la Guadeloupe* du cit. *Mercier*.

côté sont des loges pour les gens de distinction, avec celle du magistrat (*Corrégidor*) qui en a la surveillance. Les autres places sont distribuées en deux parties : celles qui sont du côté de l'ombre, sont fort chères, mais celles en face du soleil sont à bon marché : ce sont des banquettes de bois, placées les unes derrière les autres en amphithéâtre. J'ai souvent assisté à ce spectacle ; mais je dois avouer que le nombre des gens de condition y était toujours fort petit, et celui des femmes encore moindre. Le théâtre était toujours rempli par les gens de la basse-classe. Dans l'été, on donne presque tous les dimanches des combats de taureaux, et souvent on en tue jusqu'à douze ou quinze dans un après-midi ; en hiver ce genre d'amusement est tout-à-fait interrompu. Quelques jours avant le combat, les combattans font des promenades à cheval, comme les *Franconi* de l'Allemagne, pour annoncer le spectacle, et forment aussi différentes évolutions, avec des soldats masqués et des chevaux de parade, qui s'agenouillent et font d'autres tours d'adresse semblables. On conduit ensuite les

jeunes taureaux dans l'arène ; on les pique, on les excite, sans pourtant en venir jusqu'à les tuer. Dans un endroit entouré d'une cloison, près de la place du combat, on effarouche les taureaux destinés à combattre. L'extrémité des cornes de ces animaux est garnie d'un bouton ; aussi est-il rare qu'ils puissent nuire ; j'ai cependant vu un taureau maltraiter un *Torreador* au point qu'il mourut des blessures qu'il avait reçues. Au commencement du combat, un homme ouvre la porte de manière qu'il soit à l'abri derrière elle. L'animal s'élance aussitôt, et attaque le *Torreador* à cheval, qui est placé en face de la porte. Celui-ci évite le premier choc avec dextérité, et frappe l'animal avec la lance dont il est armé. J'ai vu une fois le taureau tomber mort du premier coup : si ce coup est manqué, il n'est plus permis au combattant de le tuer. Un autre homme à cheval, et beaucoup de gens à pied, l'agacent et excitent continuellement, pour l'empêcher de s'attacher toujours à la même personne. C'est un jeu cruel. On perce l'animal à coups de lance; on lui jette des morceaux de bois qui s'at-

tachent à son corps par des crochets de fer dont ils sont garnis, et souvent en telle quantité, que le sang ruisselle en abondance. Il n'y a rien de beau dans ce combat, excepté le moment où le taureau s'élance de son enceinte avec fureur, et lorsqu'il s'arrête au milieu de l'arène, en grattant la terre, et comme provoquant les champions par ses beuglemens. Mais rien aussi n'est plus désagréable que de voir un de ces animaux, d'un caractère plus lent, qu'on a de la peine à animer au combat. Enfin, le président donne le signal de le tuer. Un *Capinho* (c'est ainsi qu'on appelle ces gens, parce que le manteau, *capa*, est pour eux une pièce importante) attaque alors le taureau à pied ; le sabre à la main, il cherche à l'exciter. Il n'est permis de le blesser que par-devant, et les coups qu'on lui donnerait de côté ou par derrière, seraient vus de mauvais œil. Ce champion agite devant lui son manteau rouge ; le taureau se jette dessus, en baissant la tête, pour assouvir sa fureur, et, au même moment, il reçoit le coup mortel dans la nuque. Rarement il tombe au premier coup ; sou-

vent il faut le répéter; souvent aussi le *Capinho* abandonne son manteau. En général, le moyen ordinaire de se défendre avec avantage, est de jeter au taureau un mouchoir, ou quelque chose de semblable, sur quoi il s'acharne, en laissant échapper le champion.

Parmi les divertissemens publics, il ne faut pas oublier les exercices de religion qui, pour les Portugais, y entrent pour beaucoup. On va à la messe, parce qu'on n'a pas d'autre promenade; je dirai même qu'on n'aime les cérémonies religieuses que sous le rapport de l'amusement. On suit les processions, comme on court à l'opéra. Chaque relation de voyage en Portugal parle des galanteries qui ont lieu pendant la messe; mais on exagère sur ce point, comme sur tous les autres. Les jeunes filles ne sortant presque jamais de la maison, que pour aller à la messe, on imagine aisément que l'amour ne néglige pas la seule occasion qu'il a de se montrer, et l'on s'attend bien que les femmes aimeront toujours l'endroit où elles ont éprouvé, pour la première fois, les sentimens tendres mêlés à ceux de la piété. Dans

la campagne, le but ordinaire des promenades du soir, est une image de *Nossa Senhora* : on s'agenouille, on fait sa prière, puis on se lève, et on recommence à rire et à folâtrer comme auparavant. En général, les Portugais observent les dehors de la religion avec scrupule, et peut-être encore davantage que les Espagnols. Celui qui mangerait de la viande un jour de jeûne, serait regardé comme un homme extraordinaire. J'ai entendu, un jour, proposer la question : « si c'était un plus grand péché de manger de la viande, un jour de jeûne, que de violer le sixième commandement de Dieu ? » et tout le monde fut d'accord que ce dernier péché était une bagatelle, en comparaison du premier. Malgré ces préjugés, la nation en général, et même le petit peuple, est moins fanatique qu'en Espagne. Je pourrais rapporter beaucoup de traits à l'appui de ceci, mais je me borne à en citer quelques-uns. J'ai assisté à *Setuval* à une procession, ou deux capitaines de vaisseau, l'un danois, et l'autre anglais, virent passer devant eux le Saint-Sacrement, sans se découvrir. Personne n'y

fit attention. Seulement un matelot portugais demanda : Qui sont donc ces gens-là, le chapeau sur la tête ? *Sao Inglezes*, *fideputas !* (*Ce sont des Anglais, enfans de p...*) répondit un autre, et la chose finit là. A l'enterrement du prince de Waldeck, j'entendis dire à un homme du commun : « il était hérétique, mais c'était un brave homme ! » *Um muyto bom homen !* Je me mêlai dans la foule, et je n'entendis partout que des éloges de ce prince aimable, qu'on portait alors au cimetière des Protestans. On me dit même qu'il s'était refusé, à l'article de la mort, à l'invitation ordinaire de se faire catholique, et je fus étonné de voir approuver généralement ce refus : « car, disait-on, chacun doit vivre et mourir dans sa religion. » Le Portugais prend chaque étranger pour un hérétique ; malgré cela, il ne laisse pas que d'être civil et complaisant. Ces traits prouvent que cette nation a, depuis longtems, perdu son fanatisme, vraisemblablement par ses liaisons avec les Anglais.

Cette légèreté des Portugais de ne regarder le culte que comme une espèce de spectacle,

tacle, peut être considérée comme une des principales causes de la tolérance qui règne dans ce pays. Pour peu qu'on soit fortuné, on achète la permission de travailler les jours de fêtes. Aussi n'est-il pas rare de voir, aux environs de Lisbonne, les champs et les vignes remplis d'ouvriers, même les jours de fêtes marquantes. Sous le rapport du commerce public, le dimanche est fêté à Londres bien plus rigoureusement qu'à Lisbonne. Mais, à la vérité, ce penchant populaire a encore des inconvéniens plus grands. Le peu de soin à enseigner la morale, base de toute véritable religion, fait que la foule reste toujours dans l'ignorance, et continue d'être le jouet d'un clergé lui-même ignorant. Le dernier gouvernement, celui d'un reine faible et dévote, a tout fait pour soutenir la considération des ecclésiastiques, et ce ne peut être qu'un effet de l'esprit du siècle, et de celui de la nation, si l'Inquisition s'est contentée de tenir le clergé en bride, et de n'attaquer que des auteurs sans protection. La crainte d'une révolution contribue peut-être à ce que le gouvernement aime à voir le peuple entre les mains

du clergé. Il redoute des *Chabots*, des *Chaumettes*, qui, en Portugal et en Espagne se trouveraient bien vîte à la suite d'une secousse politique.

Le défaut absolu de lumières n'est peut-être pas aussi dangereux que les demi-lumières qui produisent des fureurs populaires. Croirait-on que les moines les plus savans de Portugal, *les Oratoriens* (appelés par dérision *Manu-Grecos*), sont précisément ceux qui persécutent le plus impitoyablement les hérétiques? Prétendent-ils donc faire un commerce exclusif de toutes les connaissances, en favorisant la stupidité du peuple? Le confesseur de la reine, *Don Francisco Gomez*, est de cette congrégation, et l'on connaît ce fanatique.

CHAPITRE XX.

Etablissemens publics à Lisbonne.

Lisbonne ne manque pas entièrement d'établissemens littéraires. Le premier et le plus important, sans doute, est *l'Académie des Sciences*, créée par la reine actuelle, au commencement de son règne, pour favoriser les sciences, que *Pombal* avait négligées. Son président est le duc *de la Foës* (*la Fons*), de la maison royale de Bragance, généralissime des troupes, et un des premiers grands du royaume. Ce duc a voyagé dans les pays étrangers; il est le protecteur des savans : il est original, mais il n'est pas sans connaissances, et a une assez bonne tête. Le secrétaire de l'académie est *Don José Corréa da Serra*, actuellement en voyage pour Londres, où j'ai eu le plaisir de le connaître. Ce savant fait honneur à sa nation, par ses connaissances, son esprit et son

instruction. Avec ces avantages, il était tout simple qu'il eût des démêlés avec les moines de l'Inquisition, dont le résultat fut tel, qu'il jugea plus à propos pour lui d'aller vivre chez l'étranger. Il a cependant conservé sa place. Son substitut est *Don Francisco de Borja Garçao Stockler* (1), qui s'est également attiré quelques affaires désagréables par son *Eloge de d'Alembert*, dans les *Mémoires de l'Académie*. Ce mémoire était trop bien et trop librement écrit pour ce pays. Cette académie a déja beaucoup fait pour les sciences. Elle a publié six volumes de *Memorias da Litteratura Portugueza*, qui contiennent, pour la plupart, des dissertations sur l'histoire et la jurisprudence du Portugal ; trois volumes de *Memorias*

(1) J'ai cité tous ces noms avec dessein, parce que tous les étrangers ont l'habitude de les mutiler. On s'appelle dans la société par son nom de baptême, ainsi il ne faut jamais l'omettre. Les autres noms sont des noms de famille qui indiquent les alliances des familles entr'elles. M. de Jungk a tort de trouver ridicule que la bibliothèque de *Barbosa* soit distribuée par noms de baptême, car la diversité des noms de famille n'est pas beaucoup plus grande.

Economicas, où l'on trouve d'excellens traités; deux volumes des *Memorias Premiadas*, dont le premier contient des mémoires sur la culture et sur les engrais du pays, et l'autre, sur la culture des vignes. Pendant quelques années, la continuation de ces mémoires avait été interrompue ; on y trouve plusieurs dissertations assez curieuses. L'académie a aussi fait paraître, plusieurs autres ouvrages importans, parmi lesquels je me contenterai de citer la *Flora Cochinchinensis de Loureiro.* Tous les livres qui traitent d'objets scientifiques, s'impriment ici aux frais du gouvernement. Le nombre des amateurs est trop petit, pour qu'un éditeur pût s'en tirer; aussi la littérature est-elle encore dans l'enfance. Il y a peu d'écrits, il n'existe aucune réputation littéraire bien établie. Rien ne peut aider les savans, que leurs liaisons avec les universités (1), etc.

---

(1) L'Académie est composée de membres honoraires, parmi lesquels on compte tous les ministres

De plus, la reine a institué, en 1799, une *Académie de Géographie*, spécialement destinée pour le Portugal, qui a déja terminé une nouvelle carte du royaume, qu'on est sur le point de publier. Toutes les cartes du Portugal qu'on a faites jusqu'à présent, sont extrêmement fautives, même la grande, en huit feuilles, de *Lopez*; par conséquent, les cartes allemandes ne le sont pas moins, sans en excepter la dernière de Mannert, qui est gravée d'après les cartes précitées.

Le *Collège des Nobles*, qui occupe un bâtiment vaste et d'une belle architecture, fondé en 1761; l'*Academia Real das Guardas Marinhas*, fondée en 1782; l'*Academia Real da Marinha* (de la Marine), fondée en 1779; et l'*Academia Real*

---

et les gens de considération de Lisbonne; de membres étrangers (*Socios veteranos*), et d'académiciens proprement dits, divisés en trois classes; savoir: celle de l'histoire naturelle, des mathématiques et de littérature; d'associés libres, et d'un grand nombre de correspondans, parmi lesquels notre géomètre, le célèbre Kœstner, tient le premier rang.

da Fortificaçao, fondée en 1790, ont toutes leurs professeurs (*Lentes*). Mais tous ces établissemens sont sans activité. D'ailleurs, il y a encore à Lisbonne des professeurs salariés par le gouvernement, pour l'instruction de la jeunesse ; ainsi ce ne sont pas les moyens, mais le choix des moyens qui manque. Le principal défaut, c'est qu'on n'a pas encore acquis le goût des sciences, ou qu'on ignore l'art de l'inspirer.

Il existe aussi des bibliothèques publiques à Lisbonne, qui ne sont pas, à la vérité, au nombre des meilleures, mais qui ne sont pas non plus aussi mauvaises que le disent quelques voyageurs, qui se sont contentés d'y jeter en passant un coup-d'œil superficiel. C'est porter un jugement bien inconsidéré et bien injuste, lorsqu'effrayé par les volumineux *Acta Sanctorum*, on ne se donne pas la peine de demander d'autres ouvrages.

La première de ces bibliothèques, dans le grand bâtiment sur la place du Commerce, renferme plusieurs ouvrages importans, même quelques ouvrages d'histoire naturelle très-curieux. Je connais plus particulièrement la bibliothèque du couvent

des bénédictins de *Nossa Senhora de Jesus*, parce que j'en étais plus voisin : on y trouve une collection très-complète d'ouvrages portugais et espagnols modernes ; elle ne manque pas non plus d'ouvrages français. On y trouve l'édition complète de l'Encyclopédie par ordre de matières. Quant aux ouvrages allemands, en général, il ne faut pas en chercher dans les pays étrangers, la bibliothèque nationale de Paris même, étant d'une pauvreté remarquable à cet égard. On trouve cependant dans toutes les bibliothèques portugaises, les ouvrages latins de *Wolf*, l'Histoire de la Philosophie par *Brucker*, et d'autres écrits de cette époque. Après la littérature française, celle d'Italie a le pas, et (ce qu'on ne devrait pas attendre) la bibliothèque en est beaucoup mieux fournie, que d'écrits de littérature anglaise. Malgré leurs liaisons avec cette nation, les Portugais n'apprennent que rarement l'anglais ; mais tous, pour peu qu'ils soient instruits, lisent le français. Enfin, ces deux bibliothèques peuvent soutenir la comparaison avec plusieurs bibliothèques

publiques de villes considérables de l'Allemagne. Une troisième bibliothèque, dans le couvent de *St. Vincente de Fora*, n'est pas, à la vérité, consacrée à l'usage du public, mais il suffit d'y être une fois admis, pour pouvoir la fréquenter à toute heure. Elle contient une collection très-complète d'ouvrages portugais en tout genre.

Il y a différentes librairies à Lisbonne, mais dont les propriétaires ne font pas d'affaires avec l'étranger. Je me contente de citer à cet égard la veuve *Bertrand et fils*, près de l'église de *Nossa Senhora dos Martyres acima do Xiado*. On s'y procure facilement tous les ouvrages nouveaux portugais, au prix indiqué sur le catalogue. Le prix de chaque livre est imprimé en tête de l'ouvrage, et le libraire se contente d'un léger bénéfice. Les plaintes de M. *de Jungk*, dans la préface de sa Grammaire portugaise, seraient aujourd'hui mal fondées.

A entendre l'Almanach Royal, il existe à Lisbonne une grande quantité de collections d'histoire naturelle, des laboratoires chimiques et des jardins botaniques; mais il ne faut pas trop s'y fier. Plusieurs

de ces établissemens ne méritent pas la moindre attention. Si le jardin du marquis d'*Abrantes* pouvait mériter le nom d'un jardin botanique, plusieurs des plus petites villes d'Allemagne seraient en droit de se vanter d'un pareil avantage. Assurément ce ne peut être que par plaisanterie que le fils du ministre de la guerre, *Don Luiz Pinto Maximo*, a laissé citer, dans l'Almanach Royal, ses collections et son laboratoire (1).

Toutefois, le cabinet d'histoire naturelle à *Ajuda* mérite d'être vu : il ne soutient pas, à la vérité, la comparaison avec celui de Paris, ni même avec celui de Madrid ; il est petit, aucune partie n'y est complète ; on y trouve moins d'objets relatifs au Brésil, qu'on ne devrait s'y attendre ; cependant on y remarque plusieurs pièces importantes. Le morceau de mine de cuivre vierge qu'on y conserve, et qu'on a trouvé dans un vallon, à deux *legoas* de *Cachoeira*, et à quatorze

(1) Il ne faut donc attribuer qu'à un effet de politesse, les louanges accordées par Mr. M. Tilesius pour de pareils objets, dans son *Supplément du Nouveau Tableau de Lisbonne*.

legoas de *Baja* en Brésil, est d'une grandeur et d'un prix extraordinaires. Il pèse, d'après *Vandelly*, 2616 liv.; il a, dans sa plus grande longueur, 3 pieds 2 pouces; dans sa plus grande largeur, 2 pieds 1 pouce 6 lignes, et, dans sa plus grande épaisseur, 10 pouces: sa surface est raboteuse, couverte çà et là de malachite et d'ocre de fer. Mais on a fait la bévue impardonnable de le polir d'un côté, pour y graver une inscription. Les minéralogistes verront par-là combien cette pièce doit être curieuse dans son genre. Outre cet objet, on trouve encore dans cette collection une pierre élastique de sable, couverte de cristal de spath calcaire. Dans le même bâtiment, est un laboratoire chimique, et derrière celui-ci le jardin botanique.

Ce jardin est supérieurement bien situé. On y jouit d'une vue délicieuse, qui donne à la fois sur la rivière et sur la mer, et d'où l'on découvre, ainsi que dans le Jardin des Plantes à Paris, une grande partie de la ville. Il n'est pas vaste; les serres même y sont très-peu spacieuses, mais il y a un excellent bassin pour les plantes aquatiques:

sa distribution extérieure est élégante, de manière qu'il ne manque pas d'intérêt pour un botaniste. On plante dans ce jardin les végétaux qu'offre le hasard, mais on en abandonne le soin et la culture au climat, très-favorable aux plantes. On y envoie aussi du Brésil, et d'autres contrées, différens objets remarquables : on y cultivait alors plusieurs arbres à épices, afin de les envoyer au Brésil, pour les y naturaliser. Au reste, il ne faut pas s'attendre à rencontrer dans cet établissement une bonne indication des trésors qu'il renferme. Si vous demandez des renseignemens, le professeur *Vandelly* vous ouvre le *Systêma Vegetabilium* de *Linnée*, (édition de *Murray*;) et pour peu qu'une description qui s'offre à lui, ait quelque trait à la plante en question, ce botaniste ne balance pas un instant à lui assigner son nom. Au reste, ce docteur *Domingos Vandelly*, né en Italie, est connu des naturalistes, par quelques ouvrages, mais particulièrement par ses liaisons avec *Linnée*. On ne saurait lui disputer d'avoir été, dans sa jeunesse, un homme studieux, et d'avoir entrepris beaucoup, pour acquérir de la

célébrité. *Pontedera* a été son maître en botanique. Sous *Pombal*, il fut appelé, avec un autre Italien, *Della Bella*, de Padoue, pour professer à *Coïmbre*; de là, il est venu à Lisbonne, avec le titre d'inspecteur en chef du Muséum et du Jardin royal de Botanique. Il a, en outre, été nommé assesseur près de l'*Aula do Commercio*. Par différens moyens, il a su se procurer un revenu annuel de plus de 800 crezades. Au reste, il est bien arriéré pour les connaissances. A peine connaît-il les plantes qu'il a jadis décrites lui-même, il est également mauvais minéralogiste, et ses *Mémoires de Chimie*, insérés dans les *Memorias* de l'Académie, l'ont couvert de ridicule auprès des savans. On pourrait lui pardonner son ignorance, s'il ne se montrait pas, à ce qu'on prétend, envieux et intolérant envers ceux qui sont au dessus de lui par leur mérite.

Le second conservateur de ce cabinet et du jardin, est *Don Alexandre Rodriguez Ferreira*, dont on ne peut dire autre chose, sinon qu'il a été longtems au Brésil, et qu'il est goutteux.

Outre le Cabinet Royal, on trouve celui du marquis *de Angeja*, qui mérite d'être vu, à cause de quelques pièces, principalement pour les diamans du Brésil, enfermés dans une mine de fer.

Un autre cabinet, dans le cloître de *S. N. de Jésus*, contient beaucoup de coquillages, et quelques autres objets de prix; mais je passe à d'autres établissemens.

A Lisbonne, il y a des observatoires au couvent *des Necessidades*, dans les deux *Académies de Marine*, et dans la *citadelle*. Mais on s'applique peu, dans ces observatoires, aux observations astronomiques, faute d'instrumens.

L'hôpital royal de *St. Jozé* est en bon état; les malades y sont bien traités et bien soignés. D'après l'Almanach Royal, on y comptait au commencement de l'année 1797, mille quatre-vingt-huit malades. Pendant toute l'année il y en entra 14818; il en sortit successivement 13235; il en mourut 1579, et il y en resta 1091. Sans s'en rapporter à l'Almanach Royal, auquel on ne peut pas toujours ajouter foi, cet hospice jouit d'une réputation bien établie, même chez les étran-

gers, qui pourtant se plaisent à blâmer tout ce qui concerne le Portugal. Il y a, en outre, dans cette capitale, un hospice danois et anglais entretenu aux frais de ces deux nations.

Tous les médecins doivent avoir étudié à *Coïmbra*, et avoir obtenu du *Protomedicat* la permission d'exercer leur profession dans le royaume. Ils ne sont pas obligés de prendre le degré de docteur; à Lisbonne on est moins sévère sur ce point que dans les autres villes. Les médecins étrangers jouissent de la liberté d'exercer selon leur méthode. Il y avait alors un médecin anglais (*Edmond More*), qui avait la plus grande réputation. Il ne faut pas cependant s'imaginer que les médecins portugais soient, en général, des ignorans. Il y a parmi eux plusieurs gens de mérite; l'université de *Coïmbra* n'est pas si barbare qu'on le pense. Autrefois on allait étudier à Paris; aujourd'hui on commence à préférer Edimbourg. Il est faux que la médecine des Arabes soit encore en usage en Portugal, et les médecins portugais connaissent aussi peu *Rhazes*, *Mesue*, etc., que les Allemands. Presque dans chaque rue, on trouve de petites pharmacies; elles ne sont sujettes

à aucun règlement, ce qui donne lieu à des abus dangereux. Mais beaucoup ne méritent pas, d'après les renseignemens que j'ai eu occasion de me procurer à cet égard, le mal que certains voyageurs en ont dit, faute d'informations suffisantes.

CHAPITRE

CHAPITRE XXI.

Environs de Lisbonne; Quelus, résidence royale.

Au midi de la rivière, la campagne est semée d'habitations, quoique le pays soit sablonneux, rempli de landes et de forêts de pins. Les villages sont situés particulièrement autour de la baie que forme la rivière, et les habitans subsistent du commerce de Lisbonne. Aux environs, on cultive aussi beaucoup de légumes; il y croît surtout de très-bon vin, qui, avec du soin, réussit très-bien dans les plaines sablonneuses des pays chauds. Il est malheureux qu'on ne puisse aborder la plupart de ces endroits que par la haute-marée, et que la marée basse forme une quantité de marais qui infectent l'air, surtout en été. *Baroco de Alva* est renommée pour l'insalubrité de l'air, ainsi que

Couna (*Coïna*). Presqu'à l'extrémité de la baie, vers l'est, est le bourg *Aldea Galega*, dont j'ai parlé plus haut; non loin de là, au fond d'une baie voisine, on trouve le bourg *Mouta* (*Moita*), où passe la route de *Setuval*. Cet endroit est moins considérable que le premier, mais il ne laisse pas que d'être peuplé. Plus loin, au bord de la rivière, sont les jolis bourgs *Alhosvedros* et *Larradio*, célèbres par leur bon vin. Là commence la seconde baie, qui s'étend jusqu'au bourg *Couna*, par lequel passe la route d'*Azeytao*. Près de cet endroit, on a trouvé du vif-argent dans le sable; en conséquence on a fait des fouilles, et on a le dessein de continuer ces recherches. On croit, avec assez de fondement, que les couches de ce sable sont en liaison avec la *Serra d'Arrabida*, montagne calcaire peu éloignée. La troisième et dernière baie, renferme le bourg *Sexal* (*Seichal*), le plus petit de tous, d'où l'on transporte beaucoup de poisson à Lisbonne. Précisément à l'angle où la rivière se resserre, est situé le bourg *Casilhas*; c'est l'ancrage ordinaire, quand de Lisbonne on veut passer la rivière,

parce qu'on peut y arriver dans tous les tems, sans qu'on ait besoin d'attendre le flux. Le bourg *Moutelha* et la petite ville d'*Almada*, ne sont qu'à un quart-d'heure de chemin de *Casilhas*. Ainsi dans l'espace de cinq *legoas* (à-peu-près huit lieues), il n'y a pas moins de dix bourgs considérables, bien bâtis et très-peuplés, sans compter une quantité de grands et de petits villages. L'on peut déja se faire une idée du mouvement et de l'activité qu'offrent les rives du Tage. Au dessous d'*Almada*, sur le bord de la rivière, est un hôpital anglais, destiné aux marins de cette nation, et un magasin considérable de vins. La rive jusqu'à l'embouchure du fleuve est élevée et entrecoupée de collines. Les villages sont bâtis dans les vallons. Une tour, garnie de quelques pièces d'artillerie et de quelques soldats, appelée *la Vieille Tour* (*Torre Velha*), correspond à la tour de *Belem*, qui est vis-à-vis. A l'endroit où l'on traverse le fleuve à *Belem*, on trouve un village (*Porto Brandao*) : les maisons occupent l'étendue d'une lieue dans l'intérieur du pays, jusqu'à *Caparica*, où l'on recueille de bon vin.

Tout près de l'embouchure, est un grand village de pêcheurs, appelé *Trafferia*, et en doublant la pointe, on arrive à un autre village appelé *A-Costa*. Il n'est composé que d'habitations qui ressemblent à des baraques de bois, dispersées çà et là sur la grève.

Les habitans de ce village passent pour de hardis pêcheurs : ce sont des hommes à demi-sauvages, qui s'exposent avec leurs barques très-avant dans la mer, et qu'on regarde à Lisbonne comme le rebut de la nation. Je n'ai point eu occasion de me plaindre d'eux, quoique, dans mes excursions botaniques, j'aie cru remarquer chez eux moins de politesse qu'ailleurs. De cette pointe s'avance un banc de sable bien avant dans la mer, qui le couvre dans le flux, jusqu'à une grande tour fortifiée, laquelle, ainsi que le fort construit vis-à-vis, défend l'entrée du port. Son véritable nom est *Fort St. Lourenço*, mais on l'appelle communément *Torre de Bugio*. Cette tour sert de prison à ceux qui sont condamnés à la déportation aux Indes ou à *Angola*. Des coches d'eau vont journellement à *Aldea Galega*,

Mouta, *Couna*, *Casilhas*, *Porto-Brandao*; le prix du passage est fort modique. La navigation sur ce fleuve est fort dangereuse dans les gros tems, à cause de sa rapidité, et de l'extrême négligence des bateliers; aussi les accidens sont très-fréquens. En novembre 1798, dans une matinée orageuse, une barque de *Santarem*, chargée de quarante personnes, eut le malheur de passer sur un cable, qui la fit chavirer; il ne s'en sauva que quatre personnes. Il n'y a que les accidens de cette nature qui fassent sensation; on ne fait pas la moindre attention aux petits, car la vie d'un Portugais est regardée comme peu de chose. La rive septentrionale s'étend beaucoup plus loin dans la mer, avant de former le promontoire *Cabo de Roca*. Je vais citer les endroits les plus remarquables. Au dessous de *Belem*, est une tour carrée (*Torre de Belem*), garnie de canons, et devant laquelle aucun vaisseau ne peut passer, sans avoir été rigoureusement visité. A côté de cette tour, on a construit plusieurs batteries; on en voit encore quelques-unes sur le bord de la rivière, jusqu'au fort *St. Juliao*. Ce petit fort irrégulier, ap-

pelé ordinairement *Fort St. Jao* (*Chaoun*), est bâti sur la pointe d'un rocher, et sert principalement à couvrir l'entrée du port. Ce port est d'un accès difficile, le chenal est très-étroit, et un banc de pierre, appelé *Os Cachopos*, en barre l'entrée. Ainsi, indépendamment de ces forteresses, la nature a tout fait pour la défense de la capitale. A un quart d'heure de chemin dans l'intérieur du pays, on trouve la petite ville *Oeyras*, et deux *legoas* plus loin, en descendant la rivière, *Cascaes*, petite ville assez importante, et passablement bien bâtie sur une langue de terre, sous laquelle les vaisseaux peuvent ancrer. A côté de cette ville, on trouve le petit fort *St. Antonio*. De là, jusques assez loin vers le nord, la rive n'est qu'un rocher brisé, où il n'est pas possible d'ancrer en aucun endroit; la rive méridionale est entourée de bancs de sable considérables.

Le fort *St. Juliao* et celui de *St. Antonio*, sont les seuls qui soient de quelqu'importance aux environs de Lisbonne; ils pourraient défendre l'entrée du port contre une flotte; mais une fois ce passage franchi, elle

pourrait aisément détruire Lisbonne. Il est surprenant que ces deux forts, ainsi que les villes *Oeyras* et *Cascaes*, aient des garnisons anglaises, ou, du moins, soldées par l'Angleterre.

On avait réuni tous les émigrés (1) et les régimens anglais, dans Lisbonne et aux environs. Le régiment de *Dillon* était dernièrement à *Cascaes;* un régiment d'infanterie anglaise à *Oeyras*; des dragons anglais étaient à *Belem* et à *Oeyras;* un régiment suisse, à la solde de l'Angleterre, et Royal-Emigré à *Belem;* les régimens *Montemar* et *Castres* à Lisbonne, après que le général *Stuart* eut pris avec lui les troupes destinées à l'expédition contre Minorque. Différens évènemens politiques de 1797 et 98 sont expliqués par ces dispositions. On voit par-là pourquoi le Portugal n'a pu ratifier une paix avantageuse avec la France. Lisbonne et son port sont encore entre les mains des Anglais. Il semble étrange que le ministère

(1) Le Portugal n'avait qu'un régiment d'émigrés à sa solde, c'était un régiment d'artillerie dont le chef s'appelle *Roquelet*.

portugais se soit laissé lier les mains à ce point; mais il faut avouer aussi qu'il sut très-habilement tenir en bride le gouvernement français, dans les tems difficiles de 1797 et 98. On ne saurait disconvenir que la France n'ait fait une faute impardonnable, en laissant un pays aussi important entre les mains des Anglais.

Entre *Oeyras* et le village *Carcavelos*, on recueille le vin délicieux, qu'on appelle en Angleterre *Lisbon Wine*, en Allemagne, *Vin portugais*, et dans le pays, vin de *Carcavelos*.

Les vignes sont plantées dans des *Quintas*, situées sur des pentes douces, vers la mer. Lorsque le jus du raisin est exprimé, on l'envoie à Lisbonne, pour en faire cet excellent vin, dont le plus estimé est le blanc: il se consomme dans le pays, et est bien différent de ces boissons falsifiées, qu'on vend, sous ce nom, dans les pays étrangers.

A deux *legoas* au delà de *Belem*, entre de hautes collines, et dans une vallée solitaire, est situé *Quelus*, résidence royale. Le château n'a rien d'extraordinaire, ainsi que la *Quinta* qui en dépend. L'avenue du

château est plantée de mongolies, de becs-de-grues du Cap, et autres plantes exotiques, qui réussissent assez bien dans cet endroit. Autour du Château, sont quelques maisons qui ne forment pas même ce qu'on peut nommer un village. La cour vit très-retirée, excepté les jours de réception et de gala. La reine ne se montrait plus, à cause de son état de langueur. Le prince régent n'avait pas l'espérance d'être roi; il n'est arrivé à cette dignité, que lorsque son frère aîné, prince très-aimé et très-regretté, mourut de la petite vérole. Personne ne doute des bonnes qualités naturelles de ce prince, mais on a des idées moins favorables de ses lumières. On craint qu'il n'ait pas le bon esprit de se soustraire au joug des prêtres, dont sa mère se laissait accabler. Sa seule passion est la chasse. On ne peut rien dire de la princesse, sinon qu'elle a beaucoup d'enfans, et qu'elle se fait gloire de sa fécondité.

C'est toujours avec répugnance que je parle de politique. On dit que chaque ministre fait ce qu'il veut dans son département, et qu'il agit en despote. Si l'on veut

en avoir une idée exacte, on peut lire le *Nouveau Tableau de Lisbonne*, mais on ne doit pas oublier que l'auteur était irrité contre les ministres, et que pour cette raison, il est presque toujours exagéré (1). Le ministre des affaires étrangères, *Don Luiz Pinto de Souza Continho*, a la réputation d'un homme sage et éclairé. Il était autrefois ambassadeur en Angleterre. Son seul défaut est d'aimer trop les Anglais; au reste, c'est un homme poli et complaisant, qui protège les savans de tout son crédit. Le vieux ministre des finances, le marquis *de Ponte de Lima*, était un homme important, attendu qu'il avait, plus souvent que les autres, ses entrées chez la reine. Le ministre

---

(1) Mr. M. Tilesius revient sur ses erreurs, surtout à l'égard du ministre de la guerre; ce n'est cependant pas avec justice, puisque tout le monde sait que ce fonctionnaire public aime trop l'argent. Ce même auteur parle aussi de quelques républicains qui, sous le nom d'émigrés, se sont introduits en Portugal; il cherche à les défendre, mais il se trompe surtout à l'égard d'un d'eux, nommé *Erhard*, qu'il confond avec un autre personnage qui porte le même nom.

de l'Intérieur, *Don José de Scabra de Sylva*, perdait alors de plus en plus son crédit; et j'apprends par des lettres de Lisbonne, que le prince, peu de tems après avoir été déclaré régent, l'a exilé. Il l'avait déja été une fois en Afrique, par *Pombal*; mais la reine l'avait rappelé, et fait nommer ministre d'état. Le ministre de la marine et des colonies, *Don Rodrigo de Sousa Continho*, est un homme actif et entreprenant, et qui a sûrement de bonnes intentions; il paraît seulement trop emporté, et s'il ne manque pas de tête, on pourrait le soupçonner de manquer de connaissances. Les titres de ces ministres sont en portugais: *Ministro e Secretario do estado dos negocios estrangeros e da guerra; Ministro e Secretario do estado da Repartiçao da Fazendo; Ministro e Secretario do Estado dos Negocios do Reino; Ministro e Secretario do estados dos Negocios da Marinha e dos dominios ultrà marinos.*.

A une demi-lieue de *Quelus*, se trouve le bourg de *Bellas*, avec une *Quinta* très-agréable, appartenant au comte de *Pombeiro*, et une très-bonne auberge. Au delà

de *Bellas*, vers *Cintra*, on trouve quelques sources d'eaux minérales, près desquelles on a bâti une petite maison, pour y recevoir les malades. Il y a une *Quinta* qui sert de promenade, mais on en fait peu d'usage. Tout le sol d'alentour est composé de basalte ou de pierre calcaire. Ces eaux sortent d'une espèce de pierre sablonneuse; d'après les observations que j'ai eu occasion de faire, elles m'ont paru vitrioliques, et ne contenir que peu de gaz oxigène. On a soin de fermer ces sources, pour empêcher qu'on ne s'en serve pour produire des avortemens; on dit que cela arrive souvent. Sur les hauteurs opposées à *Bellas*, on rassemble l'eau de différentes sources, dans un bâtiment construit à cet effet, pour alimenter le grand aqueduc de Lisbonne. Ces collines sont tristes et stériles.

CHAPITRE XXII.

Montagnes de Cintra.

VERS le nord-ouest de Lisbonne, s'élève une chaîne de montagnes hautes et escarpées qui terminent l'horison de ce beau paysage. Ce sont les montagnes de *Cintra*, qui s'étendent du nord-ouest au sud-ouest, et qui finissent au *Cabo de Rocca*. La distance de Lisbonne à *Cintra* est de quatre *legoas* : le paysage sur cette route n'est pas agréable; on voyage à travers une contrée entremêlée de collines stériles et rocailleuses, et de pierres calcaires ou de grès. La montagne même est de granit, composé de quartz blanc, d'un peu de feld-spath rougeâtre, de pierre calcaire, lamelleuse et d'un blanc grisâtre. Du côté du midi le sol est sec, nud et brûlé, composé de rochers amon-

celés et pelés, qui en rendent l'aspect sauvage et triste, mais combien ce spectacle change lorsqu'on voit la montagne du côté du nord, et qu'on entre dans le bourg de *Cintra!* La pente douce est couverte, jusqu'à une certaine hauteur, de maisons de campagne et de *Quintas* agréables, ombragées d'arbres superbes : ce sont des chênes de diverses espèces, des pignons, des citronniers, et d'autres arbres fruitiers, qui forment une forêt épaisse. Par-tout des ruisseaux qui tombent des rochers serpentent dans des prairies verdoyantes. Vers le sommet de la montagne, les rochers s'amoncellent les uns sur les autres, et présentent un aspect sauvage. Sur l'extrémité d'un de ces sommets, on voit un couvent suspendu pour ainsi dire dans les airs; sur un autre, on découvre les ruines d'un vieux château construit par les Maures. Près des habitations on aperçoit une forêt de fraisiers (*Arbutus Uredo*), de *Philyrrées*, de *Myrica Faya*, arbuste exotique, qui a été transplanté en cet endroit, avec quelques autres végétaux de l'île de Madère. Une très-belle vue du fertile vallon de *Colares*, du couvent de *Mafra*, et de la

mer, terminent ce bel ensemble. Les maisons de *Cintra* sont également dispersées sur la pente de la montagne ; elles n'en sont que plus pittoresques. On y voit un château habité jadis par quelques rois du Portugal. *Cintra* est le séjour d'été des gens distingués de Lisbonne, surtout des étrangers, et des familles portugaises en liaison avec eux. On y voit la plupart des ministres et des fonctionnaires les plus renommés ; ils y passent les mois d'août et de septembre, pendant lesquels tous les environs de Lisbonne sont brûlés par le soleil ; mais les montagnes où il y a de l'eau, offrent encore de la verdure et des ombrages frais. Il ne faut pas croire que l'art contribue en rien à embellir cette campagne ; on n'y trouve que quelques *Quintas*. Les maisons de campagne ne répondent guères à la fortune et à la condition des propriétaires. En général, elles sont petites et incommodes pour des gens d'un haut rang. La nature seule a pourvu aux promenades ; on ne doit chercher à *Cintra* ni spectacles, ni bals, ni concerts, ni même de ces amusemens que l'on trouve en Allemagne dans le plus petit endroit où il y a des eaux minérales, et où

l'on tâche de passer le tems le plus agréablement qu'il est possible.

Dans les pays chauds, les montagnes et la verdure mettent l'âme dans une disposition calme et sentimentale. Les arbres élevés et touffus du nord de l'Europe, unis aux plantes odoriférantes du sud; l'ombre et les eaux vives, forment un ensemble délicieux : dans ces contrées ardentes, l'aspect d'une fontaine limpide fait une toute autre sensation que dans les climats froids. On s'imagine être dans une île enchantée, quand on contemple au loin ces plaines brûlées par le soleil, du haut d'une habitation romantique. *Cintra* semble un bosquet de verdure : au milieu de l'été, où l'on n'a de fraîcheur que pendant la nuit, le moindre ombrage réjouit, enchante et invite aux rêveries douces et solitaires. Les poètes portugais n'ont pas autant célébré *Cintra* qu'on devrait s'y attendre ; ce séjour plaît singulièrement aux étrangers ; ce sont eux qui l'ont embelli. Il n'est donc pas étonnant que les Portugais ne le regardent pas comme un asîle national Le *Camoens* (*Camoes*) parle de ces montagnes dans un stîle mythologique, ordinaire

aux

aux poètes d'Italie et des pays méridionaux. Il dit : « que les Naïades de ces lieux cher-
» chent à se sauver dans leurs grottes ra-
» fraîchissantes, pour échapper aux plus
» doux liens, mais que bientôt l'Amour
» les arrête dans ses lacs, et leur fait sentir,
» dans les ondes, toute la chaleur de ses
» feux. » A l'ouest de *Cintra*, au pied des montagnes, et proche de la mer, est situé le bourg *Colares* (prononcez *Coulares*), renommé par ses vergers, ses bois de châtaigniers et son excellent vin. Une grande partie des fruits qu'on mange à Lisbonne viennent de *Cintra* ; les pommes surtout y sont bonnes et en abondance. Le vin d'ordinaire, de la meilleure qualité, que l'on boit à Lisbonne, vient de *Colares* : on fait souvent des promenades de *Cintra* à *Colares*. Sur le sommet de la montagne, dans la même direction vers l'ouest, on trouve un petit couvent de Capucins, bâti entre des rochers; on l'appelle ordinairement *le Couvent de liége*, parce que les rochers sont couverts de cette espèce d'arbres. Il n'est pas taillé dans le roc vif, mais seulement bâti

entre les rochers, excepté quelques parties de l'église. Cette contrée solitaire, ces montagnes escarpées et nues, d'où la vue plonge au loin sur la mer, et ce couvent délâbré, attirent souvent à *Colares* des étrangers de *Cintra*, ce qui donne à cet endroit une réputation qu'il ne mérite pas. Le voisinage de la mer, et la hauteur de ce lieu produisent de fréquens brouillards, et une humidité qui rend nécessaires les liéges dont ses murailles sont entourées. En hiver, il n'est pas rare d'y voir tomber de la neige, mais elle ne tarde pas à fondre. Vers le *Cabo de Rocca*, les montagnes vont toujours en s'abaissant, et se terminent en une plate-forme unie, déserte et nue, qui forme le promontoire. Sa pente, du côté de la mer, peut avoir 50 à 80 pieds; elle est escarpée; le sol est de granit. Près de là, est un fanal et une chapelle. Les ouragans se déchaînent avec fureur sur cette plaine dépouillée. La mer, très-profonde en cet endroit, se brise avec fracas contre ces rochers. Près de cette côte, on voit les montagnes de *Mafra*, et vis-à-vis, le *Cabo d'Espichel*. Lorsque nous doublâmes ce cap,

pour aller en Angleterre, je pensai au bel aspect que le temple d'Isis présentait d'ici jadis aux voyageurs; car les anciens nommaient les montagnes de *Cintra*, *Montes Lunæ*, et le cap, *Promontorium magnum*; l'on prétend qu'un temple superbe en couronnait la cîme.

Une autre chaîne de montagnes, plus loin vers le nord, s'étend parallèlement aux montagnes de *Cintra*, et se joint à celles-ci par d'autres montagnes élevées, mais interrompues, comme *le Cabeça de Mentechique*, et d'autres. Dè la mer, on aperçoit ces montagnes formant un vaste amphithéâtre; elles sont composées de pierre calcaire lamelleuse et compacte. A l'endroit où elles s'abaissent vers la mer, est situé le château de *Mafra*, avec un couvent immense. Il a été bâti par le roi *Jean V*, qui était extrêmement religieux et magnifique. Cette maison a coûté des sommes énormes. Au reste, c'est une masse informe, qui ne dépose pas en faveur du bon goût de son auteur. On pourra se faire une idée de la grandeur de cet édifice, en apprenant que la quantité de métal employé, dans chaque tour, en cloches, en

barres, etc., se monte à 14500 arrobes (1). *Jean V* aurait beaucoup mieux fait d'employer les trésors du Brésil à l'établissement d'une bonne marine; seul moyen qui pouvait et devait faire la grandeur du Portugal.

---

(1) Une arrobe pese 28 livres.

CHAPITRE XXIII.

Voyage à Sétuval, Alcacer do Sal et Grandola. Description de la Serra da Arrabida. Sétuval.

Au mois d'avril 1798, nous passâmes la rivière de Lisbonne à *Couna*, qui en est à trois *legoas*, et nous nous rendîmes de là à la petite ville *Azeytao* (*Ascitaonug*). La plus grande partie de la route traverse des landes couvertes de sable, et des forêts de pins; ce n'est qu'aux environs de la ville que le sol est mieux cultivé; on y voit beaucoup d'oliviers et de liéges, des vignes et des prés. Cet endroit offre un amas de chétives habitations, une manufacture d'indienne et de teinture; sa population est de 2342 personnes; il y a 552 feux; cela ne fait pas tout-à-fait cinq individus par feu.

Je ne puis m'empêcher d'insérer ici une observation sur la population du Portugal. D'après le dénombrement le plus récent, et selon le rapport du ministre de la police, le nombre des maisons en Portugal, est de 744,980. Il n'y a qu'à Lisbonne et à *Porto*, où l'on puisse compter cinq individus et au delà, par feu. Dans les villes maritimes, on en compte tout au plus cinq, et moins dans les villes de l'intérieur. Dans celles-ci, chaque maison n'est habitée que par une seule famille, qui souvent se réduit au mari, à sa femme et à un enfant; car le bas-peuple n'est pas très-productif, et n'a pas le moyen de nourrir beaucoup d'enfans. *Azeytao* en offre la preuve. C'est une ville de manufacture, qui fait un commerce avantageux de vins, et qui cultive beaucoup d'oliviers. Elle est située entre deux ports de mer, *Lisbonne* et *Sétuval*; cependant la population y est très-peu nombreuse. Les bras y manquent: il arrive tous les ans, d'*Aveiro* dans la province de *Beira*, cent dix-huit ouvriers pour la moisson.

Il n'y a point d'auberge à *Azeytao*; mais à un quart-d'heure de chemin du petit vil-

lage *Aldea dos Mouros*, on en trouve une fort bonne; aussi ce petit endroit paraît-il assez aisé. Tout près de là, s'élèvent des collines agréables, couvertes de broussailles, de lauriers et de *Viburnum Tinus*, sur lesquelles on voit encore les restes d'un vieux château. On découvre d'ici la *Serra d'Arrabida*, montagnes élevées, escarpées et arides. La vallée entre ces collines et les montagnes est une lande d'une assez bonne espèce, tout-à-fait couverte de hauts cistes et d'autres plantes rares. La base de ces collines et de ces landes est une brêche grossière de cailloux, qui entoure de tous les côtés les montagnes élevées. La *Serra d'Arrabida* s'élève rapidement vers l'est, près *Palmella*, du sein d'une plaine sablonneuse, et s'étend directement vers l'ouest, pour former le *Cabo Espichel*; elle est composée d'une pierre calcaire grise et compacte. La partie des montagnes derrière *Aldea dos Mouros*, est la plus élevée. Du côté du nord, les montagnes sont escarpées et couvertes, non pas de pierres compactes, mais, comme presque toutes les montagnes calcaires, de fragmens

détachés, qui en rendent le chemin difficile. Ce n'est que dans les gorges de la montagne, où descendent quelques ruisseaux, qu'on voit une belle végétation. De hauts lauriers, le *Tinus* parvenu à la hauteur d'un arbre, des chênes du Midi (*Quercus australis nob.*, espèce nouvelle), des érabes (*Acer campestre*), des fraisiers-arbres (*Arbutus Unedo*); ce dernier a la hauteur de bois taillis; forment des bosquets sombres et épais, dans lesquels nous eûmes le bonheur de trouver des plantes, jusqu'alors inconnues, de la famille des *Orchides*. Du côté du sud, une montagne droite et escarpée, s'élève de la mer; elle est couverte de broussailles, et l'on trouve aussi dans les gorges des bois agréables, qui le deviennent encore davantage par des carouges (*Ceratonia Siliqua*). C'est ici qu'est situé le couvent *da Arrabida*, dont la chaîne de ces montagnes, et la *Provincia* des Franciscains portent le nom. L'aspect d'une haute montagne, couverte d'arbres et de bruyères, qui s'élève à pic de la mer, a quelque chose de curieux; aussi la perspective, sur la cîme la plus élevée, offre beaucoup d'intérêt. La pierre calcaire tient ici

de la nature du marbre ; on l'a employé à la construction du couvent de *Mafra*. Le côté du nord sert au pâturage des chèvres et des brebis ; ce côté était autrefois une varenne, comme le côté du sud l'est encore. On attribue le défaut de culture aux troupeaux. Autrefois les montagnes étaient connues par le Kermès, qu'on recueillait ici en quantité, et qu'on exportait. Le Kermès(*Cocus Ilicis*) est, comme on sait, la femelle sans aîles, d'un insecte qui, après avoir fait ses œufs, se colle dessus et meurt. On en recueille encore aujourd'hui ; le tems de cette récolte est le mois de mai, mais on ne l'exporte plus. La cochenille a fait tomber cet objet de commerce. A l'extrémité vers l'est, ces montagnes s'élèvent tout-à-coup, comme je viens de le dire, avec la montagne ronde, presque conique, où est assis le superbe couvent *Palmella*, de l'ordre militaire de *Santyago*, avec un village. On l'aperçoit à un éloignement extraordinaire, sur cette montagne presque nue. La vue, de cette hauteur, est unique dans son genre. Au pied, est *Sétuval* avec son port, dans une plaine très-bien cultivée. Devant soi on

n'a que des montagnes nues, élevées et pierreuses. A droite, on voit Lisbonne, sa belle rivière, son port et ses rives élevées et fertiles ; mais, en se retournant, on aperçoit les déserts tristes et dépouillés d'*Alemtejo*. Une chaîne de montagnes et deux ports considérables, un désert et des pays riches, doivent nécessairement présenter des contrastes frappans. Là, la chaîne des montagnes s'étend au loin, vers l'ouest, entre *Sétuval* et *Azeytao*, entre la mer et *Aldea dos Mouros*. Vers le sud-ouest, sur le côté septentrional des montagnes, est située la belle terre de *Calheriz*, dont le possesseur, *Don Alexandre de Sousa*, a beaucoup travaillé à l'amélioration de l'économie rurale. Le régisseur est un ecclésiastique italien, que le propriétaire a amené de Piémont, où il était ambassadeur. Nous vîmes des champs semés de trèfle (*Trifolium incarnatum*), herbage excellent pour ce pays. A côté de *Calheriz*, on a ouvert une mine de charbon de terre. Toujours plus loin vers l'ouest, mais sur le côté du sud des montagnes, dans un enfoncement entouré de rochers escarpés et nuds, est située, tout près de la mer, la petite

ville de *Cezimbra*. Le port en est médiocre et peu défendu. Non loin de là, derrière la ville, est assis, sur une montagne, un vieux château, qu'on découvre de très-loin. La contrée est nue et stérile. La ville vit de la pêche, et envoie une grande quantité de poissons à Lisbonne. On pêche surtout sur cette côte, des sardines qui y passent tous les ans (*Sardinhas*, *Clupea Sprattus.*) On se plaignait, et avec quelque raison, de la diminution de cette ressource. On n'a pas les moyens nécessaires et des bâtimens convenables; les filets sont mauvais; on ne sait pas employer les appâts propres à cette pêche. Souvent ce poisson manque, ou ne s'approche pas de la côte. Alors la misère est extrême parmi le petit peuple. Quand le poisson vient en abondance, on le laisse corrompre, et on néglige d'en tirer l'huile. Autrefois *Cezimbra* était plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui, comme le prouvent des relevés faits au milieu du quinzième siècle.

La cîme des montagnes est de pierre calcaire, portée par des couches de quartz, de sable et de schiste argilleux, dans les-

quelles on trouve aussi des charbons de terre, et du souffre vierge.

Cette chaîne de montagnes se termine par le promontoire *Cabo d'Espichel*, qui avec celui de *Rocca*, borne l'embouchure du Tage. La hauteur de ce promontoire est plus considérable que celle du *Cabo de Rocca ;* au sud seulement, il est tout-à-fait à pic; du côté de l'est, la pente est aussi très-escarpée, mais praticable ; elle est couverte de broussailles et de rochers. A l'extrémité, au delà du fanal, on trouve encore une petite église, avec une image miraculeuse de la Vierge. Cette église , appelée *Nossa Senhora de Cabo*, fait le centre d'un bâtiment qui se prolonge en deux longues aîles, composées de deux étages, où sont beaucoup de petites cellules sans croisées, qui ont pour tout meuble, des chaises et des tables de bois, destinés aux dévots qui y viennent souvent en pélerinage. Tous les ans, au commencement du mois de maï, une procession se rend de *Belem* à *Porto-Brandao*, et de là à *Espichel*, par des landes désertes et des forêts de pins. Quelquefois le prince du Brésil se joint à ce pélerinage,

pour venir s'amuser à la chasse. Ce promontoire est en effet le plus agréable du Portugal; les alentours sont bien cultivés; on voit par-tout des maisons dispersées çà et là; les collines sont gaies, et le grand bâtiment qui couronne sa cîme, ajoute encore à son agrément.

Ici, la couche supérieure du sol est de même composée de chaux; il y en a au dessous, une autre de pierre sablonneuse, dans laquelle nous trouvâmes, principalement sur la pente du côté de la mer, du charbon de bois en quantité. Sous ce charbon étaient des pierres calcaires et des pétrifications, comme près *Porto-Brandoa*, ainsi que sur la côte septentrionale du Tage, près de Lisbonne.

Dans cette course, nous visitâmes deux fois cette montagne, et avec beaucoup de soin, dans toute son étendue, de l'est à l'ouest; nous y retournâmes encore une troisième fois en automne, et nous fûmes récompensés amplement par une quantité de plantes rares, et inconnues jusqu'alors.

Sétuval (prononcez l'avant-dernière syllabe longue), ordinairement appelé par les

étrangers *St. Yves*, est à l'extrémité de l'est de la *Serra d'Arrabida*, sur la côte du sud. Le pays est fort agréable à cause de sa variété. Vers l'ouest, l'embouchure du *Sado*(1) s'élargit de manière à présenter une baie considérable; une langue de terre étroite, qui est vis-à-vis, forme la baie, et avec les hautes montagnes l'entrée étroite du port; aussi loin que la vue peut s'étendre, des rochers escarpés se prolongent le long de la mer; ils sont couverts de broussailles, et coupés de gorges remplies d'arbres.

Vers le nord-est, du côté de la charmante montagne de *Palmella*, est un en-

(1) Les cartes de Portugal, (par exemple celle de *Lima*, de *Lopez*, toutes leurs copies, et par conséquent les cartes allemandes de ce pays), sont ici extrêmement vicieuses. La grande baie forme l'embouchure de la rivière dans laquelle celle-ci ne se jette pas de côté, comme on l'a figuré. Un bras étroit va a *Comporta*, qui est situé sur la côte occidentale de la baie, et non pas sur celle qui est à l'est. J'écris *Sado* quoique je trouve dans les livres de géographie que *Murphy* et d'autres ont suivi: *Sadão*, ou *Cădão*. On nous dit très-affirmativement que la rivière se nomme à son embouchure *Sado*, et plus haut *Sadão*.

droit fertile , entrecoupé de ruisseaux , embelli de *Quintas* et de plantations d'orangers et de vignes. Des landes noires et des forêts de pins , vers le sud et l'est , ajoutent encore, par leur contraste , à l'agrément de ces campagnes charmantes. Nous y passâmes les fêtes de Pâques de 1798 ; nous y eûmes des jours très-chauds ; tout était dans la plus belle floraison, et une multitude de lupins jaunes, qui croissent ici en quantité, remplissaient l'air de leurs douces émanations.

Un fort, appelé *St. Philippe* , défend le port ; une tour garnie d'artillerie (*Torre de Outao*) , et le fanal , sont situés dans une gorge des montagnes, où l'on voit encore plusieurs redoutes placées à différentes distances. L'entrée du port est difficile , et le passage très-étroit, de manière que les fortifications peuvent remplir leur but. La ville n'est pas grande ; les rues en sont étroites, sales , et les maisons petites. La rive seulement est large , décorée de belles maisons, et très-bien pavée. Aussi les gens distingués de la ville y demeurent pour la plupart. On voit encore les murs et les portes de l'ancienne ville.

Sétuval serait plus considérable, si Lisbonne n'en était pas aussi près, et si cette capitale ne s'était pas emparé de son commerce.

Il n'y a ici que quinze maisons un peu considérables. Au reste, cette ville est le siège d'un *Corrégidor*; elle a cinq églises et neuf couvens, ce qui est suffisant pour deux mille feux à-peu-près.

Le commerce de *Sétuval* consiste en vin excellent, dont on exporte les différentes sortes. On recueille aussi de très-bon muscat. On exporte encore de *Sétuval* des oranges; mais son commerce principal est le sel, qui est très-recherché par les Danois et les Suédois. Les marais salans sont en grand nombre sur le *Sado* et sur ses branches. On les appelle en portugais *Marinhas.* Ils sont taillés en carré, à la profondeur de trois pieds environ; on y laisse entrer l'eau de la mer, d'un côté, par des canaux, qui forment une quantite de branches; on les ferme quand les marais sont pleins. Souvent on rassemble l'eau dans de grands réservoirs, appelés *Governos*; d'où on la distribue dans les *Marinhas.* La chaleur du soleil

soleil fait évaporer l'eau, et le sel qu'elle a déposé, est enlevé avec des pelles, dans le mois de juin. On le conserve dans des barraques de bois, ou bien on en fait des monceaux qu'on couvre de joncs, pour le mettre à l'abri de la pluie. Lorsque nous y allâmes, il nous parut qu'il y en avait une grande provision. Le sel est d'un très-gros grain ; il prend peu d'humidité à l'air ; il surpasse en propreté le sel marin, qu'on recueille dans les autres contrées méridionales de l'Europe, et même en Portugal. On en amasse encore une grande quantité sur la rive du Tage au dessus de Lisbonne, aux environs d'*Aveiro*. Le commerce du sel pour le Brésil est affermé à un négociant (1).

Il est surprenant qu'on ne cultive pas en Portugal la soude, ou *barilla* (*Salsosa Soda e sativa*), à l'imitation des Espagnols. La *Salsola Soda* sauvage croît en abondance, et réussirait très-bien autour de *Sétuval* et

(1) Voyez *Ensayo sobre o commercio de Portug.*, *par Joaq. José de Cunha*, *Ch. VII*, *parag.* 7, dont nous donnerons la traduction à la suite de cet ouvrage.

d'*Aveiro.* Un jeune Portugais (*Francisco Xavier Constanço*), a publié une instruction pour la culture de cette plante.

La pêche de *Sétuval* était autrefois fameuse ; mais elle est bien diminuée. Autrefois les villes *Sinos*, *Alcacer*, *Sétuval* étaient en liaison pour le commerce du poisson. Les Lisbonnais conclurent, en 1353, un traité avec Edouard III, roi d'Angleterre, pour avoir la permission de pêcher sur les côtes de la Bretagne (1). Comme les tems sont changés ! Cependant ce sont les Espagnols qui, sous les Philippes, ont ruiné le Portugal.

En 1796, il entra dans le port de *Sétuval :*

NATIONS ET VILLES.	ENTRÉE.	SORTIE.
Américains	71 vaisseaux.	72.
Brême	4	3.
Danois	145	147.
Espagnols	1	
Hambourgeois	10	6.
Anglais	46	45.
Lubeck	8	7.
Oldenbourg	8	6.
Portugais	13	19.

(1) Voyez *Alemor econam du Academ. de Lisb. Liv. II. p.* 392.

NATIONS ET VILLES.	ENTRÉE.	SORTIE.
Prussiens	68 vaisseaux.	68.
Papenbourg	5	3.
Raguse	2	2.
Suédois	177	173.
Dans le port de Lisbonne, en 1797, entrèrent et sortirent les vaisseaux suivans.		
Américains	154 et 1 de guerre.	161.
Brême	10	11.
Danois	218	229.
Français	1	1.
Génois	9	13.
Hambourgeois	43	43.
Espagnols	3	4.
D'Empire	1	1.
Anglais	533	466.
Anglais (*Vaisseaux de guerre.*)	223	225.
De Lubeck	9	10.
Marocains	9	2.
Napolitains	4	3.
De Oldenbourg	6	8.
De Papenbourg	2	2.
Portugais	2	369.
Portugais (*Vaisseaux de guerre.*)	61	79.
Prussiens	80	86.
De Raguse	22	23.
Suédois	135	148.
Vénitiens	19	24.

D'après ce tableau, on peut comparer le commerce de *Sétuval* avec celui de Lisbonne, et se convaincre que le premier est considérable. Mais le nombre des maisons de commerce portugaises à Lisbonne va au delà de 200 ; celles des étrangers, à plus de 150 ; à *Sétuval* il n'y en a que 15.

S'il y avait une bonne route de Lisbonne à *Sétuval*, ces deux villes pourraient contribuer davantage à leur prospérité mutuelle. Mais le commerce est entravé, non-seulement par les mauvaises routes, mais aussi par les ordonnances ridicules de police particulières, appelées *Posturas*. Dans différentes villes, rien ne peut être exporté, sans une permission du magistrat. Il y en a même où on ne peut pas cultiver plus d'une certaine quantité de terrein en jardins, etc. Ainsi la *Camara* de *Palmella* défendit le passage du vin d'*Assetao* à *Sétuval*, par le territoire de sa juridiction ; et quoique les *Posturas* fussent abolis, sous le dernier règne, les Aseyntaoniens étaient détournés de profiter de cette abolition, par les menaces des particuliers. Sous le gouvernement actuel, l'académie des sciences a commencé

à faire connaître ces *Posturas*, dont l'effet est si préjudiciable; mais les choses en sont restées là.

Le commerce intérieur, qui seul anime et vivifie un pays, manque totalement en Portugal. A la vérité, le commerce extérieur de chaque ville en particulier, est considérable, et lorsqu'on assure qu'il est entre les mains des étrangers, cette assertion manque de justesse. Le commerce d'Europe se fait, en grande partie, par des vaisseaux étrangers; mais celui du Brésil, par les seuls vaisseaux portugais. Le commerce avec les colonies portugaises est défendu aux étrangers : on dit pourtant que les maisons portugaises ne font que prêter leur nom à des étrangers qui le font. Mais cette assertion, quoique le cas ait pu avoir lieu quelquefois, n'est pas vraie en général. Il y a bien, en Portugal, des maisons étrangères assez considérables, mais aucune d'une richesse extraordinaire, comme il s'en trouve parmi les Portugais. Ce fait est connu, et chacun peut s'en convaincre à Lisbonne, pour peu qu'il prenne des informations; et cependant dans toutes

les relations qu'on fait de ce royaume, on parle avec mépris du commerce des Portugais. Ce n'est pas le seul commerce extérieur, que l'Angleterre et la Hollande faisaient dans toutes les parties du monde, qui a fait fleurir ces deux puissances; c'est surtout leur commerce intérieur qui les a portées à ce haut point de richesse qui étonne toute l'Europe.

Vis-à-vis de *Sétuval*, sur la langue de terre étroite, qui forme l'entrée du port, on trouve les ruines d'une ancienne ville, nommée *Troya*; il existe encore une grande partie de ses murailles, beaucoup de places pavées de petites pierres carrées, liées ensemble avec du mortier, qui formaient probablement des cours, devant ou derrière les maisons. Dans les autres ruines des Maures, on trouve des places toutes semblables, pavées avec beaucoup de soin. On raconte que cette ville a été engloutie dans le sable, en punition de l'impiété de ses habitans, et qu'une seule église (*hermita*) est restée debout. Il est en effet assez vraisemblable qu'on a abandonné cet endroit, à cause du sable, pour aller s'établir vis-à-vis où est

actuellement *Sétuval*. Le géographe *Lima* marque sur sa carte les endroits *Vanda* et *Troya*, de l'autre côté d'une baie qui n'existe pas. *Lopez* et toutes les autres cartes nouvelles, ont copié cette faute. Nous n'avons rien pu découvrir sur l'endroit qu'on nomme *Vanda*.

Nous remontâmes le *Sado* jusqu'à *Alcacer do Sal*. Les bords de la rivière étaient bordés de *Marinhas*, et cultivés jusqu'à l'endroit où commencent les landes désertes. La ville (*villa*) *Alcacer*, est composée d'à-peu-près 650 maisons, mais la plupart petites. Elle n'a qu'un *Juiz de Fora*, et ressort de la *Comarca de Sétuval*. On prend ordinairement cette route pour aller de *Beja* à *Sétuval*, parce qu'on peut faire par eau les huit *legoas* de *Sétuval* jusqu'ici. Aussi embarque-t-on beaucoup de bled du haut *Alemtejo*, pour Sétuval et Lisbonne. Une bonne chaussée d'*Alcacer* à *Beja*, contribuerait à la prospérité de cette première ville. Dans le milieu du quinzième siècle, *Alcacer* était plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui. Près de la ville, sont les ruines d'un château, fameux dans

l'histoire du Portugal. Le pays est plat ; on ne voit que peu de collines de brêche de sable. D'ici jusqu'à *Grandola*, nous eûmes trois *legoas* de landes désertes et sablonneuses, et de forêts de pins, très-peu de terrein cultivé. La petite ville (*villa*) *Grandola*, peut avoir 800 feux, mais les maisons sont, à l'exception de quelques-unes, petites et misérables. Aussi paraît-elle morte, en la comparant à *Alcacer*. On cultive ici quelques vignes et des orangers. Derrière la ville, s'étend la *Serra de Grandola*, en deux chaînes l'une derrière l'autre, de l'est à l'ouest, et elle forme les dernières montagnes jusqu'aux frontières des *Algarves*. Cette *Serra* n'est pas élevée ; elle est extrêmement stérile ; elle offre presque en entier une pierre calcaire et argilleuse. La seconde chaîne de montagnes contient un peu de minerai de cuivre ; c'est pour cela qu'on appelle, dans les cartes, ces montagnes *Serra de Minas de Cobre* ; les habitans la nomment simplement *Serra de Grandola*. Nous avons inutilement cherché un certain lac (*lago alva*), entre *Alcacer* et *Grandola*, qui est indiqué sur

toutes les cartes; personne du pays ne le connaissait ; mais nous trouvâmes ces montagnes indiquées avec assez de précision. Nous cherchâmes aussi inutilement, dans ces contrées, les *Montes Azules*, de *Lopez*, qu'aucun habitant ne connaissait, et à la place desquelles nous ne trouvâmes qu'une lande sablonneuse. De telles erreurs ont de quoi surprendre, sur des pays peu éloignés de la capitale, et même dans les environs d'une ville de commerce comme *Sétuval*.

De *Grandola* nous suivîmes le bord de la mer, à une certaine distance, par une lande très-sablonneuse et fatigante, jusqu'à *Comporta*. Il n'y a qu'une église, une auberge (*estallagem*) assez grande, mais mauvaise, et quelques cabanes. Le terrein des environs est marécageux : on a commencé à y extraire de la tourbe; ce qui est très-rare en Portugal. *Comporta* est tout près de la mer. On y va par une petite branche du *Sado*, qui est navigable dans les tems du reflux. Il n'est pas situé sur la côte orientale d'une baie imaginaire, comme *Lopez* et plusieurs autres l'ont indiqué. Nous retournâmes de là à *Sétuval*, après

avoir traversé un pays fort triste, qui ne fournissait que quelques belles plantes, et des erreurs à redresser sur la carte de Portugal. Sur le rivage, à *Comporta*, fleurissait la magnifique variété de l'*Anthirrhinum lusitanicum* de la *Mark*, aux feuilles de myrthe; c'est une des plus belles plantes de l'Europe.

CHAPITRE XXIV.

Voyage dans les provinces du Nord. — De Lisbonne jusqu'à Caldas da Rainha.

Au mois de mai 1798 nous quittâmes Lisbonne, pour aller parcourir les provinces qui sont au nord du Portugal. Nous dirigeâmes d'abord notre marche sur *Torres-vedras* et les bains de *Caldas.*

J'ai déja décrit les contrées situées à l'est de Lisbonne, mais le *Campo-grande,* faubourg de cette capitale, ainsi que *Lumiar* et *Carnide*, méritent surtout d'être vus; on n'y trouve que des collines sauvages couronnées d'oliviers, et au bas, des jardins plantés d'orangers, entre-coupés de ruisseaux; des prairies ombragées de chênes et de peupliers; et çà et là, des champs de bled. Les oranges de *Lumiar* en particulier

sont très-estimées. La vallée de *Loures* est extrêmement agréable ; en cet endroit les collines sont plus hautes, et la vallée plus large. Un village y succède à un autre ; on peut aller de *Lisbonne* à *Bemfica*, *Campo-grande*, *Carnide*, *Lumiar*, pendant plusieurs lieues, toujours entre deux files de maisons ; en sorte qu'on croit n'avoir point quitté la capitale.

Après avoir passé *Loures*, la contrée s'élève considérablement, jusqu'à une haute chaîne de montagnes qui avoisinent *Mafra*, et toutes composées de basalte, et couvertes de roches calcaires ; du côté du nord, on y remarque une pierre formée de sable compact et d'un grain très-fin. La première élévation est formée par une montagne appelée *Cabeça de Montachique*. Ensuite la contrée s'abaisse de plus en plus jusqu'au village de *à Prova*. Les deux côtés du chemin sont bordés de chênes du midi ; arbre particulier à l'Europe méridionale, dont on n'a encore parlé nulle part, quoiqu'il mérite bien d'être décrit à cause de sa hauteur et de sa beauté. Il approche, par sa forme, du chêne de Valence,

dont parle *Cavanilles*; mais il est encore plus grand, et sa feuille plus large.

La route que nous suivîmes était très-mal pavée et avait l'air de n'avoir pas été réparée depuis plus d'un siècle. Les lieux que nous traversâmes, ne sont que de petits et misérables hameaux. Autour de *Prova*. on voit beaucoup d'arbres fruitiers qui montrent que l'on avance vers une contrée plus élevée et plus fraîche. Derrière Prova, la montagne s'élève de nouveau et devient stérile et déserte. On n'y rencontre çà et là que des *Quintas*. Sur cette montagne est situé le hameau (*Villa*) *Enxara*, où est une terre appartenante au comte de *Redondo*.

Les montagnes vont toujours en diminuant vers *Torres-Vedras*; alors on marche entre deux collines agréables; cependant la culture s'y ressent de l'éloignement de Lisbonne. Ces collines sont formées de pierre sablonneuse, dont le grain est grossier. On y trouve par intervalle du basalte, et quelquefois aussi des couches de cailloux ronds.

Torres-Vedras est une petite ville à sept

legoas de Lisbonne, située autour d'une colline, sur laquelle se trouvent les ruines d'une ancienne forteresse. Cette ville contient à-peu-près six cents feux, quatre églises paroissiales, et trois couvens hors de la ville. Ces églises et ces couvens la font paraître, au premier coup-d'œil, beaucoup plus grande qu'elle ne l'est en réalité. C'était anciennement une forteresse fameuse; elle est encore le chef-lieu d'un Corregimento. La contrée qui l'environne est agréable, bien cultivée, remplie de jardins et de vignes, et arrosée par la petite rivière *Sizandro*, qui est bordée d'oliviers et de saules. D'un côté recommence la chaîne des montagnes de sable couvertes de forêts de pins; à l'opposite on voit des collines calcaires couronnées de bocages, et au pied desquelles s'échappe une source d'eau chaude qui contient un peu d'oxide. On y a aussi trouvé des charbons de terre dans une couche d'argile.

De *Torres-Vedras* jusqu'au voisinage de *Obidos*, pendant cinq *legoas*, on trouve une contrée déserte, mal cultivée; d'abord des forêts de pins, ensuite des landes, et

seulement deux hameaux de peu d'apparence. Les montagnes qui l'environnent sont de pierre de sable et de couches d'ardoise. Près d'Obidos, le pays devient plus varié et prend un aspect plus riant; les collines qui s'y trouvent en grand nombre, sont formées d'une roche calcaire compacte et jaunâtre; elles sont pour la plupart escarpées et rocailleuses, mais couvertes de bocages charmans et arrosées de ruisseaux. On peut dire, en général, que les collines inférieures sont beaucoup plus riantes que les autres. La végétation y est plus riche et plus variée; on peut s'apercevoir sur le champ, dans l'éloignement, où recommence la pierre de sable. Obidos est un misérable village, bâti sur une colline, au haut de laquelle sont les ruines d'une forteresse autrefois célèbre dans l'histoire, dont les murs sont assez bien conservés. Parmi ces ruines et ces rochers on aperçoit encore quelques maisons habitées par les autorités du pays.

A un *legoa* d'Obidos est située la ville *Caldas*, très-connue et très-fréquentée à cause de ses bains de soufre. La

ville est petite ; elle forme un carré inégal qui va toujours en croissant : les maisons y sont chétives ; elles se réduisent à un rez-de-chaussée ; très-peu ont des fenêtres. Les planchers sont très-mauvais dans presque tous les appartemens ; et si l'on y voulait d'autres meubles que de mauvaises chaises et des tables de bois, on serait obligé de les y apporter. Il en est de même par rapport aux autres ustensiles, les lits et le linge : et il faut composer soi-même tout son ménage.

L'auberge qui se trouve dans cet endroit passerait pour misérable, tant en France qu'en Angleterre ; cependant pour ce pays elle est encore supportable. Ceux qui viennent prendre les bains, se logent dans les maisons particulières ; c'est le parti que prennent les riches négocians et la noblesse de Lisbonne, qui s'y rendent pendant la saison des bains, dont la première époque est au mois de mai, et la seconde en septembre. On s'attend bien à ne point y trouver de divertissemens, de bals, de concerts et de spectacles ; à moins qu'on n'en fasse soi-même les frais.

On

On se rend des visites, on donne dès thés, on joue, on fait de petites parties à quelques lieues de l'endroit; voilà où se réduisent le passe-tems qu'on peut y avoir. Au reste, il est de mode et de ton d'aller à Caldas. On passe les chaleurs à Cintra, et l'on va ensuite à Caldas; ce qui fait que la société est plus brillante en automne qu'au printems.

Au centre et au dessus des sources chaudes, se trouve une maison vaste et agréable, construite sous le dernier roi. Près de cette maison est un hôpital pour les pauvres malades. Indépendamment de la source qui sert à la boisson, il s'en trouve encore trois autres qui fournissent de l'eau pour les bains. Celui destiné pour les hommes, a 36 pieds de long sur 9 de large, et 2 pieds 8 pouces de profondeur; le fond est d'argile et de sable très-propre. On se déshabille derrière un rideau, et après s'être enveloppé d'un linge destiné à cet usage, on va s'asseoir dans le bain, de manière qu'on ait de l'eau jusqu'au col; souvent douze personnes s'y trouvent réunies. L'eau coule con-

tinuellement; mais, ce qui est désagréable, c'est non-seulement de se baigner ainsi en public, mais encore de recevoir l'eau qui a déja servi aux autres. Ce qui déplaît encore plus, c'est de voir l'entrée de ces bains permise à tout venant. Il n'en coûte rien pour se baigner; on en est quitte pour donner quelque chose au gardien. Les gens du commun et les pauvres ne peuvent se baigner qu'à l'heure de midi, et lorsque les autres ont fini. Les autres bains, ainsi que ceux destinés aux femmes, sont arrangés de la même manière; seulement l'eau de ceux des hommes est plus chaude et plus abondante. Leur température est depuis 92 jusqu'à 93 degrés de Fahrenheit (26 à 27 de Réaumur); toutes ces sources se rassemblent et font mouvoir un moulin près de la maison des bains.

A l'entrée de cette maison, on trouve un grand vestibule destiné à la promenade après le bain. Pour l'ordinaire, il est rempli d'hommes qui courent çà et là avec beaucoup d'empressement. Il y a aussi dans cet endroit une pharmacie, et tout au fond, la source qui fournit l'eau pour

boire, et dont la chaleur monte à 91 degrés de Fahrenheit.

Le pays qui environne ces bains est bien cultivé, mais il est sablonneux et couvert de pins; il est situé à la pente occidentale sur des collines très-douces, formées d'une pierre de sable mol, brunâtre, qui contient probablement du fer, basé sur du charbon de terre dont, selon toute aparence, l'embrâsement effectue la chaleur de la source. La mer n'est éloignée de ces bains que de trois *légoas*; à un *légoa* de là est un lac nommé Lagoa d'Obidos Ce voisinage de la mer et l'applatissement de la contrée sont peut-être la cause des vents impétueux et très-froids qui y règnent, surtout au printems, et de la grande variation dans la température de l'air; cependant en été la chaleur est très-grande. On voit ici par-tout les Berlenghas, c'est-à-dire, des îles qui ressemblent beaucoup aux deux îles de Helgoland (1), et qui forment

(1) Iles situées non loin de l'embouchure de l'Elbe.

des collines au milieu de la mer. Excepté une *Quinta*, on n'a point de promenades autour de Caldas.

Il existe un petit écrit sur l'usage et les abus des bains de Caldas, par *Tavares*, ci-devant professeur et doyen de la faculté de médecine de Coïmbre. (*Advertentias sobre os abusos e legitimo uso das aguas mineraes das Caldas da Raynha*, *por Fr. Tavares*, *Lisboa* 1791, *in*-4°.) En le parcourant, on est étonné que l'auteur dise qu'il n'y a que très-peu ou point du tout d'importance à connaître les élémens des eaux minérales. M. Tavares, sans doute, n'a pas réfléchi que, pour fonder un jugement quelconque sur leur usage, il fallait de nécessité recourir à leurs élémens, et que, pour classifier ces eaux minérales, il fallait en supposer l'examen chymique. Il s'est imaginé, comme beaucoup de médecins ignorans d'Allemagne, qu'on ne connaît cette analyse que par des inductions sur leurs effets, tandis que cet examen ne doit que completter l'expérience du médecin qui ne peut se dispenser de connaître, si ces eaux appartiennent aux aci-

des carboniques, ou si elles sont imprégnées de soufre. Il se scandalise de la trop grande précision des analyses chymiques, sans réfléchir qu'on exige cette exactitude de tout calculateur en matière même d'économie, où une erreur de quelques deniers peut être de la plus grande importance. Au reste, il se plaint avec raison de l'abus de la boisson, de l'excès de l'exercice après le bain, et de ce qu'on néglige l'usage portugais, de porter toujours un manteau de drap, et de ce que l'on y substitue un vêtement léger anglais, qui ne convient point à un pays chaud. Voilà des points sur lesquels il faut être de l'avis de l'auteur. Les Portugais, instruits par l'expérience, même dans les plus grandes chaleurs, portent un manteau et s'en enveloppent à la moindre fraîcheur qui se fait sentir, quoique par-dessous ils soient presque sans vêtemens. Pendant les chaleurs, leur corps est toujours couvert de sueur; ainsi ils font sagement de se garantir de tout air qui pourrait les rafraîchir, et, par conséquent, arrêter la transpiration.

Il existe un autre ouvrage plus important d'un savant anglais très-connu, nommé

Withering, qui a fait l'analyse de cette eau. Il est écrit en portugais, et a paru à Lisbonne en 1795, sous ce titre : *Analyse chemica da agua das Caldas da Raynha*, *par Guilherme Withering*. (*A chemical analysis of the water of Caldas da Raynha, by Will. Whitering*, 61 *pages in*-4°.) L'analyse est bien faite, comme on devait l'attendre de cet habile naturaliste ; seulement, faute d'appareil chymique, ses données sur les points les plus essentiels, par exemple, sur la quantité des diverses espèces d'air, sont incertaines ; il a trouvé dans 128 onces de cette eau :

Acide carbonique,	$\frac{1}{4}$.	onces.
Gaz hépatique,	6 $\frac{1}{4}$.	
Terre calcaire	12	grains.
Terre amère,	3 $\frac{1}{2}$.	
Fer hydrosulphuré,	2 $\frac{1}{2}$.	
Terre glaise,	1 $\frac{1}{4}$.	
Terre de gravier,	$\frac{1}{4}$.	
Terre amère, acidule,	64.	
Sélénite,	44.	
Sulphate,	64.	
Sel de cuisine,	148.	

Le fer s'y dissolvait aussi bien dans l'acide carbonique que dans le gaz sulfuré aquatique imprégné de soufre. Mais je passe sur quelques autres petites observations qui concernent les rapports des substances, dans lesquels l'examen, (comme le dit l'auteur lui-même) ne pouvait pas être exact. Il suffit qu'il ait donné plusieurs évaluations dont on doit lui savoir gré.

CHAPITRE XXV.

De Caldas jusqu'à Coimbre, par Alcoaça, et Batalha.

Nous continuâmes notre voyage vers San-Martinho, petite bourgade, (*villa*) à deux *legoas* de Caldas, sur des collines basses à travers des lieux sablonneux et des forêts de sapin. Près de la mer s'élèvent des côteaux de pierre de sable et de pierre calcaire, mêlées d'un peu de plâtre, entre lesquels se trouve l'entrée étroite du port, qui forme un bassin considérable, presqu'entièrement circulaire, et qui frappe agréablement la vue. Il n'y a que de petits bâtimens qui y puissent entrer. Nous n'y en vîmes que trois de deux mâts. La plupart des habitans vivent des produits de la pêche; ils font aussi le cabotage.

A l'est de San-Martinho, s'élève une chaîne de collines, de pierres de sable,

parallèles à la mer. Elles sont nues à leur sommet, et vers le couchant. La pente qui tourne vers l'est est couverte d'épaisses et immenses forêts de pins, et le pays devient plus montueux. Tout à l'extrémité vers le nord est situé le riche couvent de Bernardins, Alcobaça, à côté d'un village. Il est caché dans une vallée, de manière qu'on ne le voit que lorsqu'on est dedans. Il a été fondé en 1148, par le premier roi de Portugal Don Affonso Henriquez (1). Il est bien doté, et il passe pour le plus riche couvent du pays. L'église est grande et construite dans le goût qu'on nomme gothique moderne et normand. Si on en desire une description, on peut lire à ce sujet le voyage de Murphy en Portugal; l'auteur, comme architecte était à même d'en juger. Je dois cependant observer qu'étant accoutumé à ce genre d'architecture, par nos grandes églises d'Allemagne, l'ensemble

(1) La terminaison *ez* est patronymique, et synonyme à la terminaison de langue slavonne *vicz*. *Henrique*, dit *Henri; Henriquez : fils* de *Henri*. Les Portugais disent *Affonso*, pas *Alfonso*.

de celle-ci ne me frappa pas autant que celui des nôtres. On y trouve plusieurs curiosités qui au fond ne sont cependant pas très-remarquables. J'ai seulement observé quelques vases d'un superbe marbre noir de Porto de Moz, et embelli d'ornemens faits avec le premier or provenant du Brésil.

Les bâtimens du couvent sont grands, simples et d'un beau stîle; les appartemens magnifiques: on croirait être plutôt dans un palais que dans un cloître. Les archives de cette maison anciennement très-renommées, furent transportées par les Espagnols à l'Escurial, dans le tems qu'ils se rendirent maîtres du pays. La bibliothèque n'est point du tout à mépriser: on m'y fit remarquer l'Encyclopédie par ordre de matières, la Description des Arts et Métiers, et plusieurs autres ouvrages français nouveaux, relatifs à l'histoire naturelle. Nous vîmes aussi un superbe exemplaire de la traduction anglaise de la Louisiade de Camoëns, dont lady Bute avait fait présent à ce couvent, ainsi qu'en beaucoup d'autres endroits de l'Espagne et du Portugal, pour y laisser

le souvenir de son nom. Mais, en total, cette bibliothèque ne ressemble guères à celles de la plupart de nos couvens d'Allemagne. On prépare en ce moment, pour la recevoir, un superbe local. Si l'on compare ces notices avec celles que donne *Murphy*, on trouvera une grande différence. Mais cet auteur, peut-être, ne s'est pas donné la peine d'examiner plus exactement la bibliothèque. Il s'est aussi trompé sur d'autres points; par exemple, sur ce qu'il dit du bien-être dont jouissent les cultivateurs qui dépendent de ce couvent.

La bourgade (*villa*) de *Alcobaza* est assez considérable; il s'y trouve plusieurs manufactures; la plus ancienne est dans les bâtimens du couvent même, où *Pombal* l'a établie, vraisemblablement pour attacher quelque utilité à cet établissement religieux. On y fait de la batiste et d'autres sortes de toiles fines. Mais ce qu'il y a de plus important, est une manufacture d'étoffes de coton, et une filature de même matière, appartenant aux sieurs *Guillot*, français : tout ce qui peut s'effectuer avec des machines, pour filer et carder le coton,

y est mis en usage. On admire avec plaisir l'ingénieuse composition et la diversité de tant d'inventions utiles. Au reste, la manufacture a un bon débit, quoiqu'à Lisbonne il y ait aussi des fabriques, et une filature de coton à *Tamar*.

Les Portugais réussissent bien dans les travaux qui exigent de la précision ; ils savent imiter les ouvrages étrangers avec la plus grande exactitude. Nous vîmes ici du fil extrêmement fin, filé à *Santaren*, que M. *Guillot* nous montra, comme une chose extraordinaire en son genre.

Alcobaça est situé dans un fond. Du côté du sud-ouest et du nord, la vallée est resserrée par des montagnes de pierre sablonneuse. A l'est s'élève une haute montagne de pierre calcaire, qui se prolonge parallèlement au rivage de la mer; elle finit par s'unir insensiblement vers le sud-est avec le *Monte-Junto*, et au nord-est avec *Lonsao*. Le *Porto de Moz* forme une partie de cette chaîne; on y trouve du beau marbre. Cependant la contrée autour de *Alcobaça* est assez agréable ; elle offre beaucoup de bois et de prairies: aussi nous la trouvâmes bien

plus fraiche que les contrées moins élevées du Midi. Nous y cueillîmes encore quelques plantes du Nord, qui se rencontrent d'ailleurs rarement dans le pays. (Par exemple, *serrarula arvensis, Lychnis flos cuculi.*)

En partant d'*Alcobaça* pour *Batalha*, qui en est éloigné de trois *legoas*, on s'approche de la chaîne des montagnes du côté de l'est. Les montagnes deviennent ici plus hautes, plus amoncelées, plus escarpées; elles sont couvertes de pins. C'est là qu'on trouve une belle espèce de bruyère (*Erica cinerea*), qu'on ne rencontre point dans la partie méridionale du Portugal, mais très-fréquemment dans la septentrionale. On arrive à un village (*villa*), qui est situé sur une montagne dont le sommet est aplati, et forme une plaine assez étendue. Le village est grand, mais composé entièrement de petites habitations. C'est ici que le roi Jean I gagna, en 1386, une célèbre bataille contre les Espagnols, ce qui l'affermit sur son trône. Il était fils naturel du roi *Don Pedro*; le dernier roi *Don Fernando* avait laissé une fille, mariée au roi de Castille, raison suffisante pour ce monarque, possédé

de la passion des conquêtes, de faire la guerre au Portugal. Cette bataille se livra après celle du *Campo de Ourique*, qui assura au Portugal son indépendance.

Camoens l'a décrite au long dans le quatrième chant de la Louisiade, d'une manière belle et vraiment poétique. *Nuno Aivarez Pereira* s'y distinga d'une manière éclatante, après avoir engagé les grands du royaume à seconder de tous leurs efforts leur nouveau souverain. En mémoire de cette victoire, le roi dota le couvent et l'église de *Batalha*; mais il le fit construire à quelque distance de là, afin que ce monastère fût dans une situation plus favorable pour avoir de l'eau.

Les montagnes qui avoisinent le couvent sont assez basses; cependant l'édifice est tellement caché, qu'on ne l'aperçoit guères que lorsqu'on en est très-près. Alors on est frappé de l'aspect qu'offre une tour de ce couvent, dont l'architecture est très-singulière, étant de tous côtés percée à jour: on l'admire à cause de ses belles proportions. *Murphy* parle fort au long de cette église, comme d'un chef-d'œuvre d'ar-

chitecture en ce genre. N'étant point architecte, je ne puis apprécier ses observations. Il est vrai qu'on ne saurait nier qu'il règne dans son ensemble, un goût infiniment meilleur que celui que l'on doit attendre du tems où il a été bâti ; mais, selon moi, le grand nombre d'ornemens dont il est surchargé, affaiblit l'impression qu'il devrait faire sans ces embellissemens inutiles. *Murphy* en fait un éloge pompeux, et est d'un avis contraire au mien sur ces ornemens. Il admire la profusion avec laquelle on en a surchargé les piliers et les moindres parties. On trouve dans le travail beaucoup de légèreté, mais cela n'empêche pas qu'ils n'y soient déplacés. Il ajoute que l'église est bâtie en marbre blanc. Pour un architecte, il devait avoir assez de connaissances minéralogiques, pour observer que ce n'était point du marbre, mais une pierre de sable calcaire, absolument semblable à celle que l'on tire de toutes les carrières du pays; tandis qu'il faudrait aller chercher du marbre à une bien plus grande distance. Quoiqu'il en soit, cet édifice n'est point encore achevé. On dit que la Reine régnante, sin-

gulièrement zélée pour tout ce qui concerne les églises et les couvens, avait dessein d'y faire mettre la dernière main, mais que cette entreprise avait paru trop dispendieuse.

Le couvent est habité par des Dominicains; il n'est pas riche: le supérieur est un homme poli, prévenant, mais ignorant.... comme un moine. Ce couvent est entouré d'une petite *villa*, dans laquelle *Lima* compte 600 feux, mais qui assurément ne s'y trouvent pas.

Du côté de *Leiria*, ces collines de pierre de sable couvertes d'oliviers, s'abaissent sensiblement. Dans une plaine, au pied de ces collines, arrosée par deux petits ruisseaux, le *Liz* et la *Lena*, est située la ville (*cidade*) de *Leiria*, à deux *legoas* de *Batalha.* Elle contient à-peu-près 1000 maisons, parmi lesquelles il y en a de fort jolies, habitées par des personnes riches et distinguées. C'est une ville très-ancienne, célèbre dans l'histoire, mais qui, depuis 1417, a considérablement diminué; elle est néanmoins le siége d'un *Corregimento*, d'un *Corrégidor*, et d'un évêque; elle contient quatre

quatre couvens et est dominée par un château fort, situé sur une colline. Plusieurs rois, et entr'autres, *Don Dinez*, surnommé *le Sage*, ont habité cette ville. Les environs en sont agréables, la vallée fertile, et les collines parées de superbes forêts de pins.

Lorsque nous fûmes à *Leria*, nous y vîmes un Allemand, nommé *Sperling*, qui avait établi une blancherie, au moyen de l'acide oxigène. Il nous montra son établissement, mais il eut soin de nous cacher ce qu'il y avait de plus important. Il nous assura que la guerre le forçait de renoncer à son établissement; ce qu'il a fait depuis. Sans doute il a commis une grande faute, qui est commune à beaucoup de manufacturiers; c'est de commencer avec trop peu de fonds. L'Inquisition a voulu se mêler de ses affaires, et ce qui y a donné lieu, c'est qu'un jour, dans un mouvement de vivacité, il s'est adressé au soleil, pour être favorable à sa blanchisserie; ce qui ne manqua pas d'être rapporté à l'évêque, comme un trait d'idolâtrie. Celui-ci cependant fut assez raisonnable pour n'y faire aucune attention.

Don Dinez, roi et législateur du Por-

tugal, favorisa singulièrement l'agriculture et les arts dans son pays. Ce fut lui qui ordonna, dès le treizième siècle, de planter une forêt de pins aux environs de *Leira*; ces pins existent encore, et le bois qu'ils produisent est employé dans la verrerie de *Marinha*. C'est M. *Stephens*, anglais, qui a établi cette verrerie, la plus considérable du royaume. Le verre en est fort bon, quoiqu'il n'ait pas l'éclat du verre anglais; il est transporté dans tout le royaume. Le verre étranger est soumis à de forts impôts; on en importe cependant encore de la Bohème. Ce commerce, bien plus considérable autrefois, attirait beaucoup d'Allemands dans le pays. M. *Stephens* a fait construire un palais, réparer les grandes routes, peupler et cultiver le pays, planter des forêts; enfin il est le bienfaiteur de ces contrées.

Le hasard nous procura l'occasion d'assister à un combat de taureaux, qui avait attiré beaucoup de personnes des environs. Ce spectacle est bien plus dangereux ici qu'à Lisbonne. Avant de laisser sortir le taureau de sa loge, l'arène était remplie d'une foule de masques, d'arlequins et de bouffons, qui

tous prirent la fuite, aussitôt que parut l'animal redoutable. Il arrive souvent que ces champions mal-adroits sont atteints par le taureau, qui les maltraite. On a cependant là précaution de garnir le bout de ses cornes. Un d'eux fut renversé d'une manière très rude par le taureau; un autre bouffon qui s'était attaché un ventre postiche, joignit cet animal, lorsqu'il voulut franchir la barrière, et lui porta un coup violent; il fut cependant assez heureux d'échapper au danger, en sautant par-dessus cette barrière. Dans quelques endroits il n'y en avait point. Je vis sous la porte d'une maison une multitude de paysans armés de bâtons, et qui attendaient le taureau de pied ferme: s'il s'approchait, ils le frappaient en poussant des cris, ce qui suffit pour faire reculer l'animal. Ce groupe fut cependant attaqué par un taureau furieux, qui renversa tout sur son passage, et qui eût sans doute causé de grands dommages, si la résistance des *Capinhos*, et les cris et le tumulte des personnes qu'il avait renversées, ne l'eussent pas arrêté, en donnant le tems aux autres de prendre la fuite; plusieurs furent bles-

sés. Aussitôt qu'un taureau est terrassé, tout s'acharne à lui porter le plus de coups possible. La conduite du bas-peuple, qui trouve du plaisir à tourmenter l'animal mourant, est abominable. Quelques-uns sautaient sur lui, le frappaient, et je vis un homme qui introduisit une feuille d'aloës, garnie d'épines, dans la blessure de l'animal, pour augmenter ses souffrances. Les combats de taureaux me paraissent infiniment plus dangereux dans les provinces que dans la capitale. Je me ressouvins, à cette occasion, que l'ivresse de la joie étourdit la populace et la rend insensible à tout autre sentiment : et je me proposais d'être dorénavant moins sévère dans mon jugement.

Des bruyères et des landes désertes, entrecoupées de forêts de pins, règnent jusqu'à *Pombal.* Dans l'espace de cinq *legoas*, on n'aperçoit plus de villages, on n'y rencontre que quelques maisons éparses. Ce qui excite cependant l'étonnement, est de voyager sur une route bien entretenue, chose très-rare en Portugal; mais on approche de l'ancienne demeure du ministre Pombal. Le bourg (*villa*) de ce nom renferme plusieurs jolies

maisons ; il est situé dans un pays très-riant, et arrosé par une petite rivière. Une église desservie par des Capucins, et renfermant une image miraculeuse de la Vierge, les ruines d'un ancien château fort, qui décorent une petite éminence, le château du fameux marquis de *Pombal*, assez élégant, mais sans magnificence, sont les objets qui se présentent en entrant dans *Pombal*.

C'est ici où *Pombal* termina ses jours dans une espèce d'exil. Dans le voyage du duc de Châtelet, qui ne paraît pas avoir eu une grande connaissance ni du pays, ni des habitans, ni de la langue, la visite qu'il rendit à *Pombal*, forme l'épisode le plus intéressant. Le marquis est encore toujours désigné par le peuple, sous le nom de : *O gran marques*, et celui-ci, ainsi que quelques négocians, étaient les seuls qui l'estimaient. Sa mémoire est odieuse au reste des Portugais. Les grands parlent du gouvernement de *Pombal*, comme du règne de la terreur, où l'on fermait les portes et les fenêtres, lorsqu'on apercevait de loin ce ministre. Il n'y a pas de doute qu'il n'ambitionnât sa propre gloire, en voulant faire

le bien de son pays; mais il employa rarement les bons moyens pour y parvenir. Nous fîmes cette réflexion en considérant les restes d'une manufacture de chapeaux dont il est le fondateur, et qui a été ruinée par une semblable à *Braga*. Mais aussi comment imaginer que dans ce pays inhabité, où la culture des terres exige plus de bras qu'il n'y en a en effet, une manufacture puisse prospérer? Pourquoi *Pombal* n'a-t-il jamais pensé à faire construire des chemins, des ponts et des canaux, excepté autour de son habitation? Pourquoi ces vexations exercées contre les prêtres, qui ne rendaient pas le peuple plus heureux, et qui lui attiraient des ennemis irréconciliables? Il voulut d'abord établir par-tout des manufactures et des fabriques; ensuite il pensa à l'agriculture, et enfin à la pêche; il prit la direction la plus fausse. Toujours despote, fier, cruel, il n'a jamais atteint son but, en voulant améliorer le pays; et même le bas-peuple, qu'il favorisa quelquefois, ne pense pas à lui avec les sentimens de l'amour, mais avec ceux de la joie que lui occasionne la disgrace des personnes d'un haut rang. Voilà

le résultat des entretiens que j'eus avec plusieurs habitans du pays sur le compte de cet homme extraordinaire.

La remarque que fit M. *Jungk*, en disant que ce fut lui qui fit attenter à la vie du Roi, pour sacrifier une partie de la noblesse à sa vengeance, me paraît très-vraisemblable. Cette idée qui convenait sans doute également au clergé et à la noblesse, fut accueillie avec plaisir; on dit même que la Reine a eu cette pensée, et que dans ses absences d'esprit, elle s'entretient de l'innocence des assassins. Si ce soupçon était effectivement fondé, on n'aurait pas manqué de remettre les choses dans l'état où elles étaient avant l'assassinat du Roi. Jusqu'à présent on n'a encore rien fait pour réhabiliter l'honneur des condamnés, quoiqu'un fils du duc d'*Aveiro* vive en secret, et que le fils du marquis de *Pombal* tienne un grand état à Lisbonne. Des personnes auxquelles on doit ajouter foi, m'ont assuré, qu'en revoyant les pièces du procès des condamnés, on a mieux aimé laisser les choses telles qu'elles sont. Le monument d'infamie qui se trouve à la place de la

maison du duc d'*Aveiro*, à *Belem*, existe toujours; on a cependant tâché d'en cacher l'inscription, par des boutiques dont on l'a entouré. Il est le symbole de la conduite des Portugais à cet égard : ils tâchent de soustraire à la vue ce qu'ils ne peuvent changer.

Des collines pareilles à celles depuis *Leira* à *Pombal*, règnent d'ici à *Condeixa* (*Condesscha*), à l'exception qu'elles sont un peu mieux cultivées. Aussi traverse-t-on le bourg d'*Atongia*, qui est assez considérable. On approche de plus en plus de cette chaîne de montagnes calcaires et stériles, qui s'étendent jusqu'ici. On rencontre dans quelques endroits du fer rouge, dont on pourrait tirer un bon parti. C'est ici qu'on quitte la province d'*Estremadure*, et qu'on entre dans celle de *Beira*.

Condeixa, à cinq *legoas* de *Pombal*, est située dans un pays très-fertile, et au pied de la chaîne de montagnes dont nous venons de parler. Ce lieu est plus considérable que *Pombal*; il est gai et vivant, et le séjour de plusieurs personnes de distinction. Les oranges de *Condeixa* sont

excellentes, à bon marché et très-renommées. *Condeixa* en portugais, signifie *corbeille de fruits*, nom qui convient bien à ce charmant endroit. Les femmes sont fort jolies, et plus libres que dans aucune autre ville du Portugal; le voisinage des étudians de *Coimbre* en est la cause.

Un pays fertile, entre-coupé de collines et de ruisseaux, peuplé et bien cultivé, règne jusqu'à *Coimbre*, distant de deux *legoas* de *Condeixa*.

CHAPITRE XXVI.

Coimbre : son université.

Coimbre est bâtie, comme presque toutes les grandes villes de Portugal, sur la pente d'une colline très-escarpée: la partie qui se trouve dans la plaine est peu considérable. Le *Mondego*, large fleuve, serpente au pied des collines qui sont devant la ville; un pont, construit de pierres de taille, le traverse. On n'aperçoit la ville qu'après être descendu dans la vallée; mais, en récompense, elle offre alors l'aspect le plus magnifique et le plus surprenant. Sa situation est charmante; des monastères et des églises sans nombre couvrent et embellissent le penchant de la montagne. Cependant il suffit d'entrer dans la ville, pour être détrompé. Les rues en sont étroites, inégales, sinueu-

ses, mal pavées, mal-propres, et souvent tellement escarpées, qu'on a de la peine à y marcher. La seule rue qui soit belle, se trouve dans la plaine; mais c'est précisément celle que les gens de distinction n'habitent pas, parce qu'ils la croient mal-saine en été. Le *Mondego* grossit en hiver, déborde et forme, en se retirant, des lagunes qui, comme dans tous les pays chauds, répandent des exhalaisons funestes. La ville n'offre encore ni places, ni promenades, excepté celles qui sont dues à la nature. La grande *Quinta* des Augustins sert seule à cet objet. Si l'on desire voir les lauriers des Indes, de *Goa* (*laurus indica*) dans toute leur magnificence, c'est ici qu'on doit se rendre. Mais on ne trouve dans aucune ville de Portugal de si mauvaises auberges qu'à *Coimbre*; les chambres et les lits qu'on offre aux voyageurs, sont pitoyables, et la nourriture y est si mal apprêtée, qu'il faut l'appétit d'un botaniste, pour la trouver supportable. Voilà pourquoi les voyageurs ne séjournent point dans cette ville, ne s'en occupent que superficiellement, et ne parlent point de son université célèbre; ou s'ils en font men-

tion, ils n'en donnent que des notions insignifiantes.

A mesure qu'on avance vers le nord du Portugal, le peuple offre plus de bonté, de bonhomie et d'industrie. Les brigandages et les vols sont plus rares, mais les hommes et les femmes ont peu d'agrémens; ces dernières même déplaisent, en comparaison de celles de *Coimbre*. Les femmes du peuple s'affublent la tête d'un long mouchoir noir, comme en certaines villes d'Allemagne, et elles portent la *mantilla* des Espagnoles, mais sans la jolie garniture de gaze ou de dentelle que ces dernières y ajoutent.

Coimbre est une ville très-ancienne; elle avait déja soutenu plusieurs siéges, avant que le Portugal ne tombât au pouvoir du comte *Henri*. Les murs de la ville et ses portes existent encore, mais elles ne se ferment point. Depuis 1419 *Coimbre* est beaucoup déchue de sa grandeur. Il y a ici un évêque, qui non-seulement porte le titre de comte d'*Arganil*, mais qui l'est effectivement. De plus, il y a un *Corrégidor*, un *Procedo* et un *Juiz de forra*. La ville contient plus

de 3000 feux ; il y a huit monastères et dix-huit chapitres.

La chose la plus remarquable de *Coimbre*, c'est son université. Le Roi *Don. Dinez* l'avait d'abord établie à Lisbonne, vers l'année 1291 ; mais il la transféra dans cette ville seize ans après. Depuis elle fut retransférée à Lisbonne ; mais enfin Jean III la transporta, en 1537, de nouveau à *Coimbre*, où elle est restée jusqu'à présent. Son organisation éprouva sous *Pombal* bien des changemens avantageux. Mais les règlemens ne suffisent pas ; les sciences ne peuvent prospérer sans le bon esprit qui doit y régner ; elles exigent des dépenses, de l'encouragement et une juste appréciation du mérite, ce qui, même avec une organisation médiocre, produit plus que les meilleurs règlemens. Comme l'université de *Coimbre* est peu connue parmi nous, on me permettra de m'étendre un peu sur ce sujet.

L'université a d'abord un recteur (*reytor*), que le Roi choisit, mais presque toujours hors de l'université. C'est ordinairement un ecclésiastique, qui, dans la suite,

est nommé évêque. Il n'est en fonctions que pendant trois ans ; mais à l'expiration de ce terme, il est presque toujours confirmé dans son emploi, jusqu'à ce qu'il soit appelé à une autre dignité. Il devrait dépendre du réformateur, mais ces deux charges sont réunies à présent dans la personne de *Don Francisco Rafaël de Castro*. Le recteur préside le collège des doyens (*concelho dos Décanos*), qui est composé des doyens des facultés, de deux syndics (*syndicis*), c'est-à-dire, du *conservador* et de l'*ouvidor*, et du secrétaire. Il a la juridiction sur tous ceux qui composent l'université pour tout ce qui concerne l'économie et les fonds de l'université, qui est très-richement dotée. On lui a adjoint un collège des finances, nommé *la Junta da Fazenda*, où, à l'exception du trésorier et du greffier, il y a trois députés, un professeur de théologie, un de droit, et un professeur d'arithmétique. Dans le cas où le recteur se trouve dans l'impossibilité de vaquer à ses fonctions, on nomme un vice-recteur.

Le chancelier de l'université est le chef pour tout ce qui concerne l'instruction. Il

nomme aux différens degrés dans les promotions; il a l'inspection des cours et préside aux examens des étudians. Cette place appartient au prieur et général des Augustins (*Canon. regul.*) à *Coimbre.* On ne peut se refuser d'applaudir aux anciens règlemens, mais cette inspection d'un moine et d'un simple individu, qui règle le mode d'enseignement, ne peut que déplaire à un Allemand, et l'on ne doit pas être étonné, si des professeurs de mérite n'obtiennent aucun succès. Le nombre des chaires est plus grand du double que chez nous. On a très-bien fait de diviser la faculté colossale de la philosophie en plusieurs branches, quand même la division qu'on en a faite, ne serait pas des meilleures. 1°. La théologie, huit chaires (*cadeiras*); 2°. le droit canon, neuf chaires; 3°. le droit civil, huit chaires; 4°. la médecine six; 5°. les mathématiques quatre; 6°. la philosophie quatre. Dans cette dernière, il n'est question ni de la logique, ni de la métaphysique, etc. A *Coimbre*, on n'y pense pas même, car ces quatre chaires sont occupées par le professeur de zoologie et de minéralogie, de phy-

sique expérimentale, de chimie, enfin de botanique et d'économie. De toutes les sciences proprement philosophiques, il n'y a que le droit naturel, enseigné par un professeur de droit canon. On appelle les professeurs *lertes*, (du mot *ler* lire); il ne se donne qu'aux instituteurs des petites écoles, et il y a, outre les professeurs ordinaires, comme chez nous, les *lertes substitutos et demonstradores*, pour les sciences qui exigent d'être démontrées.

Les cours ne se bornent pas à six mois, comme chez nous, mais ils durent plus longtems, et on ne fait qu'un cours chaque année. C'est en automne qu'ils commencent; ils finissent au mois de mai : alors viennent les examens publics, auxquels tous sont soumis, jusqu'au mois de juin, où l'on a trois mois de vacances. Depuis *Pombal*, les examens publics se font en portugais, et il faut qu'ils soient très-rigoureux, car il arrive souvent que des étudians s'esquivent de peur. Les cours se font également en langue portugaise, et du reste comme chez nous, mais *gratis*. Chaque étudiant, tant en théologie qu'en droit et en médecine,

cine, est obligé de passer ici un certain nombre d'années, pour suivre les cours désignés, et subir les examens annuels, s'il veut avoir un emploi, ou tirer parti de ses connaissances. Pour les élèves de la médecine, on a fixé cinq ans. Après ce terme, il ne leur reste plus rien à faire. Le grade de docteur n'est conféré qu'à ceux qui veulent professer à l'université; ils sont de plus obligés de soutenir une thèse publique, mais ils n'écrivent point de *dissertation*. Le titre de docteur est par conséquent rare, et par la même raison, très-estimé en Portugal.

Les théologiens peuvent faire leurs études ailleurs, et même dans les monastères; ils s'embarrassent fort peu de sciences. Quant aux jurisconsultes, il est toujours indispensable qu'ils aient fait leurs études à *Coimbre*, et comme on trouve dans les plus petites villes et bourg,sun *Juiz de forra*, ils sont en très-grand nombre. Les médecins aussi doivent y avoir fait leurs cours, et même les chirurgiens (*cirujanos*). Les Portugais l'emportent de beaucoup sur nous à cet égard, car chez eux les chirurgiens, ceux qui saignent et appliquent les ventouses, et les

barbiers forment trois personnages très-différens. Ainsi le nombre des étudians ne peut manquer d'être très-considérable ; aussi nous a-t-on dit qu'il montait à huit cents, mais non point à deux mille, ou même à huit mille, comme l'assurent quelques livres portugais.

Tous les étudians, et même les professeurs ont un costume très-singulier. C'est un habit long, d'étoffe noire, sans manches, noué par derrière avec des cordons, et garni par-devant de deux rangs de petits boutons bien serrés, qui commencent sous le col et descendent jusqu'aux pieds : voilà la première partie de l'habillement. Par-dessus celui-ci on passe un autre habit noir et long, avec de larges manches, précisément comme celui des pasteurs protestans. Chacun tient à la main un petit sac de drap noir, où, au défaut de poches, se trouvent le mouchoir, la tabatière, et autres choses semblables. Les étudians vont toujours la tête découverte, même pendant les plus grandes chaleurs de l'été ; il n'y a que les professeurs et les personnes graduées à qui il est permis de porter une barette noire.

Quelque légère que soit l'étoffe dont est composé leur vêtement, ce costume noir et incommode ne peut manquer d'être très-désagréable, surtout en été. Il n'y a rien, ni le rang, ni les occupations, ni même la vieillesse, qui puisse en dispenser: quiconque sort sans ce costume, est d'abord mis à l'amende, et ensuite en prison. Voilà pourquoi les rues sont toujours remplies d'hommes qui offrent un aspect triste et monacal.

Le marquis *de Pombal* avait dessein d'abolir ce costume, mais on lui représenta que c'était une économie en vêtemens. Les professeurs et les étudians demeurent, comme chez nous, dans des maisons particulières, et non, comme dans plusieurs anciennes universités, et même dans celles d'Angleterre, dans des maisons communes et destinées pour eux.

Il y a dans le ci-devant collège des Jésuites, que *Pombal* avait donné à l'université, plusieurs établissemens publics. Ce collège est situé dans la partie supérieure de la ville, comme tous ceux qui font partie de l'université. Son cabinet d'histoire naturelle est peu considérable, et ne contient que

très-peu de choses remarquables. Il est classé par le ci-devant inspecteur *Vandelli*, d'après le système de Linnée. Mais la collection d'instrumens de physique est précieuse ; il y en a plusieurs faits en Angleterre. Ceux qui ont été construits en Portugal sont, la plupart, faits de bois de Brésil et dorés. Cette collection est, en général, une des plus brillantes. Ce cabinet est précieux pour tout ce qui concerne la mécanique, mais il est très-pauvre en machines électriques. Le laboratoire de chimie est également bon, vaste et bien éclairé. Outre tout ce qui appartient à un laboratoire, il y a aussi des instrumens pneumatiques et une collection d'appareils chimiques, d'après la nouvelle nomenclature antiphlogistique. On y trouve encore une collection d'instrumens de chirurgie.

La bibliothèque publique est établie dans une église qui, pour l'intérieur, n'a souffert que peu de changemens. On ne juge pas trop bien d'une bibliothèque, quand on ne peut parcourir son catalogue. Le nombre des volumes est considérable, et pour en juger par ce qu'en dit le professeur de bota-

nique *Brotero*, elle a beaucoup de nouveaux livres, dont les étudians font un grand usage.

L'observatoire est bien construit et bien situé dans la partie supérieure de la ville; il est commode et bien distribué, mais il manque de beaucoup d'instrumens.

Le jardin des plantes n'est pas très-vaste; les serres sont petites, mais par les soins de l'inspecteur du jardin, *Don Feliz de Avellar Brotero*, professeur de botanique, cet établissement a été supérieurement bien arrangé. Ce jardin est plus intéressant que le jardin du Roi à Lisbonne. On trouve à chaque plante, un jalon sur lequel son nom est marqué, distribution semblable à celle du Jardin des Plantes à Paris, dont, au premier coup-d'œil, on croit apercevoir une partie. Outre plusieurs plantes exotiques, il s'y trouve une collection remarquable de celles du Portugal, que le digne inspecteur a observées avec beaucoup de soin, et qu'il a décrites. Il est certain qu'aucun amateur d'histoire naturelle ne visitera ce jardin sans fruit et sans plaisir.

Au reste, les règlemens de l'université de *Coimbre* ne sont pas à mépriser. Si je m'en rapporte à des juges compétens, elle est préférable à toutes les universités d'Espagne, sans en excepter même *Salamanque*. Il y a en Allemagne beaucoup d'universités qui, eu égard à la sagesse des règlemens, ne valent pas celle-ci, qu'ordinairement on méprise.

J'ai fait connaissance avec plusieurs professeurs, mais il ne m'appartient pas de juger du mérite de ceux qui cultivent des sciences différentes de celles auxquelles je me livre. J'ai trouvé parmi eux des esprits clair-voyans et vifs, que la politesse portugaise rendait plus aimables encore. Ils connaissent la littérature française et anglaise. Vouloir qu'ils connaissent la nôtre, serait trop exiger, même d'un Anglais ou d'un Français. On ne trouve dans la bibliothèque de *Fr. Joaquim de Santa Clara*, bénédictin et professeur de théologie, homme plein d'esprit et d'érudition, que la littérature allemande, continuée jusqu'en 1730.

J'aurais desiré posséder toutes les sciences, pour pouvoir bien apprécier le mérite

de ces savans. Je suis l'ami de *Don Feliz de Avellar Brotero*, professeur de botanique. Ses connaissances dans cette science sont précieuses : dans ses voyages en Portugal, il s'est appliqué particulièrement à étudier les plantes de ce royaume, et en a augmenté considérablement le jardin des plantes. Il a presque toujours répondu à mes questions d'une manière satisfaisante. Je puis avec raison le ranger parmi les meilleurs botanistes de tous les pays que j'ai parcourus ; et, ce qui est plus étonnant, il a mieux étudié la botanique, que beaucoup d'autres savans plus connus, et qui puisent leurs lumières dans de gros *in-folios*, ou qui ne connaissent que le genre et l'espèce des plantes dont ils font mention dans leurs ouvrages. L'introduction à l'ouvrage botanique de *Brotero*, écrit en portugais (1),

(1) *Compendio de Botanica, ou noçoes elementares desta sciencia, segundo os melliores Escritores modernos expostas na lingua portugueza, Por Felix-Avellar Brotero*; Paris, 1787, 2 tom. in-8. Le premier contient 471, pages, le second 411. L'auteur était à Paris quand il a composé cet ouvrage.

prouve qu'il a autant de connaissances, et bien plus de facilité à saisir les nouvelles découvertes, que tous les savans d'Allemagne qui traitent la même matière. *Brotero* connaît les ouvrages des botanistes Allemands. Pour cultiver la science, il a fait un séjour de huit ans à Paris; il n'a pas été élevé à *Coimbre*, et c'est pour cette raison que ses collègues lui causent mille désagrémens; il est miné par le chagrin et la mélancolie. *Vandelli* l'éloigna de Lisbonne, parce qu'il avait trop de connaissances, et trouva moyen de procurer à *D. Alexandre*, homme sans érudition, une place qui était due au mérite de *Brotero.* Je me rappelle avec satisfaction nos promenades botaniques à *Coimbre.* A peine se fut-il entretenu avec nous une demi-heure, et eut-il vu notre collection, qu'assuré de ses connaissances, il nous proposa sur-le-champ une promenade. C'était un spectacle charmant que de voir et sentir augmenter tous les jours, l'estime qui nous attachait mutuellement. J'apprends que ce digne ami a été appelé à Lisbonne, et que le comte *de Caparica* l'a remis en activité, et a ranimé son courage.

Don Constantino Botelho de Lacerda Lobo, professeur de physique, ne vaut pas *Brotero*. Il parle beauceup, il est superficiel; ses connaissances même en physique, sont très-médiocres, mais en revanche, il est très-laborienx, et cultive avec fruit les sciences économiques. L'économie et d'autres sciences, qui font espérer un fruit immédiat et prompt, sont beaucoup cultivées dans ce moment en Portugal, mais les Muses repoussent ces occupations vénales et mercenaires.

Don Thomé Rodriguez Sobral, professeur de chimie, est un homme très-habile. Il connaît les procédés actuels des Français dans cette science; il enseigne la chimie d'après les nouveaux principes antiphlogistiques; il a même traduit leur nomenclature en portugais, et s'occupe maintenant à publier un manuel de chimie, qui manque en Portugal. Je ne doute nullement de son succès.

En un mot, le Portugal possède des hommes qui connaissent l'état actuel de la littérature. Il y a beaucoup d'excellentes têtes, mais il est difficile de trouver dans ce

pays des savans profonds, qui cultivent les sciences uniquement par amour pour elles. La raison pour laquelle cette université est, en général si peu utile, n'est pas difficile à deviner. D'abord dans un pays où l'on est obligé de faire imprimer ses écrits sans rétribution et à ses dépens, ou, avec beaucoup de peine, à ceux du Roi, les auteurs doivent être bien rares. Mais d'où vient donc cette indolence pour les sciences ? et pourquoi la vente des livres ne compense-t-elle jamais les frais de l'impression ? Une censure sévère, un tribunal de l'Inquisition, toujours redoutable pour les écrivains, suffisent pour éteindre toute ardeur pour l'étude. Toutes les sciences sont sœurs ; les unes partagent le sort des autres. Si l'on n'eût pas conservé les inscriptions gravées sur d'anciens monumens, on n'y chercherait point aujourd'hui des mousses, et Black n'aurait jamais découvert l'acide oxigène, si l'on n'eût pas douté des catégories du Stagirite.

CHAPITRE XXVII.

Environs de Coimbre. Inez de Castro. Economie rurale.

Les environs de *Coimbre* sont d'une beauté extraordinaire, et quoique montagneux, ils ne laissent pas d'être bien cultivés. Les montagnes sont couronnées de petites forêts de pins, et même de chênes d'Allemagne. Les vallées sont entre-coupées de ruisseaux et remplies de jardins, de *Quintas*, de maisons de plaisance et de monastères. L'olivier, l'oranger et le beau cyprès de Portugal s'y trouvent par-tout en très-grand nombre. Le *Mondego*, qui baigne les murs de la ville, serpente majestueusement dans une plaine étroite, mais fertile, que ce fleuve rapide inonde en hiver. Dans le lointain, l'œil découvre d'un côté la haute montagne de *Lousão*, et de l'autre, celle de *Bussaco*, sur la cîme de laquelle est situé le fameux monastère des Carmélites. La *Quinta* est

ornée de cyprès élevés et touffus, et celui qui ne craint pas la fatigue, se trouve, en y montant, richement dédommagé de ses peines, par la grande variété d'objets qui s'offrent à sa vue. Vis-à-vis de *Coimbre*, sur le bord de la rivière, est une *Quinta*, qui porte encore aujourd'hui le nom de la *Quinta* des Larmes (*das Lagrimas*). La Fontaine des Larmes (*Fonte das Lagrimas*), prend sa source dans une colline ombragée par des cyprès. C'est ici que, suivant la tradition, *Donna Inez de Castro* a demeuré, et fut assassinée. Elle était Espagnole. *Don Pedro*, fils du Roi *Alphonse IV*, et héritier présomptif de la couronne, en était amoureux: l'on dit qu'il l'avait épousée en secret, à *Braganza*; il fixa dans ce lieu sa demeure, vint l'y trouver fréquemment, et en eut trois fils et une fille. Cette liaison du prince fut bientôt publique. Son père irrité et excité par ses courtisans, se trouvant un jour à *Montemor o Velho*, près de *Coimbre*, se rendit précipitamment dans l'habitation de *Inez*, et, au moment même où le prince était à la chasse, il la fit inhumainement massacrer. *Pedro*, parvenu à la couronne,

donna ordre de déterrer le corps de son amante, et posa lui-même la couronne royale sur son cadavre. Il montra beaucoup de sévérité envers ceux qui avaient conseillé cet assassinat à son père ; il conserva même cette sévérité pendant son règne, et c'est ce qui lui fit donner le nom de Justicier (*Justiciero*), ou de cruel. Il mérita ce dernier nom, surtout aux yeux des ecclésiastiques, qui lui étaient défavorables.

Inez et *Don Pedro* parurent bien connaître les beautés de la nature, en choisissant ce joli endroit, d'où *Coimbre* se présente à l'œil dans toute sa magnificence. La *Quinta* des Larmes offre dans la vallée une place favorable à l'esprit romantique, et si, en Portugal, la poésie paraît encore, de tems en tems, dans tout son éclat, c'est à cette belle vallée qu'on en est redevable.

Une singularité remarquable, c'est que le beau sujet de la mort de *Inez* n'ait jamais, chez les Portugais, fourni matière à une excellente pièce de poésie. L'on s'est efforcé, il est vrai, de la mettre sur le théâtre; mais le sujet ne s'y prête pas, sans de grands changemens : toute l'action est circonscrite

dans le moment où la belle *Inez*, jouissant de tout son bonheur, est assassinée à l'insu du prince. Une conjuration contre une femme paisible et éloignée de la cour, qu'on surprend dans l'absence de son amant, n'offre point d'intrigue. Il existe plusieurs tragédies portugaises qui portent ce nom, et qui, la plupart, sont dénuées de beautés, mais non de passages ridicules. *Inez*, par la Mothe, est une pièce oubliée et digne de l'être. J'espère qu'une tragédie allemande, de ce nom, qui naguère a paru, ne manquera pas d'avoir bientôt le même sort. Mais le plus pitoyable ouvrage sur ce sujet, est un opéra italien, dans lequel *Inez* n'est pas assassinée, mais où le roi lui fait grace. En poésie, il y a peu de pièces si contraires au bon goût. J'ai vu cet opéra à Londres, au théâtre d'Haymarket; madame *Banti*, l'idole du public de cette ville, jouait le rôle de *Inez*; sa laideur insupportable achevait de dégoûter le spectateur et de détruire toute espèce d'illusion. Un épisode sur le même sujet, qu'on trouve dans la Lusiade du *Camoëns*, contient, parmi plusieurs beaux passages, un discours de *Inez*, adressé à *Al-*

phonse, qui est des plus mauvais. Il est vrai qu'on oubliera toutes les imperfections de ce grand poète à la lecture du tableau du bonheur d'*Inez*, qu'il peint au chant III, v. 120.

« Tes jours, belle *Inez*, s'écoulèrent dans un doux repos. Tu goûtas tous les charmes du bonheur dans cette douce ivresse de l'âme, que le sort ne détruit que trop tôt. Dans les prairies verdoyantes qu'arrose le *Mondego*, tu mouillas l'herbe de tes larmes, et ta bouche prononça un nom cher à ton cœur, que l'écho des montagnes voisines répétait. »

» C'est là que le souvenir de ton amant se retraça à ton âme ; il était toujours présent à tes yeux, et lorsqu'il s'éloignait de toi, la nuit il reparaissait à ta mémoire dans des songes agréables, et le jour, à ton esprit, et ce qu'il pensait, ce qu'il vit, lui présentait par-tout l'image du bonheur (1). »

(1) Estavas, linda Inez, posta em focego,
De teus annos colhendo doce fruto,
Naquelle engano da alma, ledo e cego,
Que a fortuna nao deixa durar miuto;

Notre langue ne saurait donner qu'une faible idée du charme de l'expression qui règne dans ce mot *beau* : l'idée du beau y est variée par trois mots, l'un plus flatteur et plus harmonieux à l'oreille que l'autre. Quelles expressions que celles de *lindo*, qui désigne la douceur, de *ledo*, qui peint la gaîté (*lieta*), et de *formoso*, qui ne s'applique qu'à une beauté sublime! Comment traduire avec précision *saudoso* (ce qui inspire un sentiment languissant), et ces deux vers pleins de douceur, qui ne le cèdent en

---

Nos saudosos campos do mondego,
De teus formosos olhos nunca enxuto,
Aos montes ensinando, e as ervinhas,
O nome, que no peito escrito tinhas.

Lusíade, *Ch*. *XX*.

Do ten principe alli te respondiam,
As lembranças, que na alma he moravam;
Que sempre ante seus olhos te traziam
Quando dos teus formosos se apartavam.
De noite en doces sonhos, que mentiam,
De dia em pensamentos que voavam :
E quanto em fim cuidava e quanto via
Eram tudo memorias de alegria.

Ibid. *Ch*. *XXI*.

rien

rien au *Te dulcis conjux ! etc.*, de Virgile, et qu'il ne faut lire que dans l'original :

> De noite em doces sonhos que mentiam,
> De dia em pensamentos que voavam.

Assurément celui qui refuse au *Camoëns* les qualités d'un grand poète, le connaît aussi peu que sa langue.

J'ai plusieurs fois fait mention du cyprès du Portugal (*Cypressus lusitanica* de *L'Héritier*), il faut que je dise encore quelques mots au sujet de ce bel arbre, si peu connu chez nous. On l'a d'abord transporté des hautes montagnes près de Goa dans l'Inde, à *Bussàco*, où on le trouve en grand nombre dans le jardin des moines. On ne le rencontre qu'au centre du Portugal, moins exposé aux chaleurs. Dans les environs de Lisbonne il est rare et petit. Le *Cyprès pyramidal*, quoiqu'à beaucoup près moins beau, s'y voit assez souvent. Le cyprès de Portugal réussit mieux en Angleterre et en France, que le cyprès commun, et les petits plants que j'ai apportés réussissent fort bien dans le Mecklenbourg. La plupart des arbres verds ont, malgré leurs belles

touffes, une taille trop roide, qui est monotone. Je n'en connais que deux espèces, qui, à ces touffes, réunissent un port élancé. Ceux de mes lecteurs qui ont vu, au Jardin des Plantes à Paris, le superbe cèdre du Liban, seront d'accord avec moi sur la rare beauté de cet arbre. Le cyprès de Portugal lui ressemble tellement pour la taille, que, dans le loin, j'ai pris pour un cèdre du Liban, le premier grand cyprès que je vis à *Alcobaça*.

Les montagnes des environs de *Coimbre* sont en partie composées de pierre de sable à gros grains, et de pierres grises calcaires, ainsi que presque toutes les montagnes de la même nature. Celles composées d'ardoise commencent à quelque distance de là, et l'ardoise argilleuse d'un jaune grisâtre, se transforme insensiblement en ardoise sablonneuse, et celle-ci en ardoise mêlée de mica, qui pour lors s'unit au granit. Les montagnes sont riches en belles fleurs, et celles qui renferment de l'ardoise, produisent des plantes particulières à la province *Entre Minho e Duro*, comme le superbe *Antirrhinum triornithophorum*, le *Cyno-*

glossum lusitanicum. Tournef.; la petite *Sibthorpia europaea* garnit les rochers et les murs. Dans les forêts à pins et sur les montagnes de sable, se trouvent les végétaux des bruyères du Portugal, et sur les montagnes calcaires on voit une quantité d'orchidées et les plantes de la *Serra da Arrabida.*

La terre est bien cultivée, et même mieux qu'ailleurs, à l'exception du *Minho.* On recueille dans ce pays beaucoup d'olives. Il est vrai que depuis les montagnes limitrophes de la *Serra de Gorez* jusqu'aux *Algarves*, les oliviers sont très communs en Portugal; mais ils le sont plus encore dans cette partie du centre du pays, où souvent l'on marche des journées entières, sans rencontrer aucun autre arbre. Il y en a de différentes espèces. En général l'huile qu'on fait en Portugal est meilleure que celle d'Espagne, quoique les olives soient plus petites. Pour multiplier les oliviers on plante des rejetons (*tanchoes*), ou on les greffe sur des oliviers sauvages, qui ne sont pas rares en plusieurs endroits du Portugal. Les arbres de cette dernière espèce ont des troncs plus forts. L'on coupe en automne les re-

jetons des vieux arbres ; on les conserve dans une terre humide, et on les plante depuis le commencement du mois de janvier jusqu'à la fin du mois d'avril, selon la différence des climats. Les premières années on laboure la terre qui se trouve dans le milieu, pour détruire les broussailles. Aussi y sème-t-on du blé. Cette manière de cultiver la terre n'est cependant pas bien commune, excepté dans les *Algarves*. On coupe les rejetons superflus dans la jeunesse de l'arbre. L'olivier porte des fruits très-tardifs, c'est-à-dire, lorsqu'il a 15 ans. On voit par-là combien la guerre doit être désastreuse pour cette espèce de culture, et combien la vengeance d'un ennemi est terrible, lorsque, comme on dit dans l'Ecriture sainte, il fait abattre les oliviers. Les olives mûrissent au mois de décembre ou de janvier ; on monte sur les arbres, on en abat les fruits avec de longues perches ; les olives sont reçues sur des nattes étendues au pied de l'arbre. On ferait mieux, peut-être, de les cueillir avec la main, comme cela se pratique dans le midi de la France. Quelques cultivateurs les pressent,

aussi-tôt après les avoir transportées chez eux, dans des petits paniers; d'autres les mettent en tas, en y mêlant du sel, pour en tirer une plus grande quantité d'huile, ce qui la rend moins bonne. Les pressoirs sont mis en mouvement par des bœufs : la malpropreté des pressoirs en Portugal, et celle qui règne dans tous les procédés y relatifs, diminuent de beaucoup la bonté de l'huile dans ce pays. Elle est cependant d'un grand besoin pour les habitans, qui s'en servent au lieu de beurre, de graisse ou de sain-doux, pour apprêter leurs alimens, ou pour la brûler dans leurs lampes. *Coimbre* fournit de l'huile à d'autres provinces. Les Portugais ne font confire que les olives brunes et mûres; quant aux grandes olives d'Espagne, qui ne sont pas mûres, et que l'on préfère par-tout, on ne les voit guères que sur les tables des bonnes maisons. Le bois de l'olivier, qui est de couleur jaune, très-dur et fort beau, pourrait être employé à différens usages, mais on ne s'en sert guères que pour le chauffage. Les différentes sortes de bois du Brésil ont la préférence pour la fabrication des meubles et des ustensiles.

L'olivier est sujet à deux maladies, dont l'une, *agafa*, qui se manifeste dans les terreins marécageux, flétrit les feuilles et détruit les fruits; l'autre nommée *ferragem*, ou rouille, qui ravage souvent les contrées méridionales du Portugal, est bien plus dangereuse. Les feuilles se rétrecissent et se couvrent d'une matière noire et glutineuse, sur laqelle on voit une quantité d'insectes du genre des *coccus*, qui n'a pas encore été spécialement décrit. L'arbre dépérit et porte peu ou point de fruits. On se plaint généralement de cette maladie; elle occupe les savans et les économes portugais. L'académie de Lisbonne avait proposé un prix pour la meilleure tragédie; mais en ouvrant un des billets des concurrens, l'on trouva, au lieu du nom, la prière d'accorder un prix au meilleur traité sur le moyen de remédier à la rouille des oliviers; avis utile à l'académie. Jusqu'à présent on n'a découvert aucun moyen pour diminuer le ravage de cet insecte, si ce n'est celui de couper les branches qui en sont infectées; moyen un peu trop rigoureux. Mais cet insecte, comme beaucoup d'autres, est pério-

dique et disparaîtra de lui-même. Dans les *Mémoires de l'Académie sur l'économie* (première partie , page 8) , *Vandelli* émet son opinion à ce sujet; il démontre que cet insecte est du genre du *coccus* , et donne le conseil , non-seulement de couper les branches, mais d'arroser l'arbre d'une infusion alkaline. On trouve dans la troisième partie , page 154 , desdits Mémoires , un autre traité sur ce sujet , par *Antonio Svarez Barbosa.* Il parle d'abord de l'histoire naturelle de cet insecte , et en donne une description qui n'est pas écrite dans un stîle très-élégant. Ensuite il prouve que la matière glutineuse et noire , dont les feuilles sont couvertes , ne provient pas de l'insecte ; il conclut enfin en disant, que cette maladie des arbres n'est que la suite de l'abondance des sucs (*chymomania*). L'auteur est un assez bon observateur , mais on ne saurait approuver les conséquences tirées de ses observations. J'en ai fait plusieurs sur cette espèce de rouille (quoique cette expression ne soit pas précise). Je l'ai non-seulement trouvé sur les oliviers, mais je l'ai remarqué aussi sur les

cistes, par exemple, sur le *Cistus halimifolius*, et autres arbustes; et je conviens avec l'auteur, que la matière noire ne provient pas immédiatement de l'insecte; je la crois même un végétal. Mais il ne s'ensuit pas de là que ces insectes n'en soient pas la cause postérieure. Leur piqûre fait refluer les sucs de l'arbre dans ses feuilles, et lui cause une maladie qui donne lieu à la naissance de ces plantes cryptogamiques; nous trouvons également les arbres qui dépérissent chargés de lichen et d'autres plantes parasites.

On cultive dans les environs de *Coimbre* plusieurs sortes de froment, comme le froment blanc et rouge et le froment d'été (*trigo-tremez*); mais ce dernier ne croît que lorsque le *Mondego* a inondé les champs ensemencés; ce qui arrive souvent. On le sème depuis le mois de novembre jusqu'au mois de mars, à trois époques différentes. Quand on en fait venir dans des champs, parmi des oliviers, on lui donne le premier labour en hiver, mais plus communément au mois de mai. On ne laboure qu'une fois après les pluies d'octobre. La charrue d'ici est à deux roues; elle est pourvue d'un soc,

d'une oreille de charrue et d'une coutre qui se monte et se baisse. L'on cultive aussi de l'orge, mais point d'avoine et peu de seigle. *Coimbre* est obligé de faire venir des autres provinces, du froment et de l'orge. Dans les champs arrosés par le *Mondego* on cultive du riz, mais cependant pas en grande quantité.

La culture du maïs est très-commune dans la province de *Beira*, et plus que dans les provinces méridionales du Portugal, où le terroir est trop sec et trop léger. On laboure la terre quinze jours avant qu'on l'ensemence, ce qui se fait depuis le mois d'avril jusqu'au mois de mai. Quand la jeune plante a poussé quatre à cinq feuilles, on remue la terre avec des pioches; on arrache les plantes inutiles, et ensuite on l'entoure de terre. On la herse en outre quinze jours après, ce qui déchire les feuilles et couvre souvent la jeune plante de terre; mais on a éprouvé qu'elle ne s'en porte que mieux. On coupe le maïs lorsqu'il est mûr. Une grande partie des habitans ne mange que du pain fait avec ce blé, qui s'appelle *Broa;* il est d'une belle couleur jaune, mais lourd, douceâtre et difficile à digérer. J'ai

trouvé le pain de maïs, dans les parties méridionales de la France, beaucoup plus léger, mais aussi beaucoup plus sec que celui de Portugal. Le maïs offre encore une bonne nourriture pour les bestiaux. La récolte qu'on en fait dans les environs de *Coimbre* est tellement abondante, qu'on en exporte dans d'autres provinces. Il s'appelle en portugais *Milho*, et d'après ce que disent les auteurs portugais, il est indigène sur la côte de Guinée. Ils nomment ce millet (*Panicum miliaceum*)*milho miudo*, et la queue de renard (*Panicum italicum*), *milho painço.*

Les oranges sont ici d'une bonté particulière. On les exporte même à l'étranger du petit port de *Figuiera*, à l'embouchure du *Mondego.* Le vin n'est que médiocre, mais on en transporte dans les autres provinces.

Les légumes sont bons et en grande quantité, surtout les haricots et une espèce de fèves nommée *fejao fraydinho.* On rencontre celles-ci fréquemment en d'autres cantons du Portugal. Elles ressemblent beaucoup aux haricots, mais sont plus petites et d'un moins bon goût; cependant

on dit qu'elles rendent beaucoup. C'est le *Dolichos* de *Linnée*. Ce légume *Catjanz* est cultivé fréquemment aux Indes orientales et en Chine; mais autant que je le sais par moi-même, et que j'ai pu l'apprendre d'autres botanistes, il n'est nullement usité en Europe.

On recueille quelque peu de lin aux environs de *Coimbre*.

Malgré l'état florissant de l'agriculture, le bas-peuple de cette province est très-pauvre, et on n'a qu'à considérer la ville, pour en apercevoir la cause, qu'on doit chercher dans la grande quantité de monastères et d'églises. La ville même se soutient par les étudians et les collèges. Le commerce y est de peu d'importance. Le *Mondego* est une rivière très-dangereuse; il inonde et submerge la terre en hiver, et en été il coule lentement renfermé dans son lit, ce qui nuit beaucoup à la navigation. On a tâché d'indiquer plusieurs moyens pour le rendre navigable, mais tous ces projets n'ont pas encore été exécutés. Il y a à son embouchure dans la mer une barre très-dangereuse, qui ne permet le passage qu'à

de petits navires. On voit encore tout le long du rivage, depuis *Buarcos* jusqu'à *Figueira*, ainsi qu'au *Cabo Espichel*, beaucoup de traces de charbon de terre, dont on n'a su faire aucun usage jusqu'ici. Dans la ville et ses environs, on fabrique un peu de toile et des serges. Dans la partie inférieure de *Coimbre* on trouve quelques fabriques de mauvaise faïence, et d'autres où l'on fait des poteries rouges. L'on va chercher pour cet effet de la glaise d'un endroit qui s'appelle *Alcaradzas*. Les vases rouges y sont en partie enduits d'un vernis, et en partie sans vernis. Les cruches dont on se sert dans tout le Portugal, pour conserver de l'eau fraîche, sont de cette terre rouge, sans vernis et légèrement cuites. L'eau traverse la glaise molle; il s'opère une évaporation forte et continuelle à la surface extérieure, qui, d'après les lois physiques, produit le froid. Quand les vases sortent de la fabrique, les boissons qu'on y conserve contractent un goût argilleux, qui est très-désagréable; mais, malgré cela, cette invention est d'un grand avantage dans un pays chaud, et mériterait d'être imitée

dans des contrées qui le sont moins, où la chaleur est cependant quelquefois assez grande (1).

On trouve dans les *Mémoires sur l'économie, par l'Académie de Lisbonne*, T. 1, pag. 254, une description physique et économique de *Coimbre* et de ses environs, par *Manoel Dias Baptista*. Tout ce qui est relatif à l'histoire naturelle y est mal traité; la description détaillée des animaux et des plantes des environs de *Coimbre* est non-seulement très-incomplète, mais elle fourmille même de fautes. Quelques observations sur l'économie rurale sont assez bonnes; je m'en suis servi ci-dessus. J'y ai joint cependant mes propres remarques, car il y a bien des choses dignes d'être observées, qu'il n'a pas décrites.

---

(1) Dans le Journal Universel de Chimie par *Scherer*, tom. I, pag. 251, on trouve une notice de *Casteirie* sur les vases de ce genre, qu'on appelle *Alcarrazas*, qui dit, que c'est le sel qu'on y mêle, qui les rendait mous. En Portugal on ne m'a rien dit à ce sujet, et on en attribuait la raison au peu de dureté qu'ils prennent au feu.

CHAPITRE XXVIII.

Aveiro. O-Porto.

Les riantes collines des environs de *Coimbre* n'accompagnent le voyageur que jusqu'à la distance d'un *legoa* de cette ville: ici le pays s'applanit et se transforme en une contrée basse couverte de sable, de bruyères et de forêts de pins. Ce n'est qu'auprès d'*Aveiro*, à neuf *legoas* de *Coimbre*, que le pays commence à être mieux cultivé. On n'y trouve que deux petits villages, *Sendas Novas* et *Balhaza*.

La ville d'*Aveiro* est située dans une plaine marécageuse, à l'embouchure du *Vouga*. C'est une *cidade*, chef-lieu d'un *Corregimento*, et par conséquent le siège d'un *Corrégidor* et d'un *Provédor*; elle a 1400 feux, qui forment quatre diocèses et six monastères. On voit encore les anciens murs de la ville. Les maisons sont en général

petites, et le nombre des personnes de distinction y est peu considérable. La rivière de *Vouga* traverse la ville ; elle y est très-étroite, mais garnie d'un beau quai. La rivière se partage en deux bras devant la ville, dont celui de gauche prend son cours vers la mer, et l'aûtre tourne au nord, et va se jeter dans l'*Ovar*. Le commerce de cet endroit est peu important. Il n'y a que des petites barques qui puissent s'approcher de la ville ; il n'y a en général que des navires peu chargés qui puissent franchir la barre dangereuse qui est à l'embouchure du fleuve. La pêche seule y est un objet important, et *Aveiro* pourvoit la province de *Beira* particulièrement de sardines. On voit ici très-fréquemment de grandes files de mulets, qui transportent ce comestible dans la partie supérieure de la province. Le sel qu'on exporte en assez grande quantité d'ici, est moins bon que celui de *Sétuval* et de Lisbonne.

Il n'y a pas de ville en Portugal qui soit entourée d'une plaine si vaste et de si grands marais qu'*Aveiro*. Cette situation rend cet endroit très-mal-sain; on s'en aperçoit aisé-

ment à la figure maigre et blême des habitans. Les fièvres intermittentes sont dans ce pays très-fréquentes et plus dangereuses que dans les pays moins chauds.

Nous nous rendîmes d'ici par eau à *Ovar.* Le bras de la *Vouga*, qui est réellement un lac, est très-étroit durant trois *legoas*, mais il s'élargit pendant un *legoa*, et forme un lac considérable ; il se termine enfin par un canal étroit, qui a un *legoa* de long, et qui cesse près d'*Ovar.* Ce qui prouve le peu d'exactitude qu'on trouve, à l'égard de la largeur de l'eau, dans toutes les cartes, même dans celle de *Lopez.* L'eau en est assez douce, quoiqu'elle ne soit très-souvent séparée de la mer que par les dunes. La navigation, qui se fait au moyen de petites barques, est très-désagréable sur une eau basse, entre-coupée de marais, et où l'on est souvent obligé de faire marcher le navire à l'aide des crocs. *Ovar* est une ville (*villa*) assez considérable, de 1300 feux, parmi lesquels il y a bon nombre de grandes maisons. Ses environs sont bien cultivés, ce qui est assez ordinaire dans la province de *Minho.* C'est ici que nous vîmes pour la première

première fois des prairies artificielles; aussi y trouvâmes-nous l'*algue* d'Angleterre (*Lolium perenne*), que l'on sème et qui pousse chaque année sous ce climat chaud, au lieu que les arbrisseaux du Midi croissent ordinairement chaque année dans le Nord. La cause en est peut-être la sécheresse qui brûle les racines en été. Nous trouvâmes aussi une herbe de pâture, non décrite encore, savoir (l'*Ornithopus sativus nob.*) : c'est une plante très-remarquable, dont on fait un usage avantageux dans tout le *Minho* et dans les environs de *Coimbre*.

A quelque distance d'*Ovar*, près d'un village nommé *Sobral*, nous vîmes une montagne de thonschiefer, qui fait bientôt place à une ardoise, mêlée de mica, et qui annonce un groupe de montagnes très-hautes. Celles-ci, qui sont très-serrées et très-escarpées, s'étendent au sud du *Douro* jusqu'à *Lamego* et plus loin encore. On les découvre déja près d'*Aveiro*; elles diminuent vers la mer. C'est ici que commence la province *Entre Douro e Minho*, que, dans le pays même, on appelle brièvement *le Minho*, et dont une très-petite partie est

en deçà du *Douro*. Une meilleure culture se fait bientôt remarquer, quoique la contrée paraisse stérile au premier abord. Les vallées sont ensemencées de maïs, de choux et de lin, et les montagnes sont couvertes de forêts de pins. La vigne s'entrelace dans les haies et les arbres. Les villages qui d'abord n'offrent que l'aspect de la pauvreté, gagnent en beauté et en nombre : on se voit tout d'un coup entouré de maisons dispersées; on arrive inopinément dans un endroit qui s'appelle *Villa Nova d'O - Porto ;* on descend une rue escarpée et on se trouve sur le bord du *Douro* , vis-à-vis de la ville d'*O-Porto*.

Une ville située parmi des rochers, sur le penchant d'une montagne escarpée, ornée de clochers et d'églises innombrables; des jardins, des maisons, des couvens placés sur la cîme d'un roc couronné d'une forêt de pins, une belle rivière couverte de vaisseaux, le tumulte, l'activité d'hommes qui vivent dans un pays que la nature semblait avoir destiné à être l'asîle des bêtes féroces, tout cela présente un aspect extraordinaire. La proximité des objets (car la rivière n'est

pas large et la vallée étroite) augmente encore l'étonnement. Lisbonne s'annonce de loin dans toute sa grandeur et toute sa magnificence. *Coimbre* est située dans les plaines délicieuses qu'arrose le *Mondego*, mais *O-Porto* surprend par sa situation élevée.

O-Porto est, après Lisbonne, la plus grande ville du Portugal ; elle est le chef-lieu d'un *Corregimento*, et par conséquent le siège d'un *Corrégidor* et d'un *Provédor*, ainsi que d'un gouverneur (*Governador*), parce qu'elle fait partie des forteresses, ou places d'armes (*praça de armas*) du royaume. Elle est également le siège d'un évêque, mais qui réside ordinairement à *Mezanfrio*.

Lima, dans sa Géographie de Portugal, portait en 1736, le nombre des habitans d'*O-Porto* à 20,737, et *Murphy*, dans son Voyage, le fait monter à 63,503. Je ne sais ce qui a pu induire en erreur *Murphy*, et le porter à une telle exagération. Peut-être a-t-il compris dans le nombre des habitans de l'endroit les *concelhos* voisins; il est certain, du moins, que maintenant la population d'*O-Porto* ne se monte qu'à-peu-près à 30,000,

comme nous l'a assuré le *Corrégidor* lui-même. Depuis 1737, on doit trouver plus probable l'augmentation de 10,000, qu'un accroissement de population de 40,000 âmes, dans un tems surtout où la population du pays entier n'a pas augmenté. Il y a à *O-Porto* quatre faubourgs, sept paroisses et douze monastères. On voit encore les restes des murs et des barrières d'un côté ; la ville, même à présent, est ouverte et sans fortifications. Le tribunal suprême pour les provinces du Nord (*Relaçao do Porto*) siège ici.

Les quais de cette ville sont construits sans aucun art ; il y a d'un côté une rue ; l'autre côté est garni d'un mur peu élevé, et qui n'est simplement destiné qu'à y attacher le cordage des vaisseaux qu'on amarre. Une rue belle, large et bien pavée, garnie de trottoirs des deux côtés, mène du rivage à la partie supérieure de la ville, où elle se joint à une rue de traverse non moins belle. Toutes les autres rues sur la pente de la colline, sont étroites, tortueuses et fangeuses. Mais sur le haut de la colline, il s'en trouve encore d'autres qui ne le cèdent en rien à la première ; elles sont garnies de beaucoup

de maisons nouvellement construites. On croit avoir quitté le Portugal; on s'imagine être dans une ville d'Angleterre, à cause de la clarté et la propreté qui y règnent. *O-Porto* est en général la ville la plus élégante du pays; mais les habitans élèvent ici les mêmes plaintes, que ceux de Madrid, lorsque Charles II changea cette ville, alors remplie de boue, en une capitale digne d'un grand royaume. On nous a raconté que la partie d'*O-Porto*, qui a tant gagné par les rues larges et neuves, était devenue plus mal-saine. On apportait comme preuve de cette assertion, que maintenant le soleil perçait dans les maisons, qui autrefois, dans les rues étroites, en étaient tellement à l'abri, qu'aucun rayon ne pouvait y pénétrer; et plusieurs habitans se plaignaient que cette position découverte y augmentait la chaleur et ses suites nuisibles. Il est au reste bien sûr que les anciens, particulièrement les Arabes, ont toujours eu en vue de se garantir de cet inconvénient, en plaçant les villes dans les bas-fonds. Les voyageurs feront donc bien de ne pas précipiter leur jugement sur les usages, en quelque sorte

sorte nationaux des pays étrangers. La pente escarpée de la colline sur laquelle la ville est bâtie, rend les promenades à pied, à cheval ou en voiture plus pénibles encore qu'à Lisbonne, et l'on voit du côté du levant de la ville, des maisons tellement penchées sur le bord du rocher qui domine sur la rivière, qu'on n'y peut arriver qu'à l'aide de marches taillées dans la pierre. Mais l'étranger se trouve richement récompensé de ses peines, par le site pittoresque et par l'aspect du rivage opposé, qui est garni de bourgs, de monastères et de forêts de pins.

Ce sont les Anglais qui règlent ici le ton de la société; au reste le nombre des gens de distinction y est proportionnellement plus considérable qu'à Lisbonne. Ils ont établi une espèce de *casino*, ou club, dans une belle maison, qui contribue beaucoup à réunir les étrangers: les règlemens en sont excellens. Il y a parmi ces Anglais des négocians qui, étant très-instruits, cultivent les sciences. M. *Warre*, négociant anglais très-riche, mérite d'être compris dans ce nombre.

On avait construit, peu de tems aupara-

vant, et à beaucoup de frais, une salle de spectacle très-vaste, dans la partie supérieure de la ville, mais l'architecte y laissa subsister un grand défaut, celui que les spectateurs qui se trouvaient dans les loges, n'entendaient pas ce qui se disait sur la scène. Du reste elle mérite des éloges. Des acteurs assez bons ont joué ici la comédie portugaise. Il se pourrait bien qu'*O-Porto* eût un jour une comédie nationale préférable à celle de Lisbonne. L'hôpital royal, bâtiment vaste, n'est pas achevé, et existe dans le même état que du tems de *Murphy*.

Le commerce d'*O-Porto*, qui consiste principalement en vin, a beaucoup souffert par la guerre. La proximité de *Vigo* en Gallicie, où les armateurs français trouvèrent un refuge, exposa beaucoup ces environs, et le port d'*O-Porto* est un séjour très-désavantageux aux vaisseaux armés. On n'en sort et on n'y entre guères sans danger. Durant la guerre on vit plusieurs corsaires français croiser à la vue du port. Cet accident a été cause de la ruine de bien des maisons à *O-Porto*, malheur qui n'est arrivé qu'à peu de maisons de Lisbonne.

Le fleuve est très-profond près de la ville; des vaisseaux à deux mâts peuvent y arriver; mais des vaisseaux de 200 tonneaux et au dessus, sont obligés de mouiller à un quart de lieue de distance. Les gros vaisseaux marchands du Brésil ont coutume de décharger leur cargaison lorsqu'ils sont en rade. En 1796 il entra dans ce port 10 vaisseaux américains, 2 de Brême, 51 danois, 2 espagnols, 36 d'Hambourg, 88 anglais, 4 vaisseaux de Lubeck, 35 portugais, 27 prussiens, 1 vaisseau de Papenbourg et 32 vaisseaux suédois. Il en sortit, au contraire, 6 vaisseaux américains, 2 espagnols, 34 d'Hambourg, 99 anglais, 4 vaisseaux de Lubeck, 42 portugais, 26 navires prussiens, 1 de Papenbourg et 29 vaisseaux suédois. On voit par-là que le commerce des Anglais à *O-Porto* surpasse de beaucoup celui de toutes les autres nations.

J'ai déja fait une description générale des environs d'*O-Porto*. Les bords du fleuve offrent une promenade agréable ; on voit à droite cette belle rivière, et un rocher escarpé, dont on a même été obligé de faire sauter une partie, pour élargir le chemin,

se présente à gauche; vis-à-vis, sur le haut de la montagne, on aperçoit un monastère avec sa *Quinta* et ses forêts. Un grand nombre de ruisseaux tombent en cascade le long du rocher et vont se perdre sur la mousse et dans l'herbe, qui est continuellement arrosée par une eau fraîche et limpide. Par-tout où le terrein le permettait, on a enlevé de la terre aux montagnes stériles, pour les convertir en champs, en jardins et en *Quintas*. De l'autre côté de la rivière, et à une certaine distance, le pays augmente en beauté, forme des collines variées, où des bois peu élevés, qui consistent en chênes d'Allemagne, en houx(*Ilex aquifolium*), et surprennent par leur nouveauté. Un chemin semblable et très-agréable, conduit, en descendant le fleuve, jusqu'au bord de la mer.

La mer n'est qu'à trois quarts de *legoas* d'*O - Porto*. Les montagnes se terminent tout-à-coup près du rivage. Le pays devient plus plat vers l'embouchure du fleuve, mais on voit ça et là quelques écueils sortir de la mer; ils forment l'entrée étroite et dangereuse du port. La mer est très-orageuse sur les côtes durant la mauvaise saison. Le fleuve

est très-rapide ; les rochers retiennent le sable qu'il entraîne, ce qui finirait par boucher l'entrée de telle sorte, que, si on n'employait de grands moyens pour la dégager, le port deviendrait impraticable. On a essayé de détourner le fleuve, pour pouvoir mieux enlever le sable, ce qui a réussi en partie. Mais en général cela n'a pas beaucoup servi, et il faudra de plus grands travaux pour conserver au pays ce port, qui est d'une si grande importance pour lui. C'est un spectacle effrayant que de voir entrer un vaisseau dans ce port étroit lorsque la mer est houleuse. Il est défendu par un petit fort (*St. Joao de Fez*), auprès duquel est un bourg qui porte le même nom, et il y a aussi des bastions sur la côte, vers le Nord. De l'autre côté du port il y a un petit fort nommé *Ste. Catherine*, pourvu de quelques batteries.

Il faut se garder de monter sur les collines derrière *O-Porto*, si l'on ne veut pas voir détruire l'aspect enchanteur d'une vallée étroite et pittoresque. Le terrein est sablonneux, stérile, ou couvert de grains de granit, et garni de tristes forêts de pins. Sur la rive méri-

dionale du *Douro*, en face de *O-Porto*, on se croit dans une autre ville presqu'aussi grande que *O-Porto* même. Vers le couchant, sur le penchant d'une colline, on découvre quantité de maisons dispersées, qui forment le bourg de *Gaya*, très-remarquable, tant par son site que par le nom qu'il porte. On dit que dans cet emplacement était situé un endroit nommé *Cala*, dont les anciens auteurs font mention. Depuis on a établi *O-Porto*, plus commode pour la navigation, car le fleuve a plus de profondeur sur ce rivage, et on l'appela *Portus Cale*, le port de Cale, d'où est dérivé le nom de Portucal, et enfin de Portugal. On donna par la suite ce nom au pays entier. On appelle le port simplement *O-Porto*; le nom en resta à la ville d'*O-Porto*. Plus loin vers l'est, est une ville (*villa*) considérable et très peuplée, connue sous le nom de *Villa-Nova do Porto*, séjour ordinaire de la classe peu aisée du peuple. Les gens de distinction habitent la ville d'*O-Porto* même. Entre *Villa-Nova* et *Gaya*, on découvre dans une petite plaine, sur le bord de la rivière, des magasins innombrables de vin, où il est déposé jusqu'au mo-

ment de le transporter. Ce lieu où règnent le bruit et l'activité, est borné à l'est par une montagne très-escarpée du côté du fleuve, et dont la cîme est couronnée par un couvent. On nous a dit que le nombre des habitans de *Gaya* et de *Villa-Nova*, montait à 20,000, y compris ceux qui se trouvent dans les maisons dispersées qui appartiennent à ces deux endroits.

Les montagnes qui bordent la rive septentrionale, sont composées de granit et de mica. On voit par-tout des traces de minerai, de cuivre, de malachite et d'autres métaux. Il serait avantageux d'exploiter une mine de cuivre sur la rive méridionale.

Le climat d'*O-Porto* est humide et nébuleux en hiver, à cause des montagnes et des forêts dont il est environné; il y fait aussi plus froid qu'ailleurs; cependant il y géle rarement. La chaleur, au contraire, est très-grande en été, tant dans la vallée que dans la ville, exposée, par sa situation, à toute l'ardeur du soleil. Les vents sont ici, comme sur la côte de Portugal, très-réguliers en été : le matin règne celui d'est, qui, à midi, tourne au sud, et ensuite à l'ouest.

Ce dernier vent est très-favorable pour la navigation. La terre est bien cultivée, mais elle rapporte peu ; les oranges y arrivent de *Barcelos* et de *Braga*, et le vin de la partie supérieure du *Douro*. Toutes les productions enfin qui, chez nous, portent le nom de cette ville, ne se recueillent pas ici, mais on les exporte seulement d'*O-Porto*. Les jardins dans les environs de cette ville, sont beaux et agréables : on y cultive en plein vent, à côté des plantes du Cap et de la Nouvelle-Hollande, les gadèles, les groseilles et les fruits des climats septentrionaux de l'Europe, et qu'on ne voit pas même à Lisbonne. J'ai vu des jardins qui excitaient mon étonnement, par la variété de leurs productions ; toutes les plantes de nos contrées, ainsi que le jasmin du Cap (*Gardenia florida*), l'olivier odoriférant (*Olea fragrans*), le thé et le bec de grue du Cap, y venaient sans culture. Lorsqu'on voudra cultiver le thé en Europe, le pays le plus propre à choisir pour cet arbuste, serait, sans contredit, les provinces du nord en Portugal.

Le peuple de cette province paraît plus

superstitieux qu'ailleurs, quoiqu'il ne soit pas plus fanatique. Nous assistâmes ici à la Fête-Dieu, et nous vîmes la procession. Quelle différence entre les Portugais légers et nos campagnards catholiques, pleins de dévotion et de bigoterie ! Celui-là babille, rit, plaisante, s'agenouille en plaisantant, et à peine est-il à deux pas de la procession, qu'il remet son chapeau. Jamais dans ce pays nous ne fûmes soupçonnés d'hérésie, si ce n'est par un homme ivre, qui, non loin d'*Ovas*, nous demanda si nous étions chrétiens ou Ariens. Il venait probablement d'entendre un sermon contre les Ariens. Le peuple, au reste, est d'un caractère bienveillant, et *O-Porto*, dans ce tems-là, était, en quelque sorte, l'opposé de Lisbonne. On jouissait dans cette ville de la plus grande sécurité; les vols et les assassinats étaient très-rares. Cependant on parlait quelquefois de coups de poignard donnés par la jalousie. La politesse et l'amabilité du peuple est extrême; la langue semble même s'y prêter. parce qu'elle est entre-mêlée de phrases gaies et bouffonnes. La manière de prononcer durement le *ch*, comme en Espagne,

est encore une particularité remarquable des provinces du nord du Portugal ; cette lettre, dans le sud de ce pays, se prononce comme en français. Le costume diffère également de celui des provinces méridionales : les sabots surtout, qu'on ne voit pas dans cette partie du pays, sont très-communs ici.

Fin du tome premier.

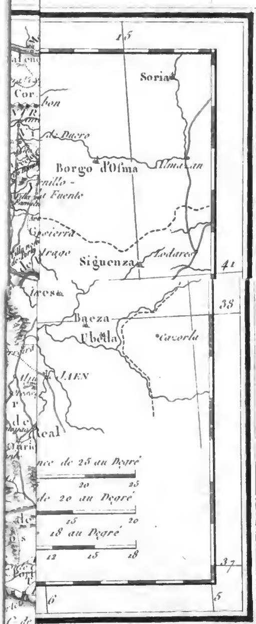
E R R A T A

DU PREMIER VOLUME.

PAGE 3, ligne 14, *lisez* résidant. — Pag. 7, lig. 24, graces. — Pag. 9, lig. 26, le vent tourne tout-à-coup à l'est. — Pag. 17, lig. 3, tout-à-coup on se trouve. — Pag. 27, lig. 6, autant. — Pag. 32, lig. 24, fera. — Pag. 52, lig. 1, *supprimez le mot* dans. — Pag. 61, lig. 1, On l'envoie. — Pag. 101, lig. 2, est Hernani. — Pag. 108, lig. 8, découvert. — Pag. 114, lig. 12, comme dans les. — Pag. 115, lig. 21, Basse-Saxe. — Pag. 131, lig. 16, jusqu'en. — Pag. 138, lig. 26, sent. — Pag. 145, lig. 5, entourées. — Pag. 149, lig. 1, *Estremadure*. — *Ibid*. lig. 11, elle se joint. — Pag. 156, lig. 13, s'aperçoivent. — Pag. 186, lig. 1 et 2, feldspath. — Pag. 187, lig. 26, d'Espagne qui est de. — Pag. 196, lig. 2 et 3, et enfin une plus rare encore. — *Ibid*. lig. 5, ensuite on arrive dans — *Ibid*. lig. 17, inconnues dans — Pag. 207, lig. 26, crusades d'étoffes. — Pag. 216, lig. 1, située. — *Ibid*, lig. 4, latitude Nord. — Pag. 233, et le *Mesembry anthemum* rampe... qu'il recouvre. — Pag. 235, lig. 25, ravages. Il est à présumer. — Pag. 237, lig. 4, traverser à cet aqueduc une — Pag. 238, lig. 3, ventilateurs. — Pag. 239, lig. 22, D'après cela — Pag. 240, lig. 10, oranges. — Pag. 244, lig. 2, dès qu'on y est. — Pag. 257, lig. 25, dans les mers du Midi de l'Europe.






Soria
Borgo d'Ofma
Siguenza
Baeza
Ubeda
Cazorla
JAEN
de Duero
15
41
38
37
6
5
de 25 au Degré
de 20 au Degré
18 au Degré
20
25
15
12
18





